

CHASSÉS DE LA LUMIÈRE

1967-1971

James Baldwin

TRADUCTION

Magali Berger

POSTFACE

Félix Boggio Éwanjé-Épée

Stella Magliam-Belkacem

ypsilon **contre-attaque**

James Baldwin

CHASSÉS DE LA LUMIÈRE

**TRADUCTION
REVUE & CORRIGÉE
Magali Berger**

**POSTFACE
Félix Boggio Éwanjé-Épée
& Stella Magliani-Belkacem**

YPSILON ÉDITEUR

for

*Berdis Baldwin
and
Beauford DeLaney
and
Rudy Lombard
and
Jerome*

*His remembrance
shallperishjfrom the earth
and He shall hâve
no name in the Street.
He shall be drivenfrom light
into darkness,
and chased ont ofthe world.*

Job 18:17-18

*Si on me laissait faire
Je démolirais cette maison
Seigneur Dieu, oh oui, si on me laissait faire
Si on me laissait faire, petits enfants,
.. Je démolirais cette maison.*

— Chant d'esclave

*Il nous faut rester encore un petit moment ici
Encore un petit moment.*

— Chant traditionnel

Take me to the water

Tout mot ou expression en italique suivi d'un astérisque est en français dans le texte original.

Ma mère dit: «Ça, c'est vraiment une bonne idée. » Elle examinait un bout de velours noir qu'elle rangea soigneusement ensuite dans un tiroir. On imaginera sans peine l'âge que j'avais alors si j'ajoute que pendant des années après cette petite scène, j'ai cru qu'une « idée » était un morceau de velours noir.

De nombreux souvenirs de mon enfance se sont échappés ainsi de ma mémoire, pour réapparaître récemment en éclairs incohérents et troublants. Je devais avoir environ cinq ans quand j'associài les idées et le velours, peut-être moins. C'était, je crois, l'année où mon père me fit circoncire, événement terrifiant que j'ai presque totalement oublié. Autre raison de penser que j'avais cinq ans : je me revois accroché à la jupe de ma mère et contemplant son visage pendant qu'elle disait à quelqu'un qu'elle avait vingt-sept ans. Pour moi, cela signifiait qu'elle était pratiquement déjà morte et je m'accrochai un peu plus fort à sa jupe. À cette époque, je savais, ou je m'étais persuadé, qu'elle avait vingt-deux ans à ma naissance ? Aujourd'hui, je suis incapable de compter mais je comptais très bien quand j'étais petit.

Pendant un certain temps, je fus le seul enfant de notre foyer (ou plutôt de nos foyers successifs). Période de bonheur serein que ma mémoire a refusé de garder; et si je me revois accroché à la jupe de ma mère et contemplant son visage, c'est à cause

de la terreur que m'inspirait l'homme que nous appelions mon père ; en fait j'avais au moins deux ans quand il entra dans mon univers. J'ai consacré à la fois trop et pas assez de pages à cet homme que j'ai compris seulement quand ce fut trop tard «» et que toute compréhension fut devenue inutile. Dans mon premier souvenir de lui, il est debout dans la cuisine et essuie la vaisselle. Ma mère m'a habillé pour sortir, elle m'emmène ' quelque part, ce doit être l'hiver car je porte un de ces bonnets en lainage à visièrre qui se boutonnent sous le menton. Je suis probablement dans les bras de ma mère car je regarde mon père par-dessus son épaule ; nous sommes près de la porte et mon père sourit. J'ai dit que c'était un souvenir, je pense que c'en est un, mais peut-être ai-je inventé cette scène. Une des dernières fois où j'ai vu mon père debout, c'était aussi par-dessus l'épaule de ma mère — elle s'était précipitée dans la pièce pour nous séparer — et ni mon père ni moi ne sourions.

Barbara, sa mère, vivait chez nous ; née en esclavage, elle était si vieille qu'elle ne quittait plus son lit. Je la revois, pâle et décharnée ; elle devait porter un fichu car je ne me rappelle pas la couleur de ses cheveux. Mais je me souviens qu'elle m'aimait; elle grondait son fils à cause de son attitude envers moi et il la craignait un peu. Au moment de sa mort, elle me fit venir dans sa chambre pour m'offrir un cadeau : une boîte de métal, ancienne, ronde, au couvercle orné de fleurs, où l'on mettait les bonbons. Elle croyait que ma boîte était pleine de bonbons et je le croyais aussi. Après sa mort j'ouvris la boîte ; elle était pleine d'aiguilles et de fil.

Cela me désespéra, bien sûr, mais moins que la mort de la vieille dame car je l'aimais et j'avais confiance en elle. Je savais

— les enfants savent ces choses-là — qu'elle me protégerait toujours, de toutes ses forces. Comme ma mère d'ailleurs. Mais on ne devait faire appel à ma mère qu'en dernière extrémité. Il ne me fallut pas longtemps, et il n'en fallut pas beaucoup non plus aux autres enfants à mesure qu'ils venaient au monde, pour découvrir que notre mère payait très cher son rôle de tampon entre notre père et nous. Il avait des façons de la faire souffrir qui dépassaient notre entendement; aussi nous apprîmes vite à nous épauler et établîmes une sorte de conspiration silencieuse pour la protéger. (Nous étions tous unis dans un combat sans trêve et sans pitié contre notre père.) — Mais nous comprîmes vite aussi que notre mère ne nous appartenait guère. Elle était continuellement à l'hôpital pour accoucher. Entre ses enfants hostiles, et qu'il terrifiait, les grossesses, les naissances, les rats, les meurtres de Lenox Avenue, les putains en bas de notre immeuble, son travail à Long Island (il partait tous les matins, coiffé d'un chapeau melon ou d'un feutre souple, en costume noir, chemise blanche, cravate sombre, l'air du prédicateur qu'il était, sa petite mallette à casse-croûte noire à la main) et son amour non payé de retour pour le Seigneur Dieu Tout-Puissant, rien d'étonnant que notre père soit devenu fou. Quant à nous, heureusement pour lui et surtout pour notre mère, nous accueillions et nous appropriions chaque nouvel enfant. J'éviterai le plus possible les généralités ; le lecteur comprend déjà, j'espère, que mon dessein, en écrivant ce livre, interdit cette forme de pensée ; ainsi je n'affirmerai pas que les enfants adorent les miracles, je dirai seulement que nous, nous les adorions. Un nouveau-né est un événement extraordinaire. Je n'ai jamais vu deux bébés qui aient la moindre ressemblance,

physique ou même vocale. Regardez ce miracle de chair avec son crâne plus fragile qu'un œuf et qui, sans vous, ne pourrait vivre un seul instant; miracle d'yeux, de jambes, d'orteils, et (surtout) de poumons. Il tâtonne en aveugle dans la lumière — car il est encore aveugle ! Que comprend-il à ce qu'il voit ? — Il a quelques cheveux qu'il va bientôt perdre, mais pas de dents ; il fait pipi sur vous, il rote et, quand il a peur ou faim, sans savoir quel miracle il accomplit ainsi, il se sert de ses poumons. Vous le voyez découvrir qu'il a une main, puis des orteils ; bientôt il découvre qu'il vous a, vous, et puisqu'il a déjà décidé de vivre, il vous adresse un sourire édenté quand vous passez près de lui ; il roucoule et gigote quand vous le prenez, et, résolument hostile à la solitude, hurle quand vous le reposez. Commence alors pour vous l'extraordinaire aventure qu'est la connaissance de ce petit être. Vous apprenez, inconsciemment, à reconnaître la qualité et le sens de chacun de ses cris ; le cri qui vous informe qu'il a faim — celui qui indique qu'il est mouillé. Vous savez quand il est furieux, quand il s'ennuie, quand il a peur, quand il souffre. Selon le cri du bébé, vous vous rapprochez ou vous éloignez ou restez immobile. Et, là où je suis né, vous veillez sur lui, même pendant votre sommeil, car les rats adorent l'odeur des nouveau-nés et sont plus gros, bien plus gros qu'eux.

Quand il est parvenu à ramper sous tous les lits, quand il a manqué de mourir étouffé dans tous les tiroirs, étranglé par de la ficelle, quand il a réussi à se coincer, Dieu seul sait comment, derrière le radiateur, quand vous Pavez sauvé à la dernière seconde et par une seule jambe d'une chute fatale dans les escaliers dont il entreprenait l'exploration, quand il a failli s'empoisonner cent fois — votre œil est moins rapide

que sa main — avec tout ce qu'il peut porter à sa bouche, il y a longtemps que vous vous êtes attaché à lui ou que vous avez quitté la maison.

Récapitulons. Moi, James, en août. George, en janvier. Barbara, en août. Wilson, en octobre. David, en décembre. Gloria, Ruth, Elizabeth et (quand nous pensions que c'était fini!) Paula Maria, au prénom choisi par moi, née le jour où mon père est mort. Tous en été.

Le plus jeune fils de la branche de la famille de La Nouvelle Orléans (le mot « famille » a forcément ici un sens très vague ; nous ne savions presque rien de cette branche qui, elle, ignorait notre existence), papa, l'ami intime du Seigneur Dieu Tout-Puissant, s'était tout simplement enfui du Sud, abandonnant une nouvelle branche derrière lui. Comme je l'ai déjà dit, il était fils d'une esclave. Sa plus jeune fille, née d'un premier mariage, a l'âge de ma mère et son plus jeune fils a neuf ans de plus que moi. À l'époque, je considérais ce garçon, qui ne s'entendait pas avec son père, comme mon frère aîné. De temps en temps il s'occupait de moi. Un jour il me prit sur ses épaules et s'avança dans les brisants de Coney Island, pour m'apprendre à nager. Par jeu, ou emporté par le courant, il plongea sous moi puis, terrifié, me rattrapa et me souleva hors de l'eau. Au moment où son corps se déroba sous moi, les vagues roulèrent par-dessus ma tête. Je me rappelle encore le contact visqueux et le vert aveuglant de cette eau de mer. Non, elle n'était pas verte, elle charriait toute la morve et le vomis du monde ; elle m'envahit puis ma tête fut brusquement

sortie de l'eau, je sentis les bras de mon frère autour de moi et je vis son visage inquiet — ses yeux s'attachaient aux miens avec l'attention objective et pourtant pleine de sympathie du chirurgien. Le ciel au-dessus de moi n'avait pas retrouvé sa couleur, mes poumons n'arrivaient pas à libérer le hurlement qui avait failli m'étouffer dans les profondeurs, mes jambes de petit garçon s'agitaient frénétiquement, mais mon frère me jeta sur son épaule comme un tas de viande ou un enfant adoré et sortit de l'eau avec moi. Avec moi ! Il m'avait tout de même sauvé. Ce jour-là, j'ai commencé à comprendre la terreur et la solitude de l'amour mais aussi sa profondeur et sa grandeur.

Peu de temps après, ce frère, qui avait autour de dix-sept ans — il sortait déjà avec les filles et jouait aux dés avec ses amis —, rentra tard un soir, chose interdite dans notre foyer baptiste. Il eut une dispute terrible avec son père et quitta la maison pour ne plus revenir. Il jura qu'il ne reviendrait jamais, que son père ne le reverrait plus. Et tant que son père a été vivant nous ne Pavons pas revu. Papa lui écrivit plusieurs fois, sans obtenir de réponse. Quand je devins jeune prédicateur, papa me demanda d'écrire à sa place, parfois il me dictait la lettre ; et le garçon me répondit, de temps en temps, mais il ne fit jamais allusion à son père. Papa comprit peu à peu qu'il ne reverrait plus ce fils, son préféré, la prunelle de ses yeux; cette révélation brisa son cœur et son caractère et le poussa encore davantage vers l'asile de fous et la tombe. C'est seulement à travers ce drame que, pendant toutes les années que je vécus près de lui, mon père m'apparut comme un être humain. Quand il mourut, son fils revint et m'aida à l'enterrer. Puis il repartit et je ne le revis que

bien plus tard en Californie à l'occasion d'une manifestation pour les droits civiques. Il vint m'attendre à l'aéroport. J'avais alors trente-neuf ans, lui presque cinquante ; j'avais quitté la maison comme lui, pour à peu près les mêmes raisons, à dix-sept ans, et rendu célèbre le nom de son père.

Depuis la mort de Martin Luther King à Memphis, et cette journée terrible à Atlanta, quelque chose a changé en moi, quelque chose a disparu. Peut-être plus encore que la mort elle-même, les circonstances qui entourent cette mort m'ont forcé à porter sur la vie et les êtres humains un jugement que je m'étais jusqu'alors refusé à formuler — je me rends compte qu'une partie importante de ce que les gens «intelligents» appellent mon style de vie a été déterminée par ce refus. Si on les juge à leurs actes, la plupart des gens, hélas ! ne valent pas grand-chose ; et pourtant, chaque être humain est un nouveau miracle. On essaie de les traiter comme les miracles qu'ils sont tout en s'efforçant de se protéger des épaves qu'ils sont devenus. Cette attitude ressemble beaucoup à l'acte de foi qu'exigeaient, du vivant de Martin, toutes ces marches et ces pétitions. On ne pouvait plus se faire d'illusions sur les Américains, on n'osait plus rien attendre de la masse vague et immense qu'ils formaient. Et pourtant, on se sentait contraint d'exiger d'eux, dans leur propre intérêt, une générosité, une lucidité et une noblesse auxquelles ils avaient eux-mêmes renoncé depuis longtemps. L'erreur était en partie inévitable, car, pour faire ces marches et ces pétitions, il fallait bien croire à l'existence d'une force, d'une masse, en face de soi ; mais quand tout allait

mal, on ne pouvait plus la situer, ce qui prouve qu'il n'y a pas encore de peuple américain. Mais revenons à cette hypothèse (à cet espoir insensé). La morale de l'histoire (et l'espérance de salut du monde) se trouve peut-être dans ce que l'on exige, non pas des autres, mais de soi-même. Quoi qu'il en soit, les échecs et les trahisons sont inscrits à jamais dans le grand livre de l'histoire, et leur récit condamne à jamais ces descendants arrogants d'une Europe barbare qui se réservent arbitrairement le droit de s'appeler Américains.

L'esprit est un mécanisme étrange et effrayant qui fonctionne selon des règles rigoureuses qui lui sont propres. Après mon départ d'Atlanta, le mien commença à remonter le temps pour retrouver des lieux, des gens et des événements que je croyais avoir oubliés. Il y était poussé par le chagrin, mais aussi par une certaine forme de stupéfaction que déclencha un incident survenu pendant l'enterrement de Martin.

Au moment de l'assassinat de Martin, j'habitais à Hollywood, et je travaillais à l'adaptation cinématographique de *L'Autobiographie de Malcolm X*. C'était pour moi une tâche difficile, car j'avais connu Malcolm, j'avais discuté avec lui, travaillé avec lui et avais pour lui cette profonde estime qu'on distingue difficilement de l'amour; mais n'est-ce pas la même chose ? (Ce projet, finalement, n'aboutit pas car je refusai de tremper dans un second assassinat de Malcolm : mais nous reviendrons plus tard sur l'expérience de Hollywood.)

Peu de temps avant la mort de Martin, nous avons participé ensemble à une soirée au Carnegie Hall. Vivant depuis si longtemps sur la côte, je n'avais rien de convenable à mettre pour l'occasion ; je me précipitai donc pour acheter un costume, le fis

ajuster et l'endossai. Quelque deux semaines plus tard je portais ce même costume pour l'enterrement de Martin. Puis je retournai à Hollywood. Je dus bientôt revenir dans l'Est, pour affaires. Un soir, je rencontrai Leonard Lyons et, au cours de notre conversation, je lui dis que je ne pourrais plus jamais porter ce vêtement. Leonard mit cette remarque dans sa chronique. Je repartis pour Hollywood.

Quelque temps après, j'étais de retour à New York pour une histoire de droits civiques ou à cause de mon travail avec Columbia. Je trouvai plusieurs messages sur mon bureau. (Je dois d'ailleurs avouer que Gloria, ma sœur, opère un tri très sévère, pour ne pas dire impitoyable, parmi les messages que je reçois ; c'est très simple, je ne les vois pas tous. Sinon ma vie serait intenable, et Gloria le sait.) Le meilleur ami de mes douze ou treize ans, un Noir avec qui j'avais fréquenté la Junior High School, avait appelé plusieurs fois. La culpabilité du survivant existe réellement, comme j'allais le découvrir maintenant. D'une certaine façon, qu'il m'est difficile d'expliquer à mes compatriotes, le fait que j'avais «réussi» signifiait que j'avais trahi ces gens qui m'avaient fait. J'avais réussi, c'est-à-dire qu'on me voyait à la télévision, chez Sardi, que je pouvais (supposait-on) signer un chèque n'importe où dans le monde et, le temps d'une entrée, d'un repas, d'un verre, intimider les maîtres d'hôtel en me servant d'un nom qui n'était pas encore le mien à ma naissance et que l'amour m'avait imposé ensuite. Rien ne pourrait être plus tragiquement paradoxal : se voir offrir ce qu'on n'aurait jamais rêvé d'obtenir ou, pour être plus juste, ce qu'on n'aurait jamais rêvé de posséder, mais à quel prix ! en endossant le rôle de traître vis-à-vis de ses frères

et de ses sœurs. On se sent constamment obligé de réfuter l'accusation par des actions aussi inutiles qu'inévitables.

Je n'avais pas revu cet ami — mais pouvais-je encore l'appeler ainsi? — depuis des années. J'étais plus intelligent ou plus acharné que lui (mais était-ce ma faute ?) et, bien que ni lui ni moi ne le sachions alors, notre amitié avait fini pendant mon ministère et, quand j'abandonnai la chaire, l'église et ma maison, elle était plus morte pour moi que tout espoir d'atteindre le paradis. Il est bien évident qu'une telle rupture, par nature extrêmement brutale, et qui impliquait, après tout, le rejet délibéré de tout ce qui, choses ou êtres, avait façonné mon identité jusqu'alors, ne pouvait pas s'accomplir sans déchirements. La nouvelle orientation de ma vie nous sépara, cet homme et moi, mais les rares fois où je le revoyais, je me sentais terriblement coupable. Coupable parce que je n'avais plus rien à lui dire, lui à qui jadis j'avais tout dit ou presque. Coupable parce qu'il n'était qu'un simple employé des Postes alors que nous avions rêvé ensemble d'avenirs fabuleux. Coupable parce que lui et sa famille m'avaient montré une grande amitié pendant une triste période de ma vie qui ne représentait plus rien pour moi. Coupable encore parce qu'au fond de moi je savais que je jugeais sévèrement ce petit homme noir, beaucoup plus sévèrement que je ne l'aurais fait s'il avait été blanc, et que c'était injuste et horrible. J'étais furieux parce qu'il pensait que j'avais une vie facile alors que je la trouvais dure. Pourtant je ne pouvais pas nier que, mesurée à son aune à lui, ma vie était enviable. Et si, comme je me le répétais, ce n'était pas ma faute, ce n'était pas la sienne non plus. On comprendra facilement que j'aie cherché à éviter mon vieux copain d'école.

Je lui téléphonai, bien sûr. J'espérais qu'il avait besoin d'argent car c'était la seule chose que j'imaginai pouvoir lui donner. Mais non : lui ou sa femme avait appris, par la chronique de Leonard Lyons dans un journal, que je possédais un costume dont je ne voulais plus, or, il s'en souvenait bien, nous avions la même taille.

Mais, pour moi, ce costume était taché du sang de tous les crimes commis par mon pays. En disant à Leonard, non sans un certain ton mélodramatique, que je ne pourrais plus jamais le porter, j'étais pourtant sincère. Il m'était impossible de le mettre ou de le regarder sans penser à Martin, à sa mort, à ce qu'il avait représenté pour moi et pour tant d'autres. Je ne pouvais plus l'endosser sans éprouver à l'égard du futur une inquiétude froide, blanche et glacée. Bref, je ne pouvais plus vivre avec ce vêtement; il était devenu trop lourd. Pourtant, ce n'était qu'un costume, porté au moins trois fois. Il n'était pas très cher mais plus cher qu'aucun de ceux que mon ami n'achèterait jamais. Lui ne pouvait pas se permettre d'avoir dans sa penderie des costumes qu'il ne mettait pas, il ne pouvait pas se permettre de les jeter. En un mot il ne pouvait pas s'offrir mon désespoir élégant. Martin était mort, mais lui vivait, il avait besoin d'un costume et nous avions la même taille. Il m'invita à dîner le soir même et je dis que j'apporterais le costume.

La situation en Amérique étant ce qu'elle est et les chauffeurs de taxi américains ce qu'ils sont pour la plupart, j'ai renoncé à courir les risques que représente pour moi à New York le simple fait d'en arrêter un et je suis forcé de louer des voitures de maître. Naturellement, l'auto qui passa me prendre, en cette soirée placée sous le signe de la culpabilité, était une limousine

Cadillac longue comme dix maisons et naturellement le chauffeur était blanc. Il n'avait aucune envie de conduire un Noir "à travers Harlem jusqu'au Bronx, mais la démocratie américaine a toujours été à la merci du dollar. Le chauffeur avait beau ne pas apprécier cette course, il n'allait pas perdre son argent. Et nous voilà, cet homme blanc terrifié et moi, enfermés dans ce paquebot, dévisagés avec haine par une population hostile. Mais leur mépris glacial ne s'adressait pas au chauffeur. Je tenais le costume sur mon bras et j'avais envie de l'agiter: *Je vais seulement porter un costume à un ami.*

Je savais ce qu'ils éprouvaient quand ils voyaient des hommes noirs dans des limousines — sauf s'il s'agissait d'idoles populaires — et je ne pouvais pas les blâmer mais je savais aussi qu'il m'aurait été impossible de leur expliquer ma situation. Nous trouvâmes la maison et, mon costume sur le bras, je montai les marches familières.

Je n'étais plus la personne que mon ami et sa famille avaient connue et aimée. J'étais un étranger maintenant, très conscient de l'être tout en m'efforçant de me conduire normalement. Mais rien ne peut être normal dans une telle situation. Ils m'avaient connu et aimé avant et je ne pouvais pas les blâmer de se dire : *il se croit trop bien pour nous.* Je ne le pensais absolument pas, mais je n'arrivais plus à établir un lien avec eux — le petit garçon timide de treize ans, aux yeux globuleux, que la mère de mon ami avait grondé et chéri, n'existait plus. J'avais changé, mais pas eux, comme s'ils avaient été figés à ce moment-là de leur vie. Lui et sa mère semblaient à peine avoir vieilli et ils m'accueillirent comme par le passé, mais j'avais maintenant plus de quarante ans et chacun d'eux avait

ajouté son poids sur mes épaules. Mon ami et moi avions gardé un seul point commun: nous n'avions pas grossi. Son visage, sa voix étaient restés aussi enfantins, seule une trace de gris dans ses cheveux prouvait que nous n'étions plus à l'école primaire. Avec moi, c'est toute ma nouvelle vie qui, dans une odeur de soufre et un pétilllement de champagne, entra dans leur petit appartement sombre, si durement gagné et d'une respectabilité indicible. Ils croyaient toujours en Dieu, moi je m'étais disputé avec Lui, je L'avais offensé et j'avais quitté Sa demeure. Eux-mêmes non-fumeurs, ils savaient (pour m'avoir vu à la télévision) que je fumais et, par déférence pour moi, ils avaient disposé d'horribles petits cendriers de bazar un peu partout dans la pièce ; ils avaient aussi acheté une bouteille de whisky et me demandèrent si je voulais du poulet ou un steak. J'aurais pu, au cours de mes voyages, perdre le goût du poulet frit. Soulagé de ne dire que la vérité, je répondis que je préférerais ce dernier. Puis je donnai le costume à mon ami.

Sa belle-fille (la fille de sa femme) est jeune et se considère comme une militante. Nous eûmes une brève discussion au sujet du livre de Bill Styron, *Nat Turner* que je lui suggérai de lire avant de le condamner. Elle en fut choquée car son activité de militante, comme celle de beaucoup de gens, est surtout faite de fureur primaire, de slogans et de citations. Cela refroidit aussi les autres qui n'auraient jamais imaginé la possibilité du plus petit désaccord entre un militant noir et moi. Mais ce qui me frappa surtout pendant notre dispute, c'est le peu de

1. William Styron, *The Confessions of Nat Turner*, Random House, New York, 1967. Prix Pulitzer 1968. *Les Confessions de Nat Turner*, traduction française de Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, Paris, 1969.

respect de l'adolescente pour son beau-père. Non pas à cause de ce qu'elle lui disait mais bien plutôt parce qu'elle ne lui disait rien. C'est à peine si elle le regardait. Il ne comptait pas.

J'ai toujours pensé que c'est une épreuve terrible pour un homme, surtout dans sa propre maison, et, chaque fois, je ressens vivement son humiliation. En même temps, bien sûr, on en veut à celui qui accepte cette situation.

Mais *comment* en était-il arrivé là ? Il n'avait jamais été d'une intelligence exceptionnelle (combien de gens le sont ?) mais il était énergique, actif, amusant, combatif, il jouait au handball, se soumettait avec bonne humeur à ma tyrannie, jusqu'à s'agenouiller devant l'autel pour obtenir le salut de son âme — un de mes exploits de prédicateur. En le regardant maintenant, je revoyais cette nuit-là et son beau visage couvert de sueur tandis qu'il se tordait sur le plancher de l'église, soutenu par nos prières. Je me rappelais son frère aîné, mort en Sicile pour la défense du monde libre — il avait à peine aperçu la Sicile avant de mourir et sûrement jamais vu le monde libre.

Je revoyais mon ami le jour où il était venu m'annoncer la mort de sa sœur. Nous étions assis sur les marches à l'entrée de l'immeuble ; tout en me parlant, les yeux baissés, il traçait des cercles par terre avec son doigt et ses larmes s'écrasaient sur le sol. À cette époque-là, nous étions encore des enfants, même sa sœur qui venait de mourir, et il se retrouvait fils unique. Mais si, en regardant le visage encore beau de sa mère, devenue veuve depuis, j'y lisais un besoin d'affection qui avait peut-être retenu et paralysé son fils, je savais bien que ça ne suffisait pas à expliquer sa situation actuelle. Pendant toutes les années où je les fréquentais, sa mère travaillait dans le quartier de la confection ;

tous les soirs, elle se hâtait de rentrer pour préparer le repas avant le retour de son mari ; il avait un emploi en ville lui aussi mais, le soir et le dimanche, il était diacre. Dieu seul sait où il puisait l'énergie nécessaire à toutes ces activités. Quand, à mon tour, je travaillai dans le quartier de la confectionne la voyais de temps en temps, pressée de prendre l'autobus, avec d'autres dames noires et portoricaines.

Oui, en ce temps-là, une grande affection nous unissait ; j'avais beaucoup de respect pour mon ami, qui était plus beau que moi, plus fort, plus populaire aussi et qui me battait à tous les jeux où j'avais la témérité de l'affronter. Puis, j'avais suivi mon propre chemin, la vie avait continué, inexorable, et qu'étais-je maintenant ? un type bizarre, sans attaches, vieillissant, solitaire, sexuellement incertain et aux idées politiques choquantes. Et lui ? Il travaillait dans les Postes et se faisait construire une maison à Long Island, à côté de celle de sa mère. Ils s'en étaient sortis eux aussi. Mais comment avait-il pu traverser toutes ces années sans être marqué, sans changer ? Nous vivons ce que notre Église appelait la fin des temps maudits, une époque pleine de guerres et de rumeurs de guerre. Il aurait pu, par exemple, connaître le programme de lutte contre la pauvreté, ne serait-ce que parce que sa femme y participait plus ou moins. Il aurait dû avoir une opinion sur le conflit scolaire, alors si violent, ne serait-ce que parce que sa belle-fille était étudiante ; car *elle* se sentait concernée par ce problème même si sa position n'était pas très réfléchie. Et peut-être qu'au début elle avait recherché son opinion et son aide. Mais non. Le drame qui se déroulait dans sa maison, autour de lui, le touchait aussi peu que le courrier qu'il triait chaque jour.

Cela me semblait incroyable et, étant donné mon caractère et notre vieille amitié, exaspérant. Nous nous heurtâmes à propos de la guerre du Vietnam. Je n'aurais certainement pas dû m'emporter ainsi mais la belle-fille m'irritait. J'étais stupéfait : comment mon ami pouvait-il soutenir cette folie raciste ? Pour défendre quoi ? Son emploi dans les Postes ? Hélas ! la réponse me fut donnée tout de suite : oui. Pour défendre son emploi dans les Postes. Je lui dis que les Américains n'avaient rien à faire au Vietnam et les Noirs encore moins ; comment ceux-ci pouvaient-ils aider ces esclavagistes à mettre sous leur joug des millions d'autres hommes à la peau sombre ? Comment pouvaient-ils partager les crimes du Blanc américain ? Nous, les Noirs, allons avoir besoin de tous nos alliés, car les Américains, aussi étrange que cela paraisse maintenant, n'en auront bientôt plus. Ce n'était pas difficile de comprendre, continuai-je, pourquoi un garçon noir, sans avenir, déjà en marge de la société, décidait de s'engager dans l'armée. Ce n'était pas difficile non plus de déchiffrer les raisons qu'avaient les esclavagistes d'espérer qu'il ne reviendrait pas vivant, un fusil à la main, de cette guerre. Mais de là à la défendre, c'est-à-dire à justifier son propre meurtre et ses meurtriers, non. « Arrête ! dit-il, laisse-moi me lever pour te dire ce que nous essayons de faire là-bas.

— *Nous?* hurlai-je, quels enculés de *nous*? Lève-toi, enfant de salaud, et tu auras mon pied au cul ! »

Il me regarda. Sa mère me fit comprendre — Dieu sait combien je l'avais blessée ! — qu'elle n'admettait pas un tel langage dans sa maison et qu'avant, je n'aurais jamais parlé ainsi. J'aime profondément cette dame, je n'avais pas voulu l'offenser. Je contemplai mon ami, mon vieil ami, et je sentis

les yeux de millions de gens fixés sur nous. J'essayai de tourner l'incident en plaisanterie mais il était trop tard. Leur regard me prouvait qu'ils «avaient vu mon jeu». Et j'en fus peiné. Ils auraient dû mieux me connaître, assez du moins pour savoir que je pensais ce que je disais. Mais, quand des gens célèbres expriment des opinions avancées, le public ne croit pas en général à leur sincérité. Il n'y voit qu'une façon habile d'attirer l'attention, de se rendre intéressants : on (moi par exemple) participe à un défilé dans Montgomery, uniquement pour faire vendre ses livres. Bon. Inutile d'insister. Ainsi se termina cette réunion amicale autour d'un poulet frit, ainsi s'en alla tout un passé d'affection. Je regardai la mère me regarder, se demandant ce qu'il restait de son cher Jimmy, et me condamnant sans appel. Pris d'une immense lassitude, je me versai une forte rasade de whisky et allumai une autre cigarette tandis que leurs regards réprobateurs voyaient déjà sur moi les signes du cancer et à mes pieds le précipice qui allait m'engloutir.

Après tout, ce costume sanglant était *leur* costume, il avait été acheté *pour* eux et même payé *par* eux: Martin avait existé grâce à *eux*, il n'était pour rien dans leur existence et le sang qui raidissait le tissu du costume était le leur. Mais ce qui nous séparait, c'est qu'ils ne le savaient pas. J'osai maintenant m'avouer que je les aimais plus qu'ils ne m'aimaient. Je ne veux pas dire par là que mon amour était plus grand : qui a le droit d'apprécier le prix qu'un autre paie pour sa vie ? Qui peut mesurer la profondeur d'un amour, définir ses obligations ? Non, les jeux étaient faits de telle sorte que je devais affronter en eux plus qu'ils n'en savaient sur moi ; je connaissais le montant de leur loyer, ils ignoraient le mien ;

j'étais condamné à les mettre mal à l'aise. Car, d'autre part, ils convoitaient certainement cette liberté qu'ils imaginaient être la mienne: l'énorme limousine, par exemple, la possibilité de faire don d'un costume, la fréquence de plus en plus effrayante avec laquelle je prenais l'avion pour l'Europe. Comment peut-on dire que la liberté est prise et non accordée et que personne n'est libre tant que tous ne le sont pas ? Et que le prix à payer est élevé ?

Mon ami essaya le costume, qui lui allait parfaitement, toute la famille l'admira et je pris congé.

Et voilà. Le temps passe ; sans arrêt — il coule vers le futur ou retourne à sa source mais il vous entraîne avec lui et personne dans ce monde immense ne connaît sur lui plus que ceci : il vous emporte à travers un élément que vous ne comprenez pas, vers un élément dont vous ne vous souviendrez pas. Pourtant *quelque chose* se souvient, on peut même dire que quelque chose se venge : le piège de notre siècle et le sujet qui nous attend.

Je partis de chez moi — de Harlem — en 1942. J'y retournai, en 1946, pour faire, avec un photographe blanc, quelques tentatives littéraires infructueuses ; j'avais échafaudé des projets de mariage puis, ayant compris que je ne pouvais pas — ou ne devais pas, ce qui revient au même — me marier, je jetai les alliances dans l'Hudson et quittai New York pour Paris, en 1948. J'étais déjà fou, bien sûr, autant que mon père. Si je n'étais pas devenu fou, je ne serais jamais parti de chez moi.

À Paris, je crevai de faim pendant un certain temps mais j'appris une chose: d'abord, je tombai amoureux.

Ou plus exactement, je compris et acceptai pour la première fois le fait que l'amour n'est pas simplement une expérience qui caractérise les hommes en général, ni un échec comme je ne l'avais que trop vécu, ni quelque chose, comme la mort, qui arrive aux autres, ni un danger mortel ; c'était aussi une expérience unique, personnelle, c'était un corps qui respirait et rotait à côté du mien, c'était la clef de la vie. Pas seulement de la mienne, mais de la vie elle-même. Ma découverte de l'amour n'est pas le sujet de ce livre, mais si je veux être honnête, je dois lui accorder une place ici car je pense, je sais, que ma vie aurait été différente si l'amour ne m'avait pas obligé à affronter mon moi. Il commença par desserrer pour moi le piège de la couleur : les gens ne tombent pas amoureux selon la couleur de leur peau ; voici qui surprendra peut-être nobles pionniers et astronautes éloquents, sans parler de la plupart des représentants de la plupart des États américains ; quand des amants se disputent — cela leur arrive forcément un jour —, ce n'est pas sur le degré de pigmentation de leur peau ; leur couleur ne peut leur servir d'arme. Ce qui signifie qu'on doit accepter sa nudité et que la nudité n'a pas de couleur. Seuls l'ignorent ceux qui n'ont jamais couvert ou été couverts par un autre être humain nu.

De toute façon, le monde alors change et pour toujours. Parce que vous aimez une personne, vous ne voyez plus les autres comme avant, peut-être commencez-vous à les voir vraiment ; vous êtes à la fois plus fort et plus vulnérable, plus libre et plus lié. Libre paradoxalement, parce que maintenant vous avez un foyer — les bras de votre amant. Et lié par ce mystère, justement, par ce lien qui, en vous libérant, vous fait accéder à la gloire et à la souffrance universelles.

de voir leur administration de l'Algérie critiquée, surtout par ceux qui la subissaient. Si, en cela, ils ne faisaient pas preuve d'une grande originalité, ils montraient pourtant une extrême violence dans leur réaction. Comme ils se plaisaient à le répéter, après tout, il n'y avait rien dans ces colonies, avant leur arrivée, rien du tout ; les maigres richesses en minerais et en pétrole qui pouvaient s'y trouver n'auraient été d'aucun bien pour les indigènes puisqu'ils ignoraient leur existence même et la façon de les exploiter. C'était donc pour le bien des indigènes que la France exploitait les ressources de l'Algérie. Les Français mettaient un tel lyrisme à décrire les bienfaits dont ils comblaient leurs colonies que c'eût été le comble de la grossièreté que de leur demander quels avantages eux-mêmes en tiraient. (Plus tard, lors d'un séjour au Sénégal et en Guinée, je pus voir quelques exemples de cette notion d'équité dans les échanges.)

C'était étrange pour moi de me trouver dans un pays étranger, au langage différent du mien et d'entendre la même rengaine, de me voir jugé avec les mêmes vieux arguments. À les entendre, les Français avaient toujours eu d'excellents rapports avec les indigènes, ils avaient d'ailleurs un fonds inépuisable d'anecdotes pour le prouver. (Je n'ai jamais trouvé un indigène pour les corroborer mais je n'ai jamais rencontré non plus un Africain qui ne détestât pas le docteur Schweitzer.) Ils vous citaient le nombre d'hôpitaux, d'écoles qu'ils avaient construits — et j'eus aussi l'occasion d'en voir quelques-uns plus tard. De temps en temps, l'un de mes interlocuteurs se sentait gêné par la couleur de ma peau, une expression de mon visage, une remarque que je faisais ; ou bien j'affirmais, arbitrairement (car il n'y avait aucune raison de supposer qu'ils m'accepteraient

comme un des leurs), ma parenté avec les Arabes. On me disait alors, avec un sourire chaleureux, que j'étais différent: *le noir américain est très évolué, voyons** / Les Arabes, non ; ils n'étaient pas « civilisés » comme moi. Cela me fut un grand choc de m'entendre traité d'«être civilisé», mais l'accolade si longtemps attendue était donnée trop tard ; enfin il y avait une contradiction qui me fascinait dans ce raisonnement. Je n'ai jamais entendu un Français, même parmi ceux qui les aiment, décrire les États-Unis comme un pays civilisé. Bien sûr, je sais, la vérité c'est que, pour les Français, il n'y a pas au monde de nation aussi civilisée que la leur. Mais, même en admettant ça, si un pays aussi peu raffiné que les États-Unis a pu produire une créature aussi splendidement civilisée que moi, comment se fait-il que les Français, avec des siècles de raffinement derrière eux, n'aient pu civiliser les Arabes ? Cette question me paraissait astucieuse, mais je me trompais lourdement car la réponse était très simple : les Arabes ne souhaitaient pas être civilisés. Oh ! bien sûr, les Américains ne pouvaient pas comprendre ces gens aussi bien que les Français ; après tout, il y avait presque cent trente ans qu'ils vivaient ensemble en bons termes. Mais les Arabes avaient leurs coutumes, leur langage, leurs dialectes, leurs tribus, leurs régions, une religion différente et les Français n'étaient pas *racistes** comme les Américains, ils se refusaient à détruire les cultures indigènes. Et puis, l'Arabe cache toujours quelque chose ; on ne peut jamais savoir ce qu'il pense, impossible de lui faire confiance. Il y a aussi leur attitude avec les femmes, pleine de brutalité, bref ce sont des obsédés du viol ; ils volent et ils ont toujours un couteau sur eux. Mais les Français supportaient ça avec patience depuis cent ans

et étaient prêts à continuer ainsi pendant aussi longtemps bien que l'Algérie fut un lourd fardeau pour l'économie nationale. Ton me rappelait aussi que tout Algérien — grâce au fait que l'Algérie était française, était un *département** français et ça, pas question que ça change —, tout Algérien, donc, pouvait venir librement à Paris mettre l'économie en péril, rôder dans les rues et convoiter les femmes françaises. Bref, la générosité des Français était si constante et exemplaire qu'il était impossible d'imaginer ses enfants prêts à se révolter.

Impossible pour un Français peut-être mais pas pour moi. Un après-midi ensoleillé, j'avais vu, dans une rue, la police rouer de coups un vieux vendeur de cacahuètes qui n'avait qu'un bras et j'avais vu aussi les visages indifférents des Français assis à la terrasse d'un café et ceux des Arabes gonflés de haine. Oui, moi j'y croyais : et la révolte arriva.

Non sans signes avant-coureurs, sans avertissements. Mais seuls les poètes, dont le travail est d'exhumer et de recréer l'histoire, savent déchiffrer ces messages-là.

Après quatre années à l'étranger, je retournai à New York en 1952, au plus fort de ce bouleversement national qu'a été le maccarthysme. Cette crise ne me surprit pas ; plus rien ne pouvait m'étonner de la part des Américains, mais elle m'effraya à plus d'un titre. D'abord, je m'aperçus que seules me protégeaient de la curiosité féroce et publique des Inquisiteurs américains ma couleur, l'obscurité de ma personne et ma jeunesse relative : ou en d'autres mots le manque d'imagination des juges. J'étais juste un peu trop jeune pour avoir eu un passé

politique légal. Un garçon de treize ans est mineur et, aux yeux de la république, s'il est noir et vit dans un ghetto, il est né pour porter des paquets. En réalité, à treize ans, j'étais un adepte convaincu des défilés. J'avais déjà participé à une parade du 1^{er} Mai, j'avais porté des banderoles et crié : *À l'est et à l'ouest, dans toute la ville, nous voulons que tous les propriétaires suppriment les taudis*. Je ne savais peut-être rien sur le communisme, mais j'étais expert en taudis. À dix-neuf ans j'étais trotskiste, ayant beaucoup appris entre-temps sinon sur le communisme en tout cas sur les staliniens. L'ironie pour moi, dans cette crise du maccarthysme, était que j'avais été anticommuniste à l'époque de l'alliance entre les États-Unis et la Russie. Un soir, dans la 14^e Rue, j'avais failli me faire tuer pour avoir critiqué trop haut en présence de patriotes cette remarquable contribution de Warner Brothers à l'effort de guerre qu'est le film *Mission à Moscou*. Ces mêmes patriotes voulaient maintenant brûler le film et pendre ses producteurs et, pendant toute la période du maccarthysme, les gens de Warner se donnèrent beaucoup de mal pour justifier le film. Ils étaient abjects, bien sûr, mais pas plus que presque tout le monde. Ce fut une époque horrible, répugnante : mon mépris pour la plupart des intellectuels et (ou) des libéraux américains date d'alors. Je dis la plupart, mais les exceptions forment un panthéon remarquable, même, ou plutôt surtout, ceux qui ne survécurent pas aux flammes dans lesquelles leur vie et leur réputation avaient été précipitées. J'étais revenu dans une ville où la plupart des gens, ayant abandonné toute dignité, couraient se mettre à l'abri comme des lapins, une ville où les hommes livraient leurs amis à la meute et justifiaient leur trahison avec de savants

discours (et des accents émouvants) sur celle du Komintern. Certains *écrits* de cette période, tendant à justifier l'exécution des Rosenberg, par exemple, ou la crucifixion d'Alger Hiss (et la béatification de Whittaker Chambers) m'en apprirent long sur l'irresponsabilité et la lâcheté des libéraux; on n'oublie pas de telles choses. Plus encore que l'ignorance et l'arrogance dont ils s'étaient toujours servis pour refuser de voir la signification profonde de la souffrance des Noirs, leur comportement pendant cette période me convainquit qu'un esprit sans passion, aussi brillant soit-il, reste stérile. Il ne faut pas oublier que j'avais connu ces gens-là bien avant qu'ils ne me découvrent : pendant des années, j'avais porté leurs paquets, vidé leurs poubelles et reçu d'eux des pourboires (plutôt légers). Mais la façon dont ils se conduisirent entre eux pendant le maccarthysme fut, par certains côtés, pire que leur comportement avec moi, car je n'avais jamais été assez fou pour compter sur leur amitié et leur dévouement. Je compris que, ligotés par leur culpabilité, ils invoquaient de faux principes et qu'au fond ils n'étaient que les descendants respectables d'obscurs immigrants, luttant désespérément pour conserver leurs privilèges acquis. Car, pour moi, l'activité intellectuelle est, et doit être, désintéressée — la vérité est une épée à deux tranchants — et si un homme est prêt à se laisser transpercer par cette épée, même jusqu'à en mourir, alors toute son activité intellectuelle n'est qu'une masturbation illusoire et une tricherie perverse et dangereuse.

J'essayais de mon mieux de comprendre les événements et de m'y adapter. Mais j'étais parti trop longtemps. Non seulement je ne *pouvais* pas me réhabituer à la vie new-yorkaise mais je ne le *voulais* pas : je ne serai plus jamais le nègre de personne.

Or, j'allais maintenant découvrir que la société a plus d'une façon de faire de vous son nègre, il y a plusieurs techniques pour écorcher le chat; si la main glisse ici, elle se resserre là : on m'offrait, aimablement même, de devenir membre du club. J'essayai de me montrer compréhensif devant l'intérêt soudain de mes compatriotes pour l'être compliqué et indiscipliné que j'étais — j'essayai vraiment, de toutes mes forces, non sans quelque stupéfaction et une certaine méchanceté. Je commençai à me sentir profondément mal à l'aise, à éprouver le sentiment étrange et terrifiant de ne plus savoir où j'étais. Les mots que les autres prononçaient, ceux-là mêmes qui sortaient de ma bouche semblaient ne plus avoir de sens pour moi. Ils n'exprimaient aucun aspect de la vie que j'eusse connu ou subi. Mon père ni ma mère, mes frères ni mes sœurs n'étaient présents aux tables où je m'asseyais, personne parmi ces gens n'avait entendu parler d'eux. Mes propres origines devinrent aussi floues que la fumée de cigarette qui flottait autour de ma tête. Ce n'est pas que je m'accrochais à ma misère passée. Au contraire, si ma pauvreté prenait fin, tant mieux, ce n'était pas trop tôt. Mais je sentais une paralysie m'envahir comme si j'étais condamné à vivre silencieusement le reste de ma vie.

C'est, je pense, ma propre obsession du phénomène maccarthysme qui m'amena à soupçonner l'impuissance et le narcissisme de ces gens, dont jusqu'alors j'avais respecté les noms. Je n'avais jamais eu l'occasion de les juger, comment dire, de l'intérieur. Pour moi, la situation était simple: McCarthy était un lâche et une brute, dépourvu de tout honneur, de toute intention honorable. À mes yeux, aucune équivoque n'était possible sur la nature de ce mouvement, aucun doute sur la nocivité de

ses effets. Et pourtant, ils passaient des heures à discuter pour savoir si McCarthy était ou non un ennemi des libertés américaines. Je ne voyais vraiment pas quelle preuve supplémentaire il leur fallait. Ils me faisaient penser à ces juifs allemands qui restaient assis à se demander si Hitler était vraiment une menace pour leur vie jusqu'au moment où la réponse leur était donnée brutalement par un coup frappé à la porte. Pourtant, ces intellectuels libéraux raffinés poursuivaient gaiement leur débat stérile alors que chaque heure apportait un peu plus de détresse, de honte — et de déshonneur — au pays qu'ils prétendaient aimer. Ils se justifiaient en invoquant la nécessité de «refouler»le communisme qui, m'informaient-ils sans rougir, était une menace pour le monde « libre ». Je ne leur dis pas jusqu'à quel point ce monde libre me menaçait, et des millions d'hommes avec moi. Mais je me demandai comment la justification d'une tyrannie impitoyable et criante pouvait, à n'importe quel niveau, servir la liberté. Quelle nécessité interne et inavouée poussait ces gens à entretenir une illusion si peu séduisante? Que pensaient-ils de la vie humaine, eux qui étaient si enveloppés et remplis de formules qu'ils semblaient ne plus avoir de contact avec elle ? Ils étaient tous, pour le moment du moins, très fiers de moi, fiers que j'aie su me hisser jusqu'à leur niveau et me faire « accepter ». Quant à savoir ce que je pensais de leur niveau, comment je réagissais devant cette «acceptation» ou de quel prix je devais la payer, rien de tout cela ne faisait partie de leurs préoccupations pendant ces heures nocturnes. C'était à se demander si quelque chose pourrait jamais troubler leur sommeil. Car enfin, ils marchaient dans les mêmes rues que moi, prenaient les mêmes métros, étaient forcés de voir

comme moi ces garçons et ces filles de plus en plus révoltés et hostiles, et passaient, de temps en temps du moins, dans le quartier de la confection. Il est vrai que même les professeurs de Columbia ne mettaient jamais les pieds à Harlem, mais tout ce que New York est devenu en 1971 apparaissait déjà nettement en 1952 : il suffisait de traverser la ville en autobus pour voir qu'elle s'assombrissait et se détériorait, que le découragement et l'hostilité grandissaient, que les contacts humains étaient menacés de mort. Bien sûr, ces libéraux ne risquaient pas constamment, comme moi, d'être arrêtés par la police dans un quartier où « ils n'avaient rien à faire»; ils ne pouvaient donc pas connaître aussi directement que moi l'entrain avec lequel un agent de police applique les ordres venus d'en haut. Mais ils n'avaient pas le droit de l'ignorer; eux qui ne savaient rien n'avaient pas le droit de parler en acteurs responsables de leur société. Car leur complicité avec les patriotes de ce moment-là signifiait que le policier agissait aussi sur *leur* ordre.

Non, je n'en pouvais plus. Dès que j'eus réussi à faire publier mon premier roman, je pris l'argent de mon à-valoir et allai droit dans une agence de voyages réserver ma place sur un bateau partant pour la France.

L'incident que je vais raconter est significatif, encore qu'il se situe plus tard, pendant un autre séjour à New York. Un soir, je me trouvais avec mes amis libéraux, après une projection privée d'un film français, *Le Salaire de la peur*. La question lancée sur le tapis fut: fallait-il ou non projeter ce film aux États-Unis ? La raison en était qu'il contenait des allusions

peu flatteuses sur les compagnies pétrolières américaines. Je n'aurais plus maintenant si j'intervins dans la discussion — qu'aurais-je pu dire d'ailleurs ? Je me sentais paralysé, fasciné, comme un lapin devant un serpent. J'avais déjà vu le film en France et n'y avais pas trouvé la moindre trace d'antiaméricanisme. Même avec beaucoup d'imagination, on ne pouvait soutenir que ce fut le *motif* * de l'histoire. Pourtant, nos patriotes de la dernière heure en étaient à discuter fiévreusement des dangers d'un film qui osait suggérer que les trusts pétroliers américains se foutaient éperdument de la valeur d'une vie humaine. Dans la pièce se trouvait une Française d'un certain âge, amère, aux lèvres pincées. Elle n'était peut-être pas la veuve d'un général vichyssois mais ses sympathies allaient de ce côté : je n'oublierai jamais ce moment quand, me regardant droit dans les yeux, elle dit : « J'ai toujours su que vous, les Américains, vous comprendriez un jour que vous combattiez du mauvais côté ! »

J'eus honte de me trouver dans cette pièce ; mais en même temps j'étais content, content d'avoir été présent, content d'être allé assez loin pour entendre parler le diable. Cette femme m'avait apporté quelque chose, je ne l'oublierai jamais. Je quittai la table du festin.

Pourtant l'espoir—que nous, êtres humains, pouvons devenir meilleurs — a la vie dure. Peut-être ne peut-on plus vivre si on le laisse mourir. Mais c'est dur aussi de voir ce que le monde nous offre. On découvre que la plupart des hommes sont malheureux et tôt ou tard deviennent méchants parce que leur malheur est trop grand. Quand on s'éloigne de ce que j'ai appelé le festin, on est poussé par un serment mystérieux, prononcé presque inconsciemment, de ne jamais se permettre

de tomber si bas. Très bas, peut-être, jusqu'à la lie, mais jamais à ce point-là de dégradation.

Quand je revins à Paris, à la fin de l'été, la plupart des cafés arabes que je connaissais avaient été fermés. Mon changeur de devises préféré, qui était aussi mon guide dans les mauvais lieux, une très belle petite fripouille, avait disparu, personne ne savait ou ne voulait dire où. Un autre type avait eu les yeux crevés, par la police selon certains, par ses frères de race selon d'autres, parce qu'il était un indicateur. En un sens, ce beau garçon puni de cécité comme traître à la France ou à l'Algérie symbolise l'atmosphère qui régnait à Paris dans les années qui ont précédé la révolution. On était soit Français, soit Algérien : on ne pouvait pas être les deux.

Alors commença une époque de rumeurs comme je n'en avais jamais connu. D'une certaine façon, ce qui arrivait aux Algériens ne m'atteignit pas parce que les Noirs ne semblaient pas être visés. Inconsciemment, je vivais à l'intérieur des structures américaines et dans ces structures, puisque les Arabes ont la peau plus claire que les Noirs, ceux-ci auraient dû souffrir davantage. Mais, qu'ils fussent de la Martinique, du Sénégal ou d'ailleurs, les Noirs étaient aussi visibles et repérables qu'avant et personne pourtant ne semblait les importuner ou leur accorder une attention particulière. Enfin, non seulement je réagissais selon le système de référence américain mais je faisais partie de la colonie américaine de Paris et nous étions plutôt lents, dans l'ensemble, à comprendre les événements.

Je finis pourtant par remarquer que je ne voyais plus *aucun* des Algériens que je connaissais, plus un seul ; je n'avais donc aucun moyen de savoir ce qu'ils étaient devenus. On ne les apercevait plus dans les boîtes minables que nous fréquentions ensemble, ils avaient apparemment abandonné leurs chambres ; leurs cafés, comme je l'ai dit, étaient fermés et ils n'apparaissaient plus sur les trottoirs parisiens pour vous changer de l'argent ou vous vendre leurs tapis, leurs cacahuètes ou même leur corps. Nous apprîmes qu'on les avait mis dans des camps autour de Paris où on les torturait et où on les assassinait. Personne ne voulait le croire, cela suscitait en nous un profond malaise, nous sentions qu'il nous fallait faire quelque chose mais nous étions impuissants. Nous commençâmes à comprendre qu'il y avait forcément une part de vérité dans ces vagues rumeurs : une femme me raconta qu'elle avait vu à Pigalle un Algérien projeté par le propriétaire d'un café à travers la porte vitrée *fermée* de l'établissement. Elle avait donc assisté, sinon à un meurtre, du moins à une tentative de meurtre. En fait, on assassinait les Algériens dans les rues, on les parquait dans des prisons, on les jetait dans la Seine comme des mouches.

Mais il n'y avait pas que les Algériens. Quiconque à Paris, ces années-là, ne semblait pas venir droit de Suède, était soupçonné d'être Algérien. À chaque coin de rue, on tombait sur la police, parfois armée de mitraillettes. Turcs, Grecs, Espagnols, Juifs, Italiens, Noirs américains, même des Français de Nice ou de Marseille étaient sans cesse en butte à des tracasseries et on ne saura jamais combien de gens, sans le moindre lien avec l'Algérie, furent jetés en prison ou assassinés pour ainsi dire par

accident. Le fils d'un acteur de renommée mondiale, lui-même acteur, qui avait une peau basanée et ne parlait pas français, fut rendu encore plus muet par le revolver braqué sur lui par un policier ; il dut son salut uniquement au fait qu'il se trouvait à proximité de son hôtel et put appeler le veilleur de nuit qui se précipita pour l'identifier. Deux jeunes Italiens en vacances eurent moins de chance : ils roulaient gaiement sur leur Vespa et n'obéirent pas aux sommations d'un policier ; celui-ci tira et leurs vacances eurent une fin sanglante. Tous les gens que l'on connaissait avaient des histoires semblables à vous raconter ; la presse commença à en publier ; il fallait de plus en plus de précautions pour se déplacer dans la célèbre Ville lumière.

Grâce à Dieu, je n'avais jamais, et surtout pas après m'y être installé, éprouvé le moindre amour romantique pour Paris. J'avais peut-être poétisé Londres, à cause de Charles Dickens ; mais cette poésie disparut dès que j'eus posé mes bagages sur le trottoir de la gare Victoria. Je n'étais pas tant venu à Paris que je n'avais fui l'Amérique. J'avais, par exemple, sérieusement envisagé d'aller travailler dans un kibboutz en Israël et si je choisis Paris ce fut presque en fermant les yeux et en posant mon doigt au hasard sur une carte. Aussi, tout ce qui se passait me démoralisait moins que si j'avais commis l'erreur initiale de considérer Paris comme la ville la plus civilisée et les Français comme le peuple le moins primitif de la terre. Je connaissais trop bien la Révolution française. J'avais trop lu Balzac pour m'abuser ainsi. Chaque fois que je traversais la place de la Concorde, j'entendais le roulement des tombereaux, le grondement de la populace et, là où se dresse l'Obélisque, je voyais — et je vois toujours — *la guillotine**. Quiconque

s'est trouvé un jour à la merci du peuple a fait une expérience, ^inoubliable ; il se méfiera toujours du patriotisme populaire et évitera les foules, même les plus chaleureuses.

Pourtant, je m'étais enfui parce que j'espérais trouver un endroit où je serais traité plus humainement que dans mon pays, où les risques que je courais me seraient plus personnels et mon destin moins rigidement fixé. Et Paris m'avait donné tout ça : en me laissant complètement seul. J'y vécu longtemps sans me faire un seul ami français et encore plus longtemps avant de pénétrer dans un foyer. Cet état de choses ne me bouleversa pas parce que Henry James m'avait précédé à Paris et m'avait généreusement mis au parfum. Bien plus, pour un garçon noir qui a grandi grâce à l'aide sociale et à cette saloperie qu'était la charité des libéraux américains, cette totale indifférence venait comme un soulagement et même une marque de respect. Si j'arrivais en m'en sortir, tant mieux; si j'échouais, tant pis. Je ne voulais aucune aide et les Français se gardèrent bien de m'en offrir, ils me laissèrent me débrouiller tout seul. À cause de cela, même en sachant ce que je sais et aussi peu romantique que je sois, il y aura toujours une histoire d'amour entre moi et ces étranges et imprévisibles bourgeois chauvins qui, en parlant d'eux-mêmes, disent *la France**.

En d'autres mots, mes raisons de venir à Paris et la liberté de vie relative que j'y trouvais signifiaient que je ne considérais pas la France comme un Algérien. En fait, lui et ses frères étaient assassinés par mes hôtes. Après tout, l'Algérie fait partie de l'Afrique et la France de l'Europe : cette Europe qui avait envahi et violé le continent africain puis égorgé ceux de ses habitants qu'elle ne pouvait pas réduire en esclavage ; cette Europe dont

l'Afrique devait encore se libérer. Peu importait que je n'aie jamais vu la Casbah d'Alger ou que les Algériens ne soient jamais allés à Harlem. Eux et moi, nous étions pareillement des victimes de cette histoire, et j'appartenais encore à l'Afrique même si l'on m'en avait arraché quatre cents ans auparavant.

La question de mon identité n'avait jamais été aussi essentiellement liée à la réalité — à la fatalité — d'un choix moral. L'inconvénient inévitable du choix moral tient à ce qu'il est, par définition, arbitraire — malgré son côté spectaculaire —, en apparence déraisonnable, et qu'il contient sa propre justification. Dans ce cas précis, ma réaction semblait en effet déraisonnable, non seulement à cause de mon ignorance du monde arabe mais aussi parce que je ne pouvais avoir aucune influence sur leur destin. Et pourtant celui-ci était lié au mien, leur bataille était aussi la mienne et refuser de fuir ce fait lourd de signification devint pour moi une question d'honneur.

J'irai plus loin : même si c'était plus vrai en principe qu'en réalité, comme j'en fis l'expérience, ma vie à Paris était, dans une certaine mesure, protégée par le fait que je possédais un passeport vert. Ce passeport proclamait que j'étais libre citoyen d'un pays libre et ne devais donc pas être traité comme une des possessions noires et sauvages de l'Europe. En retraversant l'océan, ce même passeport subissait une métamorphose, probablement due à l'eau, et proclamait que je n'étais pas un prince africain mais un vulgaire nègre américain et que nul gouvernement étranger ne protesterait si on trouvait mon cadavre flottant dans les égouts. Je n'avais jamais eu auparavant l'occasion de réfléchir à l'habileté de la stratégie blanche : les Noirs ne se connaissaient pas entre eux, pouvaient à peine

se comprendre et donc difficilement se faire confiance. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous nous trouvions surie territoire de l'homme blanc et nous étions à sa merci. Quatre cents ans vécus en Occident avaient fait de moi un Occidental — impossible de le nier. Mais ces mêmes quatre cents ans n'avaient pas réussi à me blanchir — c'était aussi évident; ils avaient exposé ma vie quotidienne à des dangers si graves que j'avais fui, sans prendre haleine, jusqu'à Paris. Si je m'étais réfugié en Israël, qui a été créé pour protéger les intérêts de l'Occident, je me serais trouvé encore plus coincé : dans quelle partie de Jérusalem aurais-je choisi de vivre? En 1948, il n'existait aucun État véritablement noir, sauf peut-être le Liberia, qui eût accueilli ou souhaité récupérer un Noir américain fauché. Mais même encadré par des contremaîtres noirs, je n'aurais pas tenu longtemps sur les plantations de caoutchouc de la société Firestone.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ignorais presque tout du problème franco-algérien mais j'entrepris d'effacer cette ignorance et fus ainsi amené à faire un dossier des éditoriaux que M. Albert Camus donnait au journal *Combat* — Né à Oran, où se déroule son premier roman, *L'Étranger*, Camus apparaissait comme un humaniste de gauche ; il était jeune, lucide et on pouvait raisonnablement penser que ces qualités, jointes à l'autorité que lui donnait sa connaissance de l'Algérie, marqueraient son analyse de la nature du conflit.

Je n'ai jamais placé cet auteur aussi haut que le font beaucoup de gens. Un fait me frappa : pour Camus, l'humanisme européen

semblait s'arrêter aux portes de l'Europe et cet homme qui défendait si noblement la liberté quand il s'agissait d'Européens ne pouvait parler que de « Justice » à propos de l'Algérie. Il devait pourtant bien connaître et avait certainement vu de ses propres yeux quelques exemples de la « justice » française en Algérie. (Comme le disait un « bénéficiaire » africain, « c'est un moyen légal de rendre l'injustice ».) Étant donné les principes qui étayaient ses éloquents dissertations sur les problèmes de la liberté individuelle, il ne pouvait pas ne pas voir que la véritable cause de la bataille d'Alger était le refus des Français d'accorder aux Algériens le droit d'avoir tort; ils leur refusaient cette situation « existentialiste » si chère aux Français à une certaine époque ; pour être plus précis, ceux-ci n'osaient pas imaginer que la situation algérienne pût être « existentialiste », justement parce que celle de la France était si critique. Comment Camus aurait-il pu ignorer que l'Algérie n'était française que dans la mesure où la puissance française en avait décidé ainsi ? Si l'Algérie, sur la carte, faisait partie de l'Europe, c'était parce que celle-ci l'y avait placée d'autorité. C'est la force et non la justice qui défait et refait les cartes ; les Algériens ne se battaient pas pour obtenir plus de justice (ils devaient en avoir leur compte maintenant) mais le droit de déterminer leur propre destinée.

C'est pourtant à cette époque que Camus traduit et mit en scène au théâtre des Mathurins la pièce de Faulkner *Requiem pour une nonne*. Une revue américaine me demanda d'en faire une critique. Sans cela, je ne serais certainement pas allé voir la pièce car je l'avais vue à New York, j'avais lu le livre et j'avais trouvé cette histoire mortellement ennuyeuse.

Accompagné d'une amie courageuse, je m'en fus au théâtre des Mathurins où nous dûmes subir le récit interminable des péchés d'une dame sudiste blanche, de son mari fantoche et de Nancy, la domestique noire, putain et morphinomane. Pour arrêter sa maîtresse dans sa tentative folle d'autodestruction, pour la ramener à la raison, Nancy tue le bébé de celle-ci. On trouvera peut-être que c'est une curieuse façon de guérir les malades mais pour Faulkner, Nancy représente le Christ et s'est chargée des péchés de sa maîtresse.

Pourquoi? Nancy a déjà bien assez de péchés, qui, dans l'ensemble, présenteraient plus d'intérêt pour nous, et la dame qu'elle entreprend de sauver avec des moyens aussi radicaux est trop insignifiante et trop, beaucoup trop bavarde — en un mot trop irréaliste — pour justifier un tel dévouement.

La clef d'une fable se trouve souvent dans la personnalité du conteur. Je pensai comprendre pourquoi Faulkner avait eu besoin de croire à un pardon noir à la fois si généreux et si sanglant; un pardon noir qui, si on écarte la signification symbolique que Faulkner lui a donnée, se distingue à peine des classiques et sanglantes vengeances de l'Ancien Testament. Ce que Faulkner souhaite croire, et nous faire croire, est en contradiction avec ce qu'il soupçonne : que la Noire Nancy a probablement tué le bébé blanc de la Blanche Temple par haine pure. De toute façon, dans la vie, ce serait sans importance : pardon ou vengeance, Nancy commet un infanticide. C'est cet écartèlement entre l'espoir et la terreur, cette impuissance à lire le sens d'un événement, qui condamne la pièce à une emphase insupportable. Je comprenais pourquoi Faulkner avait besoin de Nancy. Mais pourquoi Camus avait-il

besoin de Faulkner? Sur quel terrain Pesprit du grand romancier vieillissant du Mississippi et celui du jeune écrivain oranais se rencontraient-ils ?

Ni Pun ni l'autre ne peuvent être présentés comme des racistes, même si Faulkner a déclaré un jour qu'il n'hésiterait pas à tirer sur les Noirs si cela était nécessaire à la défense de l'État du Mississippi. Cette phrase est due à un excès de patriotisme peu susceptible, chez Faulkner, de se traduire en acte. Son inconvénient, c'est qu'elle a certainement encouragé d'autres à une telle action. Les portraits de Noirs que Faulkner a faits, malgré une absence de nuances que seul, peut-être, un écrivain noir est capable de sentir — car Faulkner ne pouvait voir les Noirs que par rapport à lui et non par rapport à eux-mêmes —, sont néanmoins rendus vivants par le tourment de leur créateur. Il cherche à exorciser une histoire qui est aussi une malédiction. Il veut que le système traditionnel, établi à partir du meurtre gratuit et d'une cupidité sans limite, soit purifié et racheté sans autre effusion de sang — c'est-à-dire sans se remettre en question — et sans contrainte extérieure. Mais les systèmes en place ne se régénèrent jamais, non pas tant parce qu'ils ne le souhaitent pas mais parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne le peuvent pas parce que leur existence même a toujours dépendu d'une force qu'ils ont dû maîtriser. Cette domination est la clef de leur identité, le triomphe et la justification de leur histoire et c'est sur elle qu'ils assoient leur bien-être matériel. C'est une chose de voir les erreurs et les excès dont cette histoire, qui est maintenant partie intégrante de votre personnalité, est remplie ; c'en est une autre de comprendre que, pour des millions de gens, cette même

histoire n'a été qu'un joug intolérable, une horrible prison, une tombe. Ce n'est pas facile d'admettre que la vie de millions de gens dépend de la destruction rapide de cette histoire, même si cela entraîne l'abaissement ou la mort de ceux qui en sont les héritiers. Peu importe d'ailleurs ce que cette histoire a apporté aux esclaves, puisqu'ils n'étaient pas libres de le rejeter; ils ne pourront l'apprécier que lorsqu'ils auront le droit d'y prendre ce qui leur convient et de contribuer à l'histoire par le seul fait de leur présence reconnue. Le mineur sud-africain, l'Africain dans la brousse à la recherche de racines, le manoeuvre algérien sur les échafaudages de Paris n'ont aucune raison de s'incliner devant Shakespeare, Descartes, l'abbaye de Westminster ou la cathédrale de Chartres ; bien plus, mis en présence de ces monuments, ils ne disposent d'aucun moyen honorable d'y avoir accès. Lorsqu'ils regardent l'histoire, ils ne peuvent pas ne pas voir qu'on les a volés, calomniés, rejetés : s'incliner devant cette histoire, c'est en accepter le jugement inique et arrogant.

C'est pourquoi, finalement, toutes les tentatives de dialogue entre les maîtres et les asservis, entre ceux qui sont à l'intérieur de l'histoire et ceux qu'on a rejetés à l'extérieur, échouent. Il est vrai que, jusqu'à présent, un tel dialogue a rarement été tenté : le maître et l'asservi ne parlent pas la même langue. Quand il a lieu, c'est avec un de ceux que les Américains appellent « nos » Nègres ou avec un *évolué** de Dakar. L'« évolué », ou le civilisé, a presque toujours été éduqué par, et pour, la France, et « nos » Nègres, voulant montrer quels bons élèves ils ont été, deviennent les défenseurs du capitalisme « noir »—concept qui exige du croyant plus de foi et beaucoup plus de schizophrénie

que celui de l'immaculée Conception. Dakar étant une ville française sur la côte occidentale de l'Afrique, un représentant de Dakar n'est pas forcément un homme du Sénégal. Il risque plutôt d'être un citoyen spirituel de la France, auquel cas il ne pourra pas transmettre les véritables besoins de son pays ou de l'Afrique en général. Si un vrai dialogue s'engage, il ne saurait éluder la question clef: à qui appartient la terre et qui doit en exploiter les ressources. Alors les prétentions culturelles de l'histoire apparaissent comme un simple masque pour le pouvoir et c'est ainsi que, pour se débarrasser de Shell, Texaco et Coca-Cola, de la 6^e flotte et du gentil soldat américain venu protéger ces investissements, on jette aussi par-dessus bord Balzac et Shakespeare, Faulkner et Camus. Plus tard, bien sûr, il pourra les inviter à revenir mais ce sera à ses propres conditions et, évidemment, dans sa propre terre.

Quand le païen et l'esclave crachent sur la croix et prennent un fusil, c'est que les murs de l'histoire vont une nouvelle fois être attaqués et s'écrouler sur ses habitants actuels pour les disperser et les détruire. Ceux-ci alors ne peuvent qu'invoquer l'histoire pour les sauver, cette histoire qui, aux yeux des opprimés, les a déjà condamnés. C'est pourquoi Faulkner espérait que les Noirs américains auraient la générosité d'«y aller doucement», c'est-à-dire qu'ils donneraient aux Blancs le temps de se racheter, comme s'ils n'en avaient pas eu suffisamment et comme si leurs victimes croyaient encore aux miracles blancs. Et Camus répétait le mot «justice » comme si c'était une incantation, une formule magique à laquelle toute l'Afrique allait aussitôt répondre. Mais les Noirs américains ne pouvaient plus «y aller doucement» parce qu'ils avaient pris rendez-vous

avec l'histoire pour lui arracher leurs enfants. Et la «justice» de Camus était un concept fabriqué et trahi par l'Europe de là-même façon que l'Église chrétienne avait déshonoré et blasphémé ce Sauveur au nom de qui elle avait fait mourir des millions et des millions de gens. Et si cet argument paraît trivial, c'est à cause de l'endurcissement du cœur et de la conscience chez ces gens qui croient que leur pouvoir leur a donné le droit exclusif à l'histoire. — Si les chrétiens ne croient plus en leur sauveur (qui d'ailleurs n'a pas réussi à les sauver), pourquoi, se demande alors le païen, abandonnerais-je mes dieux pour le vôtre ? Car moi je sais que mes dieux sont réels : ils m'ont permis de vous résister.

À l'automne de 1956, je couvrais pour la revue *Encounter* (ou pour la C.I.A.) la première conférence internationale des Écrivains et Artistes Noirs qui se tenait à Paris, à la Sorbonne. Par un bel après-midi, nous formions tout un groupe, dont Richard Wright aujourd'hui disparu, qui remontait en flânant le boulevard Saint-Germain. La plupart d'entre nous étaient des Africains et nous étions tous noirs (bien que certains ne le fussent qu'aux yeux de la loi). Et, à tous les kiosques à journaux de ce large boulevard ombragé d'arbres, nous rencontrions la photo de Dorothy Counts : elle avait quinze ans et se rendait à l'école sous les insultes et les crachats de la foule ; cela se passait à Charlotte, en Caroline du Nord. Le visage de la jeune fille reflétait un orgueil, une tension et une souffrance inexprimables tandis qu'elle approchait du sanctuaire du savoir et affrontait les huées de l'histoire.

Cette vision m'exaspéra, elle me remplit à la fois de haine et de pitié, j'eus honte. L'un d'entre nous aurait dû se trouver là-bas, à ses côtés ! Je tramai encore en Europe pendant un an, retenu par ma vie privée et un roman que j'essayais de finir, mais cet après-midi-là, je sus que j'allais quitter la France. Je ne pouvais simplement plus rester à Paris à discuter du problème algérien et de la situation des Noirs en Amérique. Tous les autres payaient leur part, il était temps pour moi de rentrer payer la mienne.

L'été de 1957, je pris le bateau, décidé à me rendre dans le Sud dès que j'aurais trouvé l'argent nécessaire : dans mon cas, dès que j'aurais obtenu un reportage. Ce n'était pas facile en 1957 et je fus coincé à New York pendant un temps désespérément long. Il me fallut donc arriver à une sorte de *modus vivendi* avec cette ville, car j'étais de retour dans mon pays mais cette fois-ci, la première en neuf ans, pour y rester. *Y rester*: cette idée me glaçait et en même temps me soulageait. Ici seulement, j'allais pouvoir découvrir ce que mon séjour en Europe avait représenté pour moi, ce qu'il avait fait de moi.

Alors, je commençai à voir New York avec des yeux nouveaux. Sous la monotonie et l'absence de formes, je vis dans le détail d'une corniche, l'arc d'une fenêtre, la ligne d'un perron de pierre—*stoep* pour les Hollandais, pour nous *stoop* — une parcelle de cette Europe qui les avait engendrés ; sous la rumeur désespérée mais triomphante, je perçus la musique de langages différents luttant pour se faire entendre. Puisque j'étais revenu pour rester, je devais analyser ma ville, la réapprendre

pour essayer de savoir si je Pavais jamais aimée. Mais poser la question, c'était déjà y répondre. Si j'avais jamais aimé New York, cet amour avait été arraché de mon cœur; si je l'avais vraiment aimée, je n'aurais pas pu vivre une si longue absence, un divorce aussi profond ; je n'aurais pas été effrayé, mais heureux de retrouver ma ville natale. Non, je ne l'aimais pas, ou du moins je ne l'aimais plus, mais j'allais devoir lui résister et pour cela, il me faudrait l'observer. Aussi, bien que j'eusse des cauchemars en pensant à ce Sud que je n'avais jamais vu, il me tardait d'y aller, peut-être pour le confronter avec les cauchemars, mais surtout pour quitter cette ville que quelqu'un avait jadis appelée devant moi «la grande cité inachevée».

Finalement, j'obtins mon reportage et je partis pour le Sud. Alors, je commençai à vivre une expérience extraordinaire. Je rencontrai les gens les plus beaux, les plus nobles qu'un homme peut espérer connaître, et je vis des choses magnifiques et des choses terribles. J'étais assez vieux pour mesurer la profondeur et l'effet paralysant de mes peurs, pour voir combien mes limites étaient multiples et puissantes : mais personne ne peut exiger plus de la vie que la vie ne lui fait honneur d'exiger de lui : apprendre à vivre avec ses peurs, à vivre, jour après jour, à l'intérieur de ses limites et en même temps au-delà.

Je dois ajouter, à l'intention de mes concitoyens, à la fois si innocents et si criminels, qu'aujourd'hui, quinze ans après, la photo d'Angela Davis a remplacé celle de Dorothy Counts. Ces deux photos pourraient symboliser le comportement des Américains — héritiers de toutes les époques — vis-à-vis des Noirs.

Un souvenir me revient, d'un passé déjà lointain, époque d'engouement pour la cybernétique, de malentendu sur la pensée de Wilhelm Reich, des révélations de Karen Horney, d'avant Sartre, quand mes amis disparaissaient dans les collines, dans des anarchies appelées «communautés» ou dans des «boîtes de régénérescence» pour ne plus jamais revenir et certainement pour ne plus faire l'amour; ce souvenir est celui d'un jeune homme blanc, beau, juif et américain qui, quand sa femme accoucha, mangea le placenta après l'avoir fait frire dans une poêle. Il prétendait que Wilhelm Reich le lui avait ordonné. Je repense à lui parce que je l'aimais, bien qu'il ne l'ait jamais su, et que le silence entre nous montrait précisément quel écho rencontrait en moi son trouble qui me bouleverse encore. Je revois son visage quand, longtemps après, il me raconta ce courageux effort culinaire. Il voulait que sa femme et son enfant deviennent une partie de lui-même. Mais je me suis toujours demandé pourquoi il lui fallait faire un geste aussi difficile pour prouver un sentiment qui aurait dû être si naturel et si joyeux. À l'époque où il m'en parla, sa femme et son enfant étaient morts, il s'appêtait à adopter un autre enfant, noir cette fois-ci, et, bien qu'il fut plus jeune que moi et que notre conversation ait eu lieu il y a longtemps, il me parut avoir, émotionnellement, cessé d'exister. J'eus l'impression qu'il s'était arraché à une adolescence prolongée et tourmentée pour entrer avec soulagement dans un âge mûr précoce, n'ayant rencontré que des théorèmes sur son chemin. Il ne me le dit pas mais il s'était pris d'un amour impuissant et sans espoir pour ce petit garçon noir de dix ans. Je ne suggère pas qu'il le désirait sexuellement — cela aurait peut-être mieux valu pour

lui, aussi scandaleux que cela paraisse, car cet amour Paurait au moins plongé dans un profond tourment émotionnel et Paurait Forcé à voir en face le problème de son honneur : je veux dire qu'il semblait pouvoir aimer uniquement les faibles. Il y a des années que je n'ai pas revu cet homme et j'espère que tout ce que je viens de dire s'est révélé faux. Bref, j'espère qu'il a été capable de vivre. J'ai toujours été frappé, en Amérique, par une pauvreté émotive si grande, une peur si profonde de la vie et des rapports humains qu'aucun Américain ne me semble capable d'établir un rapport organique, viable entre son comportement public et sa vie privée. C'est ce qui les rend si déconcertants et si émouvants, si exaspérants et si peu dignes de confiance. «Établissez d'abord des contacts », a dit HeniyJames. Seul peut-être un écrivain américain pouvait être amené à dire cela car son existence même est menacée par l'échec, dans la vie de la plupart des Américains, des contacts les plus élémentaires et les plus cruciaux.

Cet échec de la vie privée a toujours eu des effets désastreux sur le comportement public américain et sur les relations entre Blancs et Noirs. Si les Américains n'avaient pas aussi peur devant leur moi intime, ils n'auraient jamais eu besoin d'inventer ce qu'ils continuent d'appeler « le problème noir » et ils ne dépendraient pas aussi étroitement de lui. Ils l'ont inventé pour sauvegarder leur pureté et il a fait d'eux des criminels et des monstres, il est en train de les détruire ; non pas à cause de ce que les Noirs peuvent faire ou ne pas faire, mais à cause du rôle que l'imagination des Blancs, paralysée par un sentiment de culpabilité, leur a assigné. Il est bien connu que le bouc émissaire paie pour les péchés des autres, mais ce n'est

qu'une légende, d'ailleurs très révélatrice. En réalité, quelle que soit la souffrance du bouc émissaire, elle ne peut pas purifier le pécheur, elle augmente seulement sa faute et entraîne sa damnation. Les épreuves du bouc émissaire prendront fin dans la mort: son meurtrier, lui, continue à vivre. Les souffrances du premier ont fait couler des flots de sang mais ce rite cruel n'a pas sauvé ni changé un seul pécheur. Le péché s'est simplement ajouté au péché, la culpabilité a grandi. Dans le tribunal secret de l'âme, le coupable est démasqué ; ici le doigt accusateur n'est pas une légende ni une invention mais la conséquence et la vérité. Les gens paient pour leurs actions mais aussi pour ce qu'ils ont accepté de devenir. Leur punition est très simple : c'est la vie qu'ils mènent. Mais le drame, c'est que la somme de ces abdications individuelles menace la vie dans le monde entier. Car, dans leur comportement social, moral, politique et sexuel, la majorité des Blancs américains sont les gens les moins sains et certainement les plus dangereux qu'on puisse rencontrer de nos jours dans le monde entier. Je ne m'en étais pas vraiment aperçu avant mon premier voyage dans le Sud. Mais quand j'y fus, je compris que le Sud était une énigme seulement déchiffable à la lumière, ou à l'obscurité, des désastres incroyables qui ont envahi la vie privée.

L'« énigme » dont je parle n'est pas celle de cette « tradition » sudiste dont ces gens sont si naïvement fiers. J'avais l'habitude d'être un nègre. Leur perversité ne me surprit pas car elle marque toute la mentalité et l'histoire de l'Amérique. Mais je fus frappé par la profondeur incroyable de leur désespoir. J'avais l'impression de m'être aventuré en enfer. Pourtant, je dois ajouter que dans cet enfer, certains commençaient

à reconnaître en eux-mêmes le combustible qui alimentait les flammes. Même si, sur le moment, ils semblaient être plus bas, plifè dégradés, leur désespoir les plaçait au-delà de leurs compatriotes — qui ne le connaissaient pas encore et s’imaginaient que l’enfer est pour les autres. C’est pourquoi, et je ne suis pas le seul Noir à penser ainsi, j’ai plus de foi dans les gens du Sud que dans ceux du Nord. Après tout, ce Nord si admirable, si pieux, n’aurait jamais pu acquérir sa richesse s’il n’avait pas consciemment et vicieusement utilisé cette « tradition » du Sud comme une prison où enfermer ses habitants. Et quand la catastrophe inévitable s’abattrait sur le pays, c’est du Sud, pas du Nord, que la renaissance viendra.

Si je me souviens bien, j’allai d’abord à Charlotte, en Caroline du Nord, où je rencontrai, entre autres, les *Israélites de Caroline*. J’allai à Little Rock et je fis la connaissance de M. et Mme Bâtes. Puis je me rendis à Atlanta, et je vis le révérend Martin Luther King Jr. J’allai à Birmingham, à Montgomery, à Tuskegee. Je ne sais plus combien de temps dura mon voyage. La valise en toile que j’avais emportée était si bourrée de tracts clandestins quand je débarquai à New York qu’elle s’ouvrit en plein milieu de la gare de Grand Central et laissa échapper de tous côtés des documents hautement confidentiels ; heureusement pour moi, personne ne manifesta la moindre curiosité. Je réussis à tout remettre dedans, je l’attachai avec ma ceinture et sortis de la gare. J’allai m’effondrer dans l’appartement d’un ami, situé dans ce qu’on n’appelait pas encore East Village (du temps où j’y habitais moi-même, c’était connu sous le nom de Lower East Side) et, revivant mon voyage, je m’abandonnai à mes cauchemars et me coupai complètement de la ville. Incapable

de l'affronter, de quitter cet appartement, je passai cinq jours à décider de sortir puis à y renoncer. À la gare, j'avais téléphoné à ma sœur Gloria, elle savait donc que j'étais à New York mais ne connaissait pas mon adresse. Aussi, pendant cinq jours, ma famille et mes amis me cherchèrent dans toutes les rues et tous les bars du village. En désespoir de cause, ils s'apprêtaient à faire appel à la police quand je réapparus, sentant toute la lâcheté de ma conduite et profondément troublé de voir que j'avais été paralysé par une sorte de terreur rétrospective. Pendant mon séjour dans le Sud, j'avais réussi à dominer cette panique, assez en tout cas pour continuer à fonctionner. Mais quand la tension disparut, je fus submergé par une terreur surnaturelle qui me rendit aussi bon à rien qu'un élastique cassé. Cela m'inquiéta beaucoup car j'y reconnaissais un type de réaction que je ne devais jamais complètement maîtriser. Je n'oublierai jamais le visage las d'un ami noir qui me cherchait depuis des jours et que je rencontrai dans la 6^e Avenue, alors que, tout honteux, je me dirigeais vers le métro. Il quittait la place Waverly et s'engageait dans l'avenue ; quand il me vit, il s'arrêta, pétrifié, et je dus marcher jusqu'à lui. Un petit sourire forcé retroussa ses lèvres. Puis je fus devant lui et il dit : « Inutile que je te couvre d'injures, je vois que tu t'es chargé de le faire toi-même. » Il m'emmena prendre un verre puis je me rendis à la maison de ma sœur car, à cette époque-là, je dormais sur le divan de sa salle de séjour.

À l'église, après une anecdote apparemment vide de sens, le prédicateur dit: «Si je vous ai dit tout cela, c'est pour dire ceci. » Je ne crois pas avoir vraiment su ce qu'est la terreur avant d'aller dans le Sud. Je ne parle pas ici de cette réaction viscérale

qui se produit quand un homme comprend soudain qu'il se trouve devant sa propre mort. Dans le Nord comme dans le Sud, un policier, blanc ou noir, un compagnon de travail, qu'il soit lui aussi blanc ou noir, les murs sans couleur, eux, des commissariats de police, les menottes des flics, le futur tout aussi incolore qui vous attend, suffisent à introduire dans votre vie l'idée terrifiante qu'elle peut prendre fin à tout moment. Mais cette terreur-là est capable de produire son propre antidote : un sentiment de fierté et de rage irrésistible qui, même si l'on n'est pas prêt à mourir, vous en donne toutes les apparences. Car, à ce moment critique, puisque reculer signifie accepter une mort plus affreuse, on est vraiment prêt à mourir, on espère seulement entraîner son meurtrier dans la mort (Dieu vous doit bien ça).

Peu de gens, parmi ceux qui s'estiment sauvés, comprennent ce sentiment. Ils affirment, sans savoir combien il s'applique à leur cas, que c'est un suicide ; c'est-à-dire qu'il est suicidaire de résister à une force manifestement, ou apparemment, plus grande que vous ; eux, en tout cas, ne feraient jamais une chose pareille, mais ils admettent en même temps que ce sont eux, à cause de leur nombre, qui constituent cette force supérieure, sans se douter à quel degré de mépris impitoyable cet aveu orgueilleux et implicite les expose. Quand un homme sait qu'il affronte la mort ou plutôt qu'il a lui-même provoqué cette épreuve, il peut, malgré lui, crier, pleurer, pisser ou même chier dans son pantalon. Mais il ne reculera pas. Cela ne lui est plus possible : c'est pourquoi il criera et pleurera et empuantira l'air. Il a accepté cette minute, et il est lui-même, ne serait-ce que pendant une minute ; il domine tous les autres, disparus

à jamais dans l'anonymat parce qu'ils attachent moins de prix que lui à leur virilité.

Mais la terreur dont je parle diffère des peurs bien précises que l'on peut éprouver pour soi-même ; elle s'apparente à la phrase de Dante : *Je n'aurais pas cru que la mort en avait tant détruit*

Ainsi, j'arrivai à Little Rock pendant la célèbre — alors, mais maintenant complètement oubliée — agitation scolaire. On se rappelle qu'elle était liée, théoriquement, au problème de l'intégration ou de l'éducation des enfants noirs. (Malgré ce que semblent penser les Américains, ce ne sont pas des termes synonymes.) Je suis un citadin. Ma vie a commencé dans la Grande Ville et j'ai dû la défendre, pied à pied, sur les trottoirs. J'étais donc mal préparé à la réalité urbaine de Little Rock qui, sans atteindre les dimensions de New York, était pourtant plus qu'une petite ville. Géographiquement, elle n'appartenait pas au Sud. Elle était sudiste dans son essence, par ce que son histoire avait fait d'elle, c'est-à-dire qu'elle était sudiste par choix, ou, pour dire les choses clairement, à cause de l'histoire de l'Amérique, des États-Unis d'Amérique: et des petites filles et des petits garçons noirs payaient maintenant pour cet holocauste. Ils essayaient d'aller à l'école, de recevoir une éducation, dans un pays où ce mot est synonyme d'endoctrinement si vous êtes blanc, et d'asservissement si vous êtes noir. Imaginez, dans l'Allemagne d'Hitler, des enfants juifs voulant à tout prix recevoir une éducation allemande, afin de renverser le III^e Reich. Pourtant, et je n'oublierai jamais cette vision, ils étaient là, impeccables, astiqués, dans leurs petites robes amidonnées et leurs petits costumes bleus, et affrontaient une

armée, une population, des pères blancs et des mères blanches, et la progéniture de ces parents blancs ; ils affrontaient le passé blanc, sans parler du présent: tels de petits soldats, armés de robes blanches amidonnées et de pantalons bleus, longs ou courts, ils entraient dans une colonie de lépreux et étaient assez jeunes pour croire qu'ils pourraient les guérir et les sauver. Mais ils payaient très cher leur œuvre missionnaire parmi les païens, ces enfants noirs.

Ma terreur venait en partie de ce que je découvris sur la véritable nature de ces païens. Pendant ce premier voyage, je ne rencontrai aucun de mes assassins déclarés. Seulement les amis des Noirs. Et je dus admettre que, aussi longtemps que votre ami vous voit comme un Noir, vous ne pouvez être des amis l'un pour l'autre, seulement des complices. Tous vos rapports dépendent de ce qu'il ne peut pas vous dire et de ce que vous vous refusez à lui dire. L'un de vous deux écoute ; il écoute précisément des choses qui ne sont pas exprimées et son attention, aussi grande soit-elle, n'est pas celle d'un homme pour un ami. Si l'un de vous deux écoute, vous complotez tous les deux mais, comme des avenues différentes semblent s'ouvrir devant chacun de vous, vous complotez d'échapper l'un à l'autre.

J'ai évoqué dans un autre livre, mais d'une façon assez impersonnelle, ces premiers jours que je passai dans le Sud. Ainsi, je n'ai jamais raconté le choc énorme que j'eus en m'apercevant soudain que l'un des hommes les plus puissants de l'État que je visitais était en train de me peloter. Il s'était soulé pour atteindre cet état pitoyable d'excitation. Ses yeux humides fixaient les miens, ses mains humides tripotaient ma braguette et nous étions, soudain, jetés tous les deux dans la poubelle

de l'histoire. C'était une situation effrayante, abjecte, non pas à cause du geste lui-même mais par la certitude implicite qu'il révélait d'une complicité immédiate : de même que mon identité était définie par son pouvoir, mon humanité devait servir à satisfaire ses fantaisies. Si les vies de ces enfants noirs se trouvaient entre ces mains moites, si leur avenir devait se lire dans ces yeux humides et aveugles, alors il y avait de bonnes raisons de trembler. D'un simple coup de fil, cet homme pouvait empêcher ou provoquer un lynchage. Il faisait partie de ces gens à qui vous téléphoniez (ou que vous faisiez appeler par un ami) pour sortir votre frère de prison. Grâce à son intervention, les restes de votre frère ne seraient pas exhumés, plus tard, au hasard d'une expédition archéologique. Il fallait donc se montrer amical avec lui : mais le prix à payer, c'était votre queue.

Les Américains trouveront cette affirmation exagérée, car ils n'y verront qu'une référence à une anomalie sexuelle. C'est passer à côté de la question, qui est à deux tranchants. Quelles que soient les illusions de son maître à ce sujet, l'esclave sait, lui, qu'on l'appelle « esclave » parce que sa virilité lui a été enlevée (ou peut l'être ou le sera un jour). Être un esclave signifie que votre virilité est menacée, et l'affection qui a pu s'établir entre certains maîtres et certains esclaves ne change rien à cette réalité brutale. Dans le cas de l'esclavage américain, l'homme noir s'est vu supprimer ses droits sur sa femme et ses enfants, et tous les bâtards que l'homme blanc engendrait dans le corps des femmes noires recevaient automatiquement le statut de leur mère. Les Noirs n'étaient pas les seuls étalons dans les élevages d'esclaves des domaines sudistes ! Cette association, qui excluait tout amour et enrichissait financièrement

les maîtres, leur donnait toute licence, sexuellement et commercialement, mais en même temps elle les dépouillait de leur responsabilité humaine à l'égard de leurs femmes, de leurs enfants et d'eux-mêmes. Les échos de ce blasphème résonnent encore dans ce pays, à tous les niveaux, publics et privés. Quand l'homme saisit ma queue, je ne vis pas en lui le pédé que d'ailleurs il n'était pas, si le fait d'avoir une femme et des enfants, une maison, des voitures et une situation puissante et respectable signifie quelque chose. Je regardai ses yeux et je pensai avec tristesse : *La vie qui n'est pas soumise à la conscience ne vaut pas la peine d'être vécue*. Ce qu'il y a de terrible chez ces êtres sans amour, c'est qu'ils doivent se doper pour pouvoir simplement toucher un être humain. Mais ils se trompent alors de personne, non seulement parce qu'ils sont devenus aveugles et ont perdu le sens du toucher, mais parce qu'ils n'ont plus aucun moyen de savoir qu'un contact sans amour est un viol, qu'il concerne un homme ou une femme. Quand les êtres sans amour prennent le pouvoir, quand le désespoir sexuel triomphe, la sexualité de l'objet représente une menace ou une fantaisie. Que la plupart des hommes choisissent d'avilir les femmes ne peut réjouir ni celles qui sont les victimes, ni les autres. Lorsque l'on regarde la réalité en face, surtout si l'on est un homme noir, on doit admettre que ce choix n'est pas si sûr qu'il ne paraît. Le besoin impérieux qu'ont les hommes d'en avilir d'autres — précisément parce que ce sont des *hommes* — est une réalité sur laquelle l'histoire nous interdit de nous appesantir. Il est absolument certain que les hommes blancs, qui ont inventé l'énorme queue noire du nègre, sont toujours poursuivis par ce cauchemar et presque tous condamnés

à essayer de s'approprier cette queue : on peut mesurer là les progrès qu'a faits le monde chrétien pour s'éloigner de la jungle où, manifestement, il tient à garder les hommes noirs.

En Amérique, tout homme noir paie d'un prix exorbitant le droit de marcher : car les hommes sont différents des femmes : leur équilibre dépend du poids qu'ils portent entre leurs jambes. Qu'ils l'admettent ou pas, qu'ils s'en accommodent ou en soient les victimes, tous les hommes partagent cette connaissance : un homme sans couilles n'est pas un homme ; ils savent que le mot « genèse » décrit le mâle, implique le phallus et se réfère à la semence qui donne la vie. Quand un homme ne peut plus respecter cela chez un autre homme — même si celui-ci est son amant —, c'est qu'il a renoncé à sa condition d'homme et cette abdication sera bientôt suivie du chaos. C'est ce phénomène que je commençai à percevoir dans le Sud, en regardant les hommes noirs qui marchaient, et les hommes blancs qui les regardaient. Derrière la merveilleuse assurance de leur allure, provocante et moqueuse, il y avait chez tous les Noirs la conscience du prix qu'ils avaient dû payer pour pouvoir marcher. Là était aussi la source de leurs combats, de leur rire, de leurs jurons et de leurs larmes, de leurs décisions, de leurs amours si fragiles, de leur courage et de leur lâcheté—et surtout peut-être, des variations inattendues et stupéfiantes qu'ils apportaient à ces deux formes d'expression si proches l'une de l'autre : leur musique et leurs danses. Tout, chez eux, venait de ce centre. « Non, dit un vieil homme noir, debout devant sa boutique de coiffeur. Je ne crois pas que je me joindrai à cette marche pour l'inscription sur les listes électorales. Vous comprenez, ici, je coupe seulement les cheveux des Blancs et ils pourraient

me faire fermer. » C'était un homme très grand, mais pendant qu'il me parlait, j'eus l'impression qu'il levait les yeux vers moi, ce qui, physiquement, était impossible ; il courbait le dos depuis si longtemps, me dit mon frère, que sa tête ne pourrait plus jamais être droite sur son cou. Pourtant il se tenait là, comme un vieil arbre au tronc noueux, et la dignité de sa réponse interdisait toute critique de sa décision. Peut-être envisageait-il de couper la gorge d'un Blanc un jour. Je sais que si j'avais été Blanc, je ne l'aurais jamais laissé approcher son rasoir de mon couje comparé aux Noirs, la plupart des hommes blancs semblaient simplement se traîner; on mettait en doute tout ce qu'ils disaient parce qu'eux-mêmes ne semblaient pas y croire. Pour ce qui était de l'assurance qu'ils avaient en eux-mêmes, à voir leurs visages ratatinés, on se faisait une piètre opinion de l'état de leur personne en dessous de la ceinture. Quant aux femmes, elles étaient encore plus lamentables — la preuve (s'il en est besoin) : nulle part dans le monde je n'ai vu des femmes aussi flétries, et flétries aussi jeunes. Je commençai à me demander, presque sérieusement, si la seule chose qui empêchait le Sud de devenir une communauté d'homosexuels n'était pas justement ^ la pénurie d'hommes.

Impossible de passer un certain temps dans une ville du Sud sans aborder la question essentielle de la nature de l'homme, et de sa responsabilité dans son devenir. Après tout, le monde dans lequel nous vivons est l'expression des désirs et des activités de ses habitants. Nous en sommes responsables, ne serait-ce que parce que nous représentons la seule force consciente capable de le changer. Je fus amené à me poser cette question en voyant combien la plupart des hommes noirs que

je rencontraï à cette époque dans le Sud étaient — je ne trouve pas de meilleur terme — héroïques. Que l'on me comprenne bien : je ne suis pas en train de faire du chauvinisme vulgaire ; mais je ne vois pas comment un observateur de la situation sudiste pourrait en juger autrement. Leur héroïsme se manifestait moins dans les grandes choses que dans les petites, plus souvent en privé qu'en public. Certains de ces hommes étaient admirables sur un plan public et responsables de grandes actions ; mais ce ne fut pas cela qui m'impressionna. Non, ce fut la façon dont ils accomplissaient leur tâche quotidienne, en pleine terreur raciste. Ainsi, la première fois que je vis le révérend Shuttlesworth, il traversait d'un pas tranquille, seul, le chapeau basculé sur la nuque, le parking du motel où je logeais. C'était le soir et, à Birmingham, Shuttlesworth était un homme marqué. Il me retrouva dans ma chambre et pendant toute notre conversation ne cessa de jeter des coups d'œil par la fenêtre. Je finis par comprendre qu'il surveillait sa voiture, peut-être pour s'assurer qu'on n'y plaçait pas une bombe. Comme il ne me parla pas de cette inquiétude, je me tus mais l'idée qu'il allait bientôt rentrer chez lui, seul dans sa voiture, m'inquiétait et, quand il se leva pour partir, je ne pus m'empêcher d'y faire allusion. Alors il sourit — il me sourit comme si j'avais été un novice qui a beaucoup à apprendre, ce qui était vrai, et à qui on serait heureux de donner quelques tuyaux, ce qu'il fit plus tard — et il me dit qu'il n'y avait rien à craindre. Il descendit l'escalier, monta dans sa voiture, mit le moteur en marche et partit dans la nuit douce d'Alabama. Aucune trace de méfiance ou de bravade dans son attitude. Seulement, quand je fis ma remarque maladroite sur sa sécurité, une ombre de tristesse

traversa son visage, pour s'évanouir aussitôt. Je n'avais jamais vu dans le regard d'un homme une angoisse aussi impersonnelle. Il semblait lutter avec cette idée terrifiante que le danger qu'il courait n'était rien, comparé à l'horreur spirituelle dans laquelle étaient entraînés ceux qui essayaient de le détruire. Ils le menaçaient mais ils se condamnaient à mort.

Je n'avais encore jamais rencontré une horreur, une pauvreté pareilles. J'avais pourtant déjà travaillé parmi les Sudistes, quand j'étais dans l'armée, des années plus tôt; ç'avait été pour moi une expérience désagréable, effrayante et dangereuse, mais je n'étais pas sur leur territoire ; en un sens c'était eux qui se trouvaient, ou s'imaginaient non sans rancœur, être sur le mien. Je pouvais aussi me défendre contre leur agressivité et la peur qu'ils m'inspiraient en les considérant comme des fous. Enfin, j'étais trop jeune alors pour que l'idée de ma mort pénétrât dans mon esprit. Quand on n'a pas vingt ans, on imagine mal que la mort vous a déjà donné un numéro d'ordre dont le tour viendra un jour.

Mais maintenant je n'étais plus sur mon territoire. Celui sur lequel je me trouvais m'était totalement hostile et inconnu et j'étais assez vieux pour concevoir la possibilité de ma destruction. Aussi étrange que cela paraisse, j'avais la chance d'avoir vécu longtemps hors de mon pays et d'être venu dans le Sud directement de Paris et non de New York. Sinon, j'aurais certainement ressorti ma vieille panoplie new-yorkaise, de trucs de survie, avec les résultats qu'on imagine, car dans le Sud ils n'auraient pas marché. Mais je les avais si bien oubliés que j'avais même été incapable de m'en servir à New York, lors de mon bref passage ; et je me retrouvais, étranger bizarre et désemparé dans

sa nudité, et contemplant le spectacle comme un étranger, c'est-à-dire que j'étais plus fasciné qu'effrayé.

Il y avait largement de quoi me fasciner. Dans le Sud profond, en Floride, en Géorgie, en Alabama, dans le Mississippi, par exemple, je découvris un paysage splendide, immense, mélancolique, accueillant et taché de sang, beau à vous briser le cœur. Il semble presque pleurer sous le fardeau des excroissances innommables dont l'accable la civilisation. Les gens, les enfants errent en aveugles à travers une forêt de panneaux publicitaires, d'antennes, de bouteilles de Coca-Cola, de postes d'essence, de restaurants pour automobilistes, de motels, de boîtes de bière, dans une musique à la mélancolie stridente et invincible, parmi les vérandas de bois branlantes, le claquement sec des éventails, les fesses agressivement moulées par des blue-jeans, les braguettes provocantes, les bouteilles, les préservatifs, au milieu des mauvaises herbes, des cadavres pourrissants d'automobiles, bruns comme des cafards, et des boucles d'oreilles étincelant dans l'obscurité triste des arrêts d'autobus : sur tout cela semble flotter un nuage empoisonné de luxe, de désir et de rage. À mes yeux d'étranger, chaque ville du Sud semblait avoir été récemment arrachée au marécage qui attendait patiemment de la reprendre. On aurait dit que tous les gens se souvenaient de leur séjour sous l'eau et redoutaient, tout en le souhaitant, leur retour à cette liberté sans responsabilité. Chaque Noir, quelle que fût sa personnalité, portait une cicatrice, comme dans les rites tribaux; chaque homme blanc, bien que la plupart n'eussent pas de personnalité, avait été mutilé. Et partout, les femmes, les êtres les plus maltraités de ce pays, avec leurs yeux rétrécis et leurs lèvres pincées — ces lèvres

qui semblaient refouler dans leur bouche un arrière-goût nauséux — regardaient, se balançaient dans leurs fauteuils et attendaient. Certaines d'entre elles firent revivre en moi un souvenir de mon adolescence quand une jeune fille de notre église, une de nos « sœurs », qui avait été ma petite amie, devint folle et fut enfermée. J'allai la voir un jour dans le pavillon des femmes de l'asile et en sortant je m'arrêtai un moment dans la cour pour reprendre haleine. Quelque chose me fit tourner la tête. Je me rendis soudain compte que j'étais exposé à la vue de centaines de femmes enfermées. Derrière les barreaux de ces fenêtres, je ne sais combien de paires d'yeux femelles étaient fixées sur le seul mâle de la cour. J'apercevais vaguement leurs visages à toutes les ouvertures, elles ne faisaient aucun bruit. Pendant un instant, je crus que je ne pourrais jamais contraindre mes pieds à m'entraîner loin de cette avidité muette, désespérée et captive.

La première nuit que je passai à Montgomery, je décidai, comme un bon reporter, de découvrir la ville. On m'avait recommandé d'être très prudent si je sortais le soir dans le Sud ; on m'avait même conseillé de ne pas sortir du tout ; mais la soirée était agréable, la nuit commençait à peine de tomber, c'était l'heure du dîner. J'allai le long des rues, je passai devant des vérandas presque toutes silencieuses mais où l'on sentait la présence de gens assis dans l'obscurité épaisse, parfois, mais rarement, silhouettés par la lumière venant d'une porte ouverte, ou bien on apercevait le rougeoiement d'une cigarette, on entendait une voix enfantine. Il s'en dégagait une grande paix et, aussi bizarre que cela paraisse, j'étais très content d'être venu dans le Sud. Malgré tout ce qui nous avait divisés, malgré la suspicion inévitable avec laquelle certains me regardaient, je me sentais

très proche des Noirs qui vivaient ici, dans ce pays où, sans tous les éclatements qu'avait subis notre peuple, j'aurais dû naître. Je sentais en moi une acceptation profonde, une paix nouvelle, comme si, après des voyages décourageants et désespérés, j'étais enfin rentré chez moi. Si ces impressions reposaient sur une certaine illusion, elles contenaient aussi quelque vérité. Pendant mes années passées à Paris, je n'avais jamais eu la nostalgie de l'Amérique — gaufres, glaces, hot dogs, base-bail, majorettes, films, l'Empire State Building, Coney Island, la statue de la Liberté, le *Daily News*, Times Square, rien de tout cela ne m'avait manqué. Ces choses-là étaient sorties de moi comme on pisse, encore plus machinalement. Elles auraient pu ne jamais avoir existé et cela m'était bien égal de ne plus les revoir. Mais ma mère, mes frères, mes sœurs m'avaient manqué — eux comptaient. J'aurais voulu les voir, connaître leurs enfants. J'espérais qu'ils ne m'oublieraient pas. J'avais la nostalgie des dimanches matin d'Harlem, du poulet frit, des galettes chaudes, de la musique, du style — cette personnalité unique qu'aucun autre peuple ne possède, cette façon qu'a un visage noir de se fermer, qu'ont des yeux noirs d'observer; puis soudain le visage s'ouvre, comme illuminé. Mes frères surtout me manquaient: le sourire de David, l'air solennel de George, les colères de Wilmer ; bref, je regrettais ces liens, cette vie qui m'avait créé et nourri. Et maintenant, bien qu'étranger, j'étais chez moi.

Dans les villes du Sud, les lignes de partage racial sont déconcertantes et perfides pour un étranger ; elles ne sont jamais aussi clairement marquées que dans le Nord — en tout cas pour *lui*. Après avoir dépassé une véranda occupée par des Noirs, j'aperçus, un pâté de maisons plus loin, un restaurant.

Je parcourus les quelques mètres qui m'en séparaient et y entrai.

Je n'oublierai jamais. Je ne sais même pas si je suis capable de décrire ce qui se passa. D'un seul coup, tout se figea pour devenir une parodie d'horreur à la manière des Marx Brothers. Chaque visage blanc prit l'immobilité de la pierre. L'arrivée du messenger de la mort n'aurait pas eu un effet plus foudroyant que l'apparition, sur le seuil de ce restaurant, d'un petit homme noir, sans armes et complètement stupéfait. J'avais compris mon erreur dès que j'avais ouvert la porte : mais la véritable terreur qui se peignait sur chacun de ces visages blancs — personne ne bougea — me paralysa. Nous nous regardâmes fixement, sans prononcer un mot.

Le charme fut rompu par une de ces femmes qui, j'espère, n'existent que dans le Sud, au visage semblable à une hache rouillée, aux yeux tels deux clous rouillés — des clous de la Crucifixion. Elle se précipita vers moi comme pour me battre et aboya — car sa voix n'avait pas son humain. « Qu'est-ce que tu veux, mon garçon, qu'est-ce que tu viens faire ici ? » Puis, avec le geste de recul qu'on a devant un lépreux : « Par là. C'est par là. »

Je ne savais absolument pas de quoi elle parlait ; je reculai vers la porte.

« C'est par là, mon garçon », dit une voix derrière moi.

Sur le trottoir, vide une seconde plus tôt, se tenait un homme blanc, sorti de nulle part. Je le fixai d'un regard vide. Lui m'observait, d'un air légèrement menaçant.

Sur le coup j'avais été tellement surpris que je n'avais éprouvé ni peur ni colère. Maintenant, je les sentais monter en moi. Je compris qu'il me fallait quitter cette rue très vite.

Il me montrait une porte du doigt et je sus tout à coup que c'était l'entrée des gens de couleur.

Et ce fut effroyable, en un éclair, je me rendis compte que cet homme croyait être bon avec moi ; il l'était, en fait, autant que pourrait l'être un guide en enfer. Il ne fallait absolument pas que je lui parle, que j'établisse le moindre contact avec lui. La faim m'avait quitté mais je ne devais pas l'avouer car cela nous aurait entraînés dans une confrontation que je n'osais pas imaginer et surtout cela aurait révélé mon accent du Nord. Je découvris soudain que celui-ci allait constituer pour moi un handicap réel ; puisque je ne pouvais pas le changer, il me faudrait trouver le moyen de le transformer en avantage. Mais pas maintenant, dans cette rue sombre et vide.

Je sauvai mon honneur en pensant: *C'est ça que tu voulais voir. Alors vas-y.* Je tournai le dos à l'homme et entrai par la porte qu'il m'avait si gentiment montrée.

Je me trouvai dans une sorte d'alcôve minuscule, éclairée par une seule ampoule, avec un comptoir et quatre ou cinq tabourets. Dans un des murs s'ouvrait une fenêtre. Elle faisait plutôt penser à une ouverture dans le grillage d'une cage. J'étais maintenant au fond du restaurant, mais personne, devant, ne pouvait me voir. Je me retrouvais derrière le comptoir, derrière la femme au visage en lame de couteau, elle me tournait le dos et servait les clients blancs au comptoir. Il y avait si peu d'espace entre nous que j'aurais pu les toucher, en tout cas la toucher, elle. J'aurais pu les tuer tous. Mais ils ne me voyaient pas.

Le visage en lame de couteau se tourna vers moi et dit : « Qu'est-ce que tu veux ? » Cette fois-ci, elle n'ajouta pas « mon garçon », ce n'était plus nécessaire.

Bien que je n'en eusse pas envie, je commandai un hamburger et une tasse de café ; mais je désirais voir comment elle servait les gens de mon côté du grillage. Est-ce qu'elle se lavait les mains chaque fois, avant de servir à nouveau les Blancs ? Peut-être pas : car le hamburger m'arriva enveloppé dans du papier et le café dans un gobelet en carton.

Je la payai sans dire un mot et elle se retourna. Quand je fus assis sur un des tabourets, un homme noir entra, grogna un bonjour dans ma direction, alla à l'ouverture dans le grillage pour commander, paya, s'assit et commença à manger. Je restai là un moment sans bouger, me disant que je m'étais fourré dans une sale situation. Je ne regrettais pas d'être venu — je n'ai jamais eu à le regretter et, jusqu'à ma mort, je considérerai comme un grand privilège d'avoir vécu de tels moments, même imparfaitement. Mais je commençais à comprendre que je ne rencontrerais pas les difficultés là où je les avais si naïvement situées — chez les autres — mais en moi. Je n'étais plus du tout certain d'être suffisamment armé pour passer une seule journée dans ce pays et, si je n'arrivais pas à m'armer, j'allais mettre en danger tout ce que les autres essayaient de faire et trahir leur immense effort. Après tout, il y avait très longtemps qu'ils subissaient et surmontaient cette situation sans moi et ils ne m'avaient pas demandé de venir. Je regardai l'homme patient qui mangeait à côté de moi, je le contemplai avec admiration et respect. S'il pouvait faire cela, alors les autres, ceux qui se trouvaient de l'autre côté du grillage, avaient raison d'avoir peur. S'il pouvait faire cela, il pouvait faire n'importe quoi et quand il franchirait le grillage, rien ne l'arrêterait. Mais moi je n'en étais pas encore capable. J'avais l'estomac aussi dur

qu'une balle de caoutchouc. Je pris le hamburger, sortis et le jetai parmi les mauvaises herbes. Un peu effrayé par le silence des rues sombres, je retournai à mon hôtel.

C'était une boîte très minable, si misérable, et depuis si longtemps, que personne n'avait plus rien à cacher ni à perdre ; ce n'était pas faute d'essayer pourtant: mais ils avaient échoué dans le premier cas aussi régulièrement qu'ils avaient réussi dans le second. Ils continuaient à nourrir l'espoir de faire un jour ce que les Américains, avec une sincérité involontaire, appellent un « massacre » et les Noirs un « grand coup ». Dans cet hôtel, quelle que fût l'heure, il semblait toujours y avoir de la musique et des gens en train de danser. Au premier abord, il apparaissait comme le rendez-vous de toutes les épaves de la ville, ce qui était en partie vrai. Mais, comme ces épaves englobaient toute la société noire, c'était une vérité multiforme et révélatrice. Les possibilités de logement pour les Noirs de passage, et de distractions pour les habitants noirs, sont très restreintes dans le Sud profond. Ainsi, quand on ne peut pas être hébergé par des amis ou des parents, on descend dans ce genre d'hôtel, et lorsque des amis ou des parents veulent vous offrir un verre, c'est au bar de ce même hôtel qu'ils vous conduisent. J'aimais beaucoup le mien. J'aimais regarder les dignes pasteurs baptistes et leurs épouses rondelettes et amidonnées assis presque à la même table que les femmes dépravées et perdues de la ville et leurs compagnons débraillés. Cette proximité me paraissait saine car elle empêchait de se faire des illusions, surtout à cette époque-là. Quels que soient les vêtements qu'ils portaient, la voiture qu'ils conduisaient, ils étaient tous mis dans le même sac. Ils semblaient d'ailleurs se traiter mutuellement

avec plus de respect qu'à New York où, bien sûr, il était beaucoup plus facile de s'illusionner sur soi-même.

Là où la loi interdisait la consommation d'alcool, on achetait simplement son whisky aux gens chargés de la faire respecter. Je l'ai souvent fait, dans tout le Sud, d'abord pour vérifier si ce qu'on m'avait dit était vrai, ensuite parce que cette vie par monts et par vaux commençait à me démolir. On ne pouvait pratiquement se procurer que du bourbon et, encore aujourd'hui, l'odeur reste associée dans mon esprit aux petits yeux mesquins des shérifs adjoints, l'étui à revolver sur la hanche, et aux arbres sinistres qui bordent les grandes routes. Autre souvenir que j'ai du Sud, impossible de prendre un repas sans se voir proposer les «Grits»; c'est une sorte de bouillie pâle, gluante, insipide, que les gens du Sud prétendent trouver délicieuse mais qu'ils avalent, à mon avis, comme une punition pour leurs péchés. «Comment, vous ne voulez pas de Grits ? », vous demande la serveuse en ouvrant de grands yeux; elle n'est pas encore hostile, seulement stupéfaite. Elle s'éloigne et répand le bruit dans tout le restaurant: «Vous voyez cet homme là-bas ? Et bien, il n'aime pas les Grits. » Vous devenez soudain un homme repéré.

Ce n'est pas difficile de se faire repérer dans le Sud. Il suffit d'y aller. L'aérodrome de Montgomery, par exemple, était, à cette époque-là, une petite baraque sans prétention, crânement posée dans les limbes. La première fois que j'y atterris, il était gardé par trois citoyens d'âge plus ou moins mûr, métalliques d'aspect et résolument avars de paroles. J'étais la seule créature, blanche ou noire, à descendre de l'avion ce matin-là et, de la barrière où ils étaient postés, ils me

regardèrent traverser le terrain. Ma machine à écrire, que je portais à la main, me parut soudain très lourde. J'avais peur. La façon dont ils m'observaient me faisait peur. Leur silence me faisait peur. Martin Luther King Jr. avait promis d'envoyer une voiture à l'aérodrome. Il n'y avait pas de voiture en vue mais je connaissais le numéro de téléphone de l'association pour l'amélioration des gens de couleur de Montgomery — si seulement je pouvais trouver un téléphone, passer devant ces gens à la barrière ! C'était à la fois déroutant et instructif de voir que ces hommes, qui étaient pourtant des êtres humains comme moi, ne répondraient à aucune de mes requêtes. J'avais derrière moi un espace vide et devant moi ces trois hommes : je ne pouvais rien faire d'autre qu'avancer vers eux. Trois hommes adultes : à quoi rimait cette posture à la John Wayne, ce pathétique affrontement «d'homme à homme»? Je me trouvais là parce que j'avais pris l'avion pour y venir. L'avion avait atterri et j'étais là — que croyaient-ils pouvoir faire maintenant ? À part tuer chaque passager noir qui débarquait ou faire sauter l'aérodrome avec une bombe. Mais ces solutions, aussi attrayantes qu'elles fussent, ne pouvaient être adoptées à la légère. Je passai devant eux et entrai dans la première cabine téléphonique que je vis, sans vérifier et sans me soucier de savoir si j'étais dans la salle d'attente pour Noirs ou pour Blancs. J'avais décidé d'éviter les incidents dans la mesure du possible mais il était déjà évident que je n'y parviendrais pas toujours. J'avais à peine obtenu la communication, sous le regard toujours vigilant des trois hommes, que la voiture de l'association arriva. Si leurs yeux avaient pu pulvériser l'auto, ils l'auraient fait exactement comme dans le récit biblique,

quand la cité perverse est rasée. De ma vie, je Savais vu autant de méchanceté concentrée dans un regard.

C'était l'époque où les Noirs de Montgomery défilaient et avaient entrepris de faire capituler la compagnie d'autobus de la ville. Ce qui avait commencé à Montgomery se produisait aussi dans tout le Sud. Le mouvement de sit-in étudiant n'était pas encore né. Personne n'avait entendu parler de James Foreman ou de James Bevel. On commençait seulement à connaître Martin Luther Kingjr. On ne prenait pas encore au sérieux Malcolm X. Personne, sauf leurs parents, ne savait qui étaient Huey Newton, Bobby Seale ou Angela Davis. Emmeh Till était mort depuis deux ans. Bobby Hutton et Jonathan Jackson balbutiaient leurs premiers mots et, soutenus par une main maternelle, découvraient combien c'est amusant de monter et descendre les escaliers. *Oh, pionniers!* Je montai dans l'auto et nous partîmes vers la ville : Montgomery, berceau de la Confédération, la ville la plus blanche après Casablanca et l'une des plus infortunées qui existent sur cette terre — infortunée parce que personne parmi ceux qui détenaient l'autorité dans cette ville, dans cet État, dans la nation, n'avait assez de force ou de courage ou d'amour pour essayer de corriger les façons d'agir et de sauver les âmes de ces trois hommes aux abois, debout devant cet aérodrome sinistre, et qui s'imaginaient contenir le flot d'une inondation.

Comment puis-je décrire la valeur de certains Noirs, hommes et femmes du Sud, à cette époque ? Je dois essayer. Mais je ne peux pas citer de noms ; soit parce que je les ai oubliés, ou ne les ai jamais sus ; soit pour d'autres raisons. La plupart d'entre eux étaient des prédicateurs, de petits commerçants

— ce mot implique une multitude d'efforts, de peines indescriptibles — ou des hommes de métier : professeurs, dentistes, avocats. Parce que le Sud est, ou du moins était alors, une communauté si fermée, la couleur des gens frappait l'œil plus fortement qu'elle ne l'aurait fait dans le Nord. L'interdit qui pesait sur tout mélange racial à l'intérieur de cette société révélait précisément l'étendue du croisement sexuel. Jeunes filles au teint de miel, hommes aussi blancs que la craie, cheveux de soie, cheveux cotonneux, crêpés, yeux bleus, gris, verts, noisette, noirs, yeux de gitans, yeux d'Arabes, marron, narines étroites, fines, lèvres épaisses, lèvres minces, on trouvait toutes les variations imaginables d'une gamme incroyable. Ce n'est pas dans le Sud qu'on peut espérer garder un secret! Les Nègres, bien sûr, n'essayaient pas, eux qui connaissaient leurs frères, leurs sœurs et leurs papas à peau blanche et les voyaient quotidiennement afficher leur blancheur dans la rue. Eux qui, parfois, vidaient les poubelles de leur patenté et allaient frapper à leur porte, le chapeau à la main, pour demander du travail. Mais : ils pouvaient le faire, sachant ce qu'ils savaient. Et les Blancs ne pouvaient pas le supporter, sachant aussi ce qu'ils savaient. Il n'y a pas qu'en Orient que le blanc est la couleur de la mort.

Je me rappelle le révérend S., par exemple, un petit homme pâle, aux cheveux semblables à du maïs carbonisé, et son église minuscule dans une ville minuscule où chaque homme noir était la propriété d'un homme blanc. En langage démocratique, bien sûr, on dit que chaque Noir *travaillait* pour un Blanc ; le mythe démocratique veut nous faire croire qu'ils travaillaient, s'honoraient et s'aimaient comme des hommes. Mais la périphrase démocratique feint de croire à l'existence

d'un niveau de liberté qui n'existe pas et ne pourra pas exister tant que l'esclavage ne sera pas aboli en Amérique : en ce {gmps-là, dans ces villes, pour ne parler que de ces villes et de ces années-là, un homme noir qui « déplaisait » à ses employeurs se voyait privé de nourriture pour longtemps, c'est-à-dire que ni lui, ni sa femme, ni ses enfants n'étaient destinés à vivre très longtemps. Pourtant le révérend S. se retrouvait tous les dimanches dans sa chaire, avec sa femme et ses enfants dans l'église, et les traces de balles dans les murs, et il pressait les gens d'agir, de défilé et de voter. Car, en ce temps-là, nous croyions, nous nous forçons à croire que Washington protégerait les Noirs qui s'inscrivaient sur les listes électorales. Je me rappelle le révérend D., qui était aussi épicier, et la soirée où il me décrivit sa conversion à la non-violence. Comme tous les épiciers, un épicier noir du Sud profond doit acheter quelque part les haricots qu'il met à la vente sur ses étagères. Alors, quand un épicier noir du Profond Sud est le fervent animateur d'un défilé pour l'inscription sur les listes électorales et remplace à lui seul une compagnie d'autocars, il risque fort, en plus de sa peau, de voir l'existence de son commerce extrêmement compromise. Le révérend D. était un homme corpulent, chaleureux, fort comme un bœuf, têtu comme une mule ; mouche dont la vie ne s'achèverait pas ignominieusement sur un papier poisseux, il avait maintenu son commerce. Mais à quel prix ! Le plasticage n'était pas encore devenu le sport favori du Sud : on lançait simplement des briques dans sa vitrine. Lui et ses fils prirent un fusil et, nuit après nuit, attendirent dans leur boutique obscure la venue de leurs concitoyens qui, les sachant armés, ne vinrent pas. Puis, un matin, après la longue nuit de

veille, le révérend D. décida que ce n'était pas une vie possible pour un homme, une femme ou un enfant. Depuis, il a peut-être changé d'avis mais il a été la première personne que j'aie connue à donner une réalité au concept de non-violence ; car il l'avait introduit dans le domaine du choix personnel et surtout de l'engagement de l'individu vis-à-vis de lui-même ; il me fit comprendre pour la première fois combien un tel choix était difficile.

*J'ai dit à Jésus que ce serait très bien
s'il changeait mon nom.*

— Chant traditionnel

To be baptized

m

!

h

Toutes les nations occidentales sont prisonnières d'un mensonge, celui de leur prétendu humanisme ; cela signifie que leur histoire n'a pas de justification morale et que l'Occident n'a pas d'autorité morale. Plus concrètement encore que Franz Fanon, Malcolm, qui utilisait le langage afro-américain, a montré à ses frères la nature et les implications de ce mensonge, le rôle qu'il jouait dans leur situation d'opprimés. Il leur a expliqué comment, étant donné le passé et la puissance des nations occidentales, ce mensonge était devenu un problème général qui menaçait la vie de millions d'êtres humains. «Tout vil que je sois», déclare l'un des personnages de Dostoïevski dans *l'Idiot*, «je ne crois pas à ces wagons qui apportent le pain à l'humanité. Car s'ils ne sont pas dirigés par des principes moraux, ils peuvent froidement exclure une partie importante de cette humanité du festin qu'ils apportent : c'est ce qui se passe déjà. » Et c'est ce qui se produit maintenant. Le personnage de Dostoïevski faisait allusion à la prolifération imminente du chemin de fer et à l'optimisme qui prévalait alors (ce qui était parfaitement naturel) quant aux bienfaits que cette conquête de la distance introduirait dans la vie des hommes. Mais Dostoïevski comprenait que la montée de ce pouvoir «exclurait froidement une partie importante

de Phumanité ». En fait, elle dépendait essentiellement de cette exclusion ; et maintenant, les exclus — « c'est ce qui se passe déjà » — dont on a dépouillé les terres, par exemple, de tous les minerais nécessaires à la construction de chemins de fer, de fils télégraphiques, de postes de télévision, d'avions à réaction, de canons, de bombes et de navires, ces exclus doivent essayer de racheter, à un prix exorbitant, tous ces objets manufacturés à partir de leurs matières premières — rachat qui n'est même pas possible puisqu'il doit s'effectuer avec de l'argent emprunté à leurs exploiters. Ou bien ils essaient d'obtenir leur salut — leur autonomie — à des conditions imposées par ceux qui les ont exclus et ils se trouvent dans une situation délicate et dangereuse, ou bien ils refusent celles-ci et leur situation est désespérée : il est difficile de dire ce qui est pire. Dans les deux cas, ils sont confrontés aux nécessités impitoyables de la vie et à l'âpreté de la nature humaine. Quiconque a participé, ou simplement assisté, à un programme de lutte contre la pauvreté dans le ghetto américain comprend immédiatement ce qu'est « l'aide étrangère » dans les nations « sous-développées ». C'est le même processus : les plus malins améliorent leur condition matérielle, les autres sont poussés à la révolte, à l'apathie ou à la mort par leur sentiment de frustration ; et des millions de malheureux, incapables de se faire entendre, voient leur misère croître ; bien plus, quand ils veulent lutter contre cette misère, le monde les traite de criminels. Cette sinistre situation n'est nulle part plus frappante qu'en Amérique, mais celle-ci agit de la même façon dans le monde qu'à l'intérieur de ses frontières. Il suffit de se souvenir que les Américains mesurent la sécurité de leurs investissements dans un pays à la docilité

de la population. Qu'on imagine alors leur réaction si un juif se vante d'envoyer des armes à Israël et le sort destiné au Noir américain qui voudrait organiser une réunion publique pour en envoyer aux Noirs d'Afrique du Sud.

L'Amérique prouve certainement que l'homme ne peut vivre seulement de pain ; mais il est difficile à des hommes d'adopter ce principe tant qu'eux-mêmes, et encore plus leurs enfants, n'ont pas assez de pain à manger. La faim n'a pas de principes ; au pire, elle rend les hommes malheureux, au mieux dangereux. Il ne faut pas oublier non plus — on ne le répétera jamais trop — que ces siècles d'oppression sont aussi ceux d'un système de pensée, si bien que l'homme déchu qui se considère comme le maître et celui qui est traité comme une mule souffrent tous les deux d'une forme spéciale de schizophrénie, où chacun contient l'autre, où chacun voudrait être l'autre : « Ce qui relie un esclave à son maître, remarque David Cauter dans son roman *le Déclin de VOuest*, est plus tragique que ce qui les sépare. »

Il est vrai que la liberté politique est affaire de pouvoir et n'a rien à voir avec la morale. Si quelqu'un a jamais nourri l'espoir de détruire ce principe, le spectacle du pouvoir aux abois que nous offrent les nations occidentales et la nature même de la crise américaine le lui auront vite enlevé. Comme, d'autre part, les habitudes de pensée renforcent et nourrissent les habitudes de pouvoir, les exclus n'ont pas la moindre chance de s'intégrer, car ce serait la fin du *statu quo* ou bien, comme disent tant de gens sages et respectables, le métissage des races.

Mais pour que le pouvoir se sente vraiment menacé, il lui faut sentir la présence d'un autre pouvoir — ou plutôt d'une

force — qu'il n'a pas encore appris à définir et qu'il ne sait donc pas comment maîtriser. Ainsi, pendant longtemps, l'Amérique a prospéré : cette prospérité a coûté leur vie à des millions de gens. Maintenant, même ceux qui en tirent le plus d'avantages ne peuvent plus les supporter: incapables de les comprendre, ils ne savent ni s'en passer ni aller au-delà. Mais surtout, ils ne peuvent ou n'osent plus estimer ou imaginer le prix que paient leurs victimes, leurs sujets, pour qu'eux-mêmes aient cette prospérité, et ils renoncent ainsi à savoir pourquoi les victimes se révoltent. Ils sont donc obligés de conclure que celles-ci — les barbares — attaquent toutes les valeurs civilisées établies — ce qui est à la fois vrai et faux. Pour défendre ces valeurs, aussi tristes et étouffantes qu'elles aient rendu leurs vies, la grande masse des gens cherche désespérément des représentants prêts à compenser en cruauté leur manque de conviction.

Cela s'applique à des royaumes ou des nations en déclin car nul royaume ne peut se maintenir par la violence seule ; celle-ci n'agit pas comme se l'imaginent ses partisans : ainsi, elle ne révèle pas à la victime la force de son adversaire. Elle lui montre, au contraire, sa faiblesse, sa peur panique, et cette révélation rend la victime patiente. Qui plus est, trop de victimes est finalement fatal au vainqueur, car il ne peut rien en faire, elles ne lui appartiennent pas. Elles appartiennent aux victimes elles-mêmes, aux gens qu'il combat. Ceux-ci le savent et leur détermination devient de plus en plus inexorable à mesure que s'allonge la liste — liste d'honneur—des victimes : ils décident que ces morts, qui sont leurs frères, ne seront pas tombés pour rien. Quand ce point est atteint, aussi longue que

soit la bataille, le vainqueur ne peut plus gagner; toutes ses forces, sa vie entière, sont ligotées par une terreur qu'il ne peut exprimer, un mystère qu'il ne sait pas déchiffrer, une bataille qu'il est incapable de gagner: il est devenu le prisonnier des gens qu'il pensait museler, enchaîner et écraser.

Le pouvoir, qui n'a pas un fondement moral, dépend pourtant de l'énergie humaine, des volontés et des désirs d'êtres humains. Quand il se change en tyrannie, cela signifie que les principes sur lesquels il s'appuyait et qui étaient sa justification ont fait faillite. Lorsque cela se produit, comme c'est le cas maintenant, il ne peut être défendu que par des bandits, des médiocres, et des fleuves de sang. Les représentants du *statu quo*, écœurés et divisés, n'osent plus regarder en face leurs enfants ; tandis que les exclus, ayant survécu à tout, comprennent qu'ils sont capables de tout supporter. S'ils ne connaissent pas exactement le visage du futur, ils savent que celui-ci leur appartient. Paradoxalement, c'est la défaillance de l'énergie morale chez leurs adversaires qui leur donne cette compréhension; ils commencent alors, presque instinctivement, à forger une nouvelle morale, à créer les principes sur lesquels se bâtira un monde nouveau.

En 1968, je m'installai pour quelque temps à Londres avec ma sœur Paula et mon frère David. Notre vie à Londres était très calme, en partie parce que nous ne sortions pratiquement pas. Nous avons loué une grande maison, ainsi nous n'étions pas les uns sur les autres, et nous savions tous les trois faire la cuisine. D'ailleurs, sortir était dangereux.

Londres réagissait devant la croissance de son problème racial en le niant. La célébrité de mon visage m'exposait à un certain genre de risque — ou de risques : par exemple, je me rappelle, un jour dans un cinéma, une jeune fille assise à côté de moi, elle me *vit*, tout à coup à la flamme de l'allumette avec laquelle elle allumait sa cigarette. Elle sursauta — je ne savais pas si elle allait crier *au viol*, ou me demander un autographe — puis changea de place. Les autres membres basanés de ma tribu avaient les mêmes ennuis, sans l'hésitation spectaculaire.

Néanmoins, Londres était loin d'être aussi hystérique et dangereuse que New York. Finalement, bien sûr, des Noirs anglais, des Indiens, des étudiants, des objecteurs de conscience, et sans doute des espions de la C.I.A., retrouvèrent ma trace, comme nous l'avions prévu. Dick Gregory vint dans la capitale et un soir, nous nous partageâmes l'estrade devant une partie de la communauté noire londonienne. Un journaliste britannique déclara à ses lecteurs, à cette époque-là, qu'il souhaitait «que je crève ou que je la ferme»; et dans Kings Road, près de notre maison, des hippies anglais défilèrent un jour avec des banderoles ; on pouvait lire sur l'une d'elles: «Gardez l'Angleterre Noire.» J'avais l'impression d'être à Londres en sursis car, quelque temps avant mon arrivée, le ministère de l'Intérieur m'avait déclaré *persona non grata* en Angleterre, ce que j'appris seulement à l'aéroport d'Heathrow. Ils finirent par me laisser débarquer, après une longue attente. (La semaine précédente, ils avaient refoulé Stokely.) Je pensai à ce que m'avait dit un jour Lorraine Hansberry sur la solidarité des puissances occidentales et

l'impossibilité, pour des gens comme nous, de trouver un asile politique à l'Ouest. Je pensai à Robert Williams qui n'avait pas eu l'intention et sûrement jamais le désir de passer à l'Est. Et je pensai à Malcolm.

Alex Haley avait écrit *L'Autobiographie de Malcolm X*. Plusieurs mois avant mon séjour londonien, Elia Kazan, lui et moi avions convenu d'en faire une pièce de théâtre — et je regrette encore que nous ne l'ayons pas fait. Nous savions vaguement que Hollywood tournait autour du livre mais, comme Hollywood est coutumier de ces manœuvres, il ne vint à l'esprit de personne et certainement pas au mien de les prendre au sérieux. C'était là un sujet que Hollywood était incapable de traiter et je ne voyais aucune raison d'en discuter avec eux. Mais le livre fut vendu à Marvin Worth, un producteur indépendant, qui voulait le proposer à Columbia. À ce moment-là, j'étais déjà à Londres, et j'étais coincé. Car, même si je ne croyais pas Hollywood capable de faire ce film, je ne voyais pas non plus, alors qu'ils affirmaient être sincèrement et sérieusement désireux d'essayer, comment je pouvais me défilier. Mais, la vraie, la grande question était jusqu'à quel point étais-je prêt à parier sur la bonne foi de mes compatriotes ?

À cette époque, qui nous semble aujourd'hui si incroyablement lointaine, quand les Musulmans Noirs représentaient la même chose, pour les Américains, que les Panthères Noires aujourd'hui, que J. Edgar Hoover, ce Grand Prêtre, utilisait les mêmes mots pour les décrire et que tant d'entre nous croyaient ou se forçaient à croire que l'Amérique était encore capable de se confronter à elle-même, de changer pour aller

vers rhonneur, la connaissance et la liberté, ou, comme le disait Malcolm, de « se racheter », c'est donc à cette époque que je rencontrais Malcolm X pour la première fois. C'est peut-être très révélateur de la nature de l'expérience des Noirs américains, de ses aspects positifs et aussi négatifs, que tant d'entre nous aient cru si fort, si longtemps, et aient payé un prix si élevé pour avoir cru : mais ce que cette foi trahie révèle de l'Amérique blanche est très fidèlement et très abjectement incarnée dans l'actuelle Administration Nixon.

Comme tout le monde, j'avais entendu beaucoup de choses sur Malcolm X et, comme tout le monde, j'avais un peu peur de lui mais, en outre, j'avais le handicap d'avoir été longtemps éloigné de mon pays. Quand je revins en Amérique, je retournais à nouveau dans le Sud et ainsi, imperceptiblement, je me retrouvais presque tout le temps sur la route. En fait, je vis Malcolm avant de le rencontrer. Je rentrais d'un patelin genre Savannah, et je donnais une conférence quelque part à New York, Malcolm était assis au premier ou au deuxième rang de la salle, penché en avant à un angle tel que ses longs bras effleuraient presque les chevilles de ses longues jambes, et son regard était fixé sur moi. J'étais terrifié. Je ne connaissais Malcolm qu'à travers la légende, et cette légende, moi, l'enfant des rues d'Harlem, j'étais assez malin pour m'en méfier. Je me méfiais de cette légende parce que nous, à Harlem, avons été trop souvent trahis. Malcolm était peut-être le flambeau que les Blancs prétendaient qu'il était — quoique, en général, les appréciations de l'Amérique blanche en ces matières seraient plutôt risibles et même pathétiques, si elles n'avaient pas des conséquences si perverses — ou bien

c'était le type de petit truand que je croisais sur les trottoirs de mon enfance. En plus, Malcolm n'avait aucune raison de me faire confiance — j'arrivais péniblement à la fin de ma conférence sans que Malcolm ne m'ait jamais quitté des yeux.

Il ne faut pas oublier qu'en ces temps si glorieux j'étais catalogué comme « intégrationniste » — ce qui n'a jamais, jamais, été l'image que j'avais de moi — et Malcolm comme un « raciste à l'envers ». Cette formulation, en termes de pouvoir — car le pouvoir est l'arène où se joue le racisme —, ne signifie absolument rien, on peut même y voir l'expression d'une grande lâcheté. Ceux qui n'ont pas de pouvoir, par définition, ne peuvent jamais être « racistes » car ils ne peuvent jamais faire payer aux autres ce qu'ils éprouvent ou redoutent, sauf par un geste suicidaire qui fait d'eux des fanatiques ou des révolutionnaires, ou les deux à la fois ; alors que ceux qui ont le pouvoir peuvent se montrer courtois et charmants et exiger de vous tout ce qu'ils savent que vous n'aurez jamais. Ceux qui n'ont pas de pouvoir doivent faire eux-mêmes leur sale boulot, les puissants, eux, le font faire aux autres.

Bref, quelque temps après, j'étais l'animateur, ou le modérateur, d'une émission radio avec, comme invités principaux, Malcolm X et un étudiant du Sud Profond engagé dans les *sit-in*. J'étais le modérateur car la station de radio et moi-même craignons que Malcolm ne bouffe le garçon tout cru. J'aurais voulu ne pas être là, mais il n'y avait aucun moyen d'y échapper. Je m'étais préparé à glisser quelque tabouret sous l'enfant, s'il chancelait; à lui lancer une bouée si Malcolm semblait sur le point de le faire couler. Jamais modérateur ne

fut moins nécessaire. Malcolm comprit cet enfant et s'adressa à lui comme à un jeune frère et il lui prodigua la même attention bienveillante. Ce qui me frappa le plus fut qu'il n'essaya absolument pas de le convertir : il essayait de le faire réfléchir. Il essayait de faire pour cet enfant ce qu'il croyait, depuis bien trop longtemps, que l'Honorable Elijah avait fait pour lui. Mais ce fut bien plus tard que je compris cela. Je n'oublierai jamais ce face-à-face entre cet enfant et Malcolm, et l'extraordinaire gentillesse de Malcolm. Car c'est ça la vérité sur Malcolm : c'était l'un des êtres les plus gentils que j'ai jamais rencontrés. Et je suis sûr que c'est le souvenir qu'en a gardé l'enfant. Ce garçon qui se battait si vaillamment pour les droits civiques aurait pu être, j'en ai la conviction, Stokely Carmichael ou Huey Newton ou Bobby Seale ou Rap Brown ou n'importe lequel de mes neveux. Ce qui montre tout le temps ou le peu de temps — *oh, pionniers!*—que cela prend pour comprendre la trahison : « Si tu es un citoyen américain, demanda Malcolm au garçon, pourquoi dois-tu te battre pour tes droits de citoyen ? Être un citoyen signifie que tu as ces droits. Si tu n'as pas les **droits d'un citoyen, alors tu n'es pas un citoyen.**—**Ce n'est pas aussi simple que ça, répondit le garçon.** — **Pourquoi pas ?** » demanda Malcolm.

Pendant ces années-là, d'une certaine façon, j'incarnais, sans vraiment m'en rendre compte, le Grand Espoir Noir du Grand Père Blanc. Je pensais : je ne suis *pas* raciste ; Malcolm pensait, lui, je *suis* raciste. En fait, nous étions simplement piégés dans la même situation, comme ce pauvre Martin devait le découvrir lui-même des années plus tard (à cette époque-là Martin ne parlait pas à Malcolm et avait quelques réticences

à mon égard). Bref, en tant que G.E.N. du G.P.B., je participais à une émission de télévision, en compagnie de Malcolm et de quels autres jeunes espoirs, dont Mr. George S. Schuyler. Ce fut affreux. Si j'avais jamais espéré devenir raciste, ce jour-là, Mr. Schuyler fit voler cet espoir en éclats. Il m'est presque impossible de parler de cette émission sauf pour dire que, très vite, Malcolm et moi mettions hors jeu Mr. Schuyler et pratiquement tous les autres et, en vieux baratineurs des rues d'Harlem et dignes héritiers de pasteurs baptistes, nous fîmes le show à nous deux.

Rien ne m'était plus familier que le style de Malcolm dans un débat. J'avais entendu ça toute ma vie. C'était une véhémence non-stop et comme Malcolm était jeune et paraissait plus jeune que son âge, cela amena ses adversaires à croire qu'il était impulsif. Or, rien n'aurait pu être moins impulsif, plus calculé, surtout quand il laissait en suspens les fils de ses arguments. Or ce n'étaient que de simples fils de nœuds coulants, comme le constatait quiconque s'en approchait. À chaque fois que cela se produisait, le « pendu » me suppliait du **regard de dire quelque chose, en tant qu'interlocuteur** le plus «raisonnable», **pour desserrer le nœud**. Mr. schuyler intervint souvent, lui, mais il avançait chaque fois un mauvais argument, ce qui donnait à Malcolm une nouvelle occasion de foncer. Tout ce que je pouvais faire, c'était commenter certaines affirmations de Malcolm, les reformuler, les développer, ou feindre d'essayer de les clarifier mais il m'était impossible d'être en désaccord avec lui. Les autres discutaient du passé ou du futur, d'un pays qui n'avait peut-être jamais existé ou d'un autre qui ne verrait peut-être jamais le jour

— Malcolm parlait d'un présent amer et irréfutable. Et c'était trop important que cela fût dit et entendu pour qu'on tente d'adoucir son propos. C'était important, bien sûr, que les Blancs l'entendent, s'ils en étaient encore capables ; mais c'était de la plus grande importance pour les Noirs de l'entendre, pour qu'ils ne désespèrent pas. C'était important qu'ils sachent qu'il existait quelqu'un de semblable à eux, dans la vie publique, pour dire la vérité sur leur condition. Malcolm considérait appartenir spirituellement à ceux qui l'avaient produit, il ne se considérait pas comme leur sauveur, il était bien trop modeste pour cela et laissait ce rôle à un autre ; mais il estimait être à leur service et, afin de ne pas trahir leur confiance, il était prêt à mourir, et il mourut. Malcolm n'était pas raciste, même s'il croyait l'être. Sa pensée était plus complexe que cela ; s'il avait été raciste, peu de gens dans ce pays raciste l'auraient trouvé dangereux. Il leur aurait paru familier et même rassurant, sa rage familière aurait confirmé à leurs yeux la réalité du pouvoir blanc et éveillé chez eux une espèce bizarre d'érotisme teinté de culpabilité, sans lequel, je commence à le croire, la plupart des Blancs américains aux convictions plus ou moins libérales ne peuvent respirer. Ce qui faisait de lui quelqu'un d'étrange et de dangereux n'était pas sa haine des Blancs mais son amour pour les Noirs, sa compréhension de l'horreur de leur condition de Noirs et de ses racines, et sa détermination à agir sur leurs esprits et leurs cœurs afin qu'ils deviennent capables de voir cette condition et de la changer eux-mêmes.

Pour cela, non seulement les Blancs n'étaient pas nécessaires mais ils représentaient, *en bloc*, le plus grand obstacle

à cette prise de conscience et devaient être considérés comme une menace. Or, les Blancs ont joué un rôle si dominant et depuis si longtemps, dans l'histoire du monde, qu'être vus ainsi constitue pour eux une nouveauté particulièrement déplaisante ; et on peut ajouter que, bien qu'ils n'aient jamais appris à vivre avec leurs frères noirs, ils n'étaient pas pressés d'avoir à apprendre à vivre sans eux. Finalement, Malcolm était un authentique révolutionnaire, un élan puissant tari depuis longtemps dans la vie américaine — en fait, Malcolm était lui-même une révolution, à la fois dans le sens d'un retour à un principe antérieur et dans celui d'un bouleversement. Inutile de spéculer sur le sort qu'il aurait connu s'il avait été légalement blanc. Étant donné les options qu'a l'homme blanc, c'est probablement mieux pour nous tous qu'il ait été légalement noir. Un jour, dans un avenir inimaginable aujourd'hui, dans une église, quelque part, il sera vénéré comme un saint. Ce jour dépend, bien sûr, du comportement de ce pouvoir temporel que Malcolm avait fini par comprendre si bien. Rome, par exemple, vient tout juste de désanctifier quelques saints et d'en inventer d'autres, si j'ose employer un verbe aussi trivial pour une activité de nature si divine, et le pape est allé en Afrique, mû, sans aucun doute, par son souci du salut des âmes de tous ces gens noirs : qui oserait imaginer l'avenir d'une litanie comme *noir comme moi!* Malcolm, lui, avait ceci en commun avec tous les vrais saints et les vrais prophètes, il avait le pouvoir, non pas de chasser les marchands du temple, mais de révéler au monde ce qu'ils y faisaient.

Pour des raisons que je connaîtrai jamais, le jour où je compris qu'une pièce de théâtre fondée sur *L'Autobiographie*

n'allait pas se faire, que, tôt ou tard, j'allais devoir dire oui ou non à l'idée de travailler sur un film, je pris l'avion pour Genève. Je ne saurai jamais pourquoi Genève, qui est loin d'être ma ville préférée. Je ne saurai jamais non plus par quel mystère j'arrivais là-bas sans le moindre article de toilette, sans brosse à dents, sans dentifrice, sans rasoir, sans brosse à cheveux, sans peigne et pratiquement sans vêtements. De plus, un beau-frère et une belle-sœur que j'aime beaucoup y habitent et cela ne me vient même pas à l'esprit. Tout ce que je semble avoir pensé à apporter avec moi *est L'Autobiographie*. Je restai assis tout un week-end dans une chambre d'hôtel, stores baissés, à lire et relire — ou plutôt à parcourir sans fin — l'immense jungle du livre de Malcolm.

Les problèmes liés à une adaptation cinématographique allaient être clairement gigantesques et la sagesse me conseillait fermement de ne pas m'en mêler. Ça ne pouvait m'apporter que des souffrances. J'aurais préféré en faire une pièce de théâtre mais ce n'était plus possible. Je doutais sérieusement de Hollywood. J'y étais déjà allé et je n'avais pas aimé ce que j'avais vu. Croire que Hollywood ferait un travail honnête et fidèle sur Malcolm était absurde. Et pourtant — je ne voulais pas passer le reste de ma vie à me dire : *ça aurait pu se faire si tu n'étais pas une poule mouillée*. Je sentais que Malcolm ne me l'aurait pas pardonné. Il m'avait fait confiance de son vivant et j'étais sûr qu'il continuait dans la mort, et, pour moi, c'était un devoir d'honorer cette confiance.

Je quittai Genève pour Londres, où je retrouvais mon frère et ma sœur. C'était depuis Londres que je télégraphiai à Kazan pour lui annoncer que le projet de pièce était à l'eau et que

je faisais le film. Je prévins uniquement Kazan pour le libérer de cette histoire, car je n'avais pas donné mon accord pour faire le film et j'étais moi-même encore très hésitant et inquiet.

J'appris un jour, par William Styron, qu'un de mes amis, noir, était accusé de meurtre et emprisonné à Hambourg, en Allemagne. Il s'appelait William A. (Tony) Maynard Jr. et avait travaillé pour moi, quelques années auparavant, en tant que garde du corps, chauffeur et factotum. Il avait été arrêté par Interpol et serait probablement extradé aux États-Unis. Le meurtre avait été commis à New York, à Greenwich Village, en avril 1967. Tony connaissait Bill Styron car il m'avait souvent conduit à la maison de celui-ci, dans le Connecticut. En écrivant à Bill, qu'il savait plus sédentaire que moi, il essayait de m'avertir, ainsi que d'autres amis, de la situation dangereuse où il se trouvait.

Je ne doutai pas un instant de son innocence. Tony est un homme fort, bruyant à l'occasion, absolument pas discret, qui a maintes fois participé à des combats de rue ; mais il est difficile de l'imaginer tuant quelqu'un, surtout, comme le prétendait l'accusation, avec un fusil de chasse au canon scié. Quiconque connaît Tony ne peut croire qu'il s'abaisserait à être vu avec une arme aussi vulgaire. Car il possède une élégance féline, de gamin des rues — il marche un peu comme un chat—et un orgueil délicat, ultrasensible et dangereux qui, pendant les années où nous travaillions ensemble, le jetait sans cesse dans des histoires embêtantes ; son penchant pour les femmes blanches (qu'elles lui rendaient d'ailleurs), joint

la prison parce que les taxis ne semblaient jamais s'en approcher; il y avait bien une ligne de tramway mais je ne savais pas comment l'utiliser et elle paraissait elle aussi éviter la prison. Troupes gens que je vis dans les parages avaient un rapport évident avec la justice ou étaient des visiteurs ; on reconnaissait les avocats à leur serviette et à leur air suffisant sous une sévérité étudiée. Pourvoir un détenu, il fallait, bien sûr, un laissez-passer. Légalement je n'ai aucun lien de parenté avec Tony, et pour obtenir le droit de visite (droit qui me fut enlevé par la suite), je pouvais seulement alléguer le fait que j'étais le seul ami qu'il eût en Allemagne et que j'avais fait un long voyage pour le voir. Mes éditeurs arrangèrent tout cela avec l'avocat, je ne sus jamais comment. Mais, par un après-midi glacial, l'avocat sonna à la grande porte qui s'ouvrit et nous laissa entrer; je fus ensuite introduit dans la salle d'attente ; devant moi, précédée de trois marches, se dressait une autre grande porte à barreaux qui menait à l'intérieur de la prison ; je me trouvai en compagnie de deux ou trois personnes. Un homme m'offrit silencieusement une cigarette que j'acceptai tout aussi silencieusement. Cette fumée entre nous fut la seule communication à laquelle nous parvînmes.

J'avais bizarrement peur; le fait de me trouver dans la célèbre Allemagne du III^e Reich, dans une prison allemande, y était certainement pour beaucoup. Je redoutais de retrouver un Tony changé, comme lorsqu'on va revoir un être cher qui a subi un grand malheur ; on ne sait pas ce qui reste de la personne qu'on connaissait. L'aide humaine arrive souvent trop tard et si l'autre a baissé les bras, personne ne peut plus rien pour lui. La grande porte s'était ouverte plusieurs fois

pour laisser entrer ou sortir des gens ; enfin, on m'appela, ou plutôt on me fit signe ; je gravis les marches de pierre et m'arrêtai devant les barreaux; le guichetier fit tourner la clef dans la serrure et me sourit. Je fus conduit dans une autre salle, étroite, meublée d'une longue table encadrée de deux bancs. Les prisonniers s'asseyaient sur l'un, les visiteurs sur l'autre. Le garde se tenait à la porte. Grand, plus maigre que je ne l'avais jamais vu, ses pommettes saillant sous la peau de ses joues, les cheveux trop longs, habillé de vêtements qu'il devait détester, les yeux à la fois humides et brûlants, Tony se leva et sourit. Nous nous étreignîmes puis nous assîmes l'un en face de l'autre. Tony grimaça un autre sourire : je compris qu'il n'avait pas baissé les bras.

— Salut, dit-il, comment ça va?

Il y avait beaucoup de gens dans la salle et je ne savais pas quoi dire. Nous pourrions difficilement discuter de son cas.

— Sur mon âme, dit Tony, ce n'est pas moi.

J'étais heureux qu'il l'eût dit, même si ce n'était pas nécessaire.

— Sur mon âme, répondis-je, nous te sortirons de là.

Entre la nuit du 3 et le matin du 4 avril 1967, un marine, Michael E. Kroll, fut assassiné dans la 3^e Rue Ouest, à Greenwich Village. Selon les récits des journaux, son meurtre était la conséquence de son intervention dans une querelle qui mettait aux prises un jeune marin, Michael Crist, et deux hommes, un Blanc et un Noir. D'après les descriptions, le Noir, âgé d'une vingtaine d'années, mesurait environ un

mètre soixante-dix. (Tony a trente-deux ans et mesure plus d'un mètre quatre-vingts.) Les deux hommes, le Blanc et le Noir, s'éloignèrent, mais Kroll et le marin semblaient les avoir suivis ; la querelle reprit pour se terminer quand le Noir sortit un fusil de chasse à canon scié de dessous sa veste et tira une balle dans la tête du marin ; celui-ci fut tué sur le coup ; les deux hommes s'enfuirent. Toujours selon les journaux, la querelle était née parce que le Noir avait fait des propositions indécentes au marin.

— Tu me vois faire un truc comme ça ?, me demanda Tony.

Tout son visage exprimait le mépris qu'il éprouvait.

— Est-ce que j'ai jamais seulement adressé la -parole à des minables pareils ?

Sa bouche se tordit comme s'il allait vomir.

Et vraiment, quiconque connaissant Tony et entendant une telle description de sa conduite aurait conclu qu'il était soudain devenu fou. Quand des inconnus lui adressaient la parole, Tony répondait à peine — à l'époque où nous travaillions ensemble, il se plaignait sans cesse que j'étais « trop gentil avec ces fils de » ; en dehors de son entourage immédiat, il traitait les gens avec un mépris patient et ennuyé. Impossible d'imaginer l'arrogant Tony accostant des inconnus dans les rues du Village. Quant à la proposition indécente, la *seule* façon de l'expliquer était que le marin avait pris une insulte pour une invitation. Mais il était inconcevable que Tony lui eût seulement parlé ou que le marin lui-même l'eût accosté. Car Tony a un air dangereux. On ne pouvait même pas supposer qu'il était en état d'ivresse pour la bonne raison qu'il n'est jamais ivre — bien avant de l'être, il est malade.

Bref, pour croire à cette histoire, il aurait fallu inventer un Tony inconnu.

Mais faire cela ne posait naturellement aucune difficulté à la police, au juge et aux jurés.

«Avant de quitter New York» — c'est un autre de mes amis noirs qui parle, à Paris, il y a longtemps — « bon, tu te rappelles, je vivais avec cette poulette blanche et nous sortions ensemble, évidemment; nous prenions souvent un café, tard le soir ou tôt le matin, dans cette boîte, square Sheridan. Les gens du quartier n'aimaient pas cela, et les flics non plus. Quelquefois, ils entraient et nous embêtaient — ils faisaient des plaisanteries, me demandaient mon livret militaire, où je vivais et tout. Tu comprends, ils ne me faisaient pas vraiment des ennuis. Nous ne gênions personne, nous n'étions pas drogués et bien que sa famille à elle n'aimât pas non plus la situation, la fille était blanche et les flics ne savaient pas ce que feraient les parents s'ils y allaient trop fort avec elle. Sa famille était respectable et il y avait de l'argent. Mais si les flics ne faisaient rien, tu peux imaginer l'effet que leur attitude avait sur les gens : ils leur disaient pratiquement d'y aller et de nous casser la gueule. Un soir où j'étais seul, un flic me croisa ; il me regarda dans yeux et dit : *Je t'aurai*. Je me mis à rêver de ce flic. Il ne me dit plus jamais rien; quand il me rencontrait, il se contentait de me fixer. Mais je savais que ce n'étaient pas des paroles en l'air. Si je restais trop longtemps dans le coin, il trouverait un moyen pour m'avoir. Alors j'ai ramassé un peu de fric et j'ai mis les bouts.»

Il y*»a longtemps de cela, j'ai connu une fille blonde, au Village ; nous avons fini par ne plus jamais sortir ensemble de l'immeuble. Elle était beaucoup plus en sécurité seule dans les rues qu'avec moi — réalité brutale et humiliante qui a détruit d'avance tous les liens que nous aurions pu réussir à tisser entre nous. Cela arrive tout le temps en Amérique, mais les Américains n'ont pas encore compris combien cette situation est sinistre et tout ce qu'elle révèle sur eux. Alors j'attendais cinq minutes puis je partais à mon tour, seul, par un chemin différent et nous nous retrouvions sur le quai du métro. Nous faisons semblant de ne pas nous connaître ; nous montions dans le même wagon mais par les extrémités opposées ; ensuite nous allions le long des rues faites pour les hommes braves et libres, toujours séparés, jusqu'à notre lieu de destination — la maison d'un ami, un cinéma. Il y avait un seul restaurant où nous osions manger ensemble ; il était tenu par une Noire. Nous défendions notre vie et nous étions très jeunes. Quant à la police, nos supposés protecteurs, nous n'aurions jamais envisagé de leur demander leur appui. Notre liaison en faisait pour nous des ennemis implacables, prêts à nous attaquer par des moyens indescritibles et presque inconcevables. Ils excitaient la populace, ils restaient là à rire et à bavarder pendant qu'on nous insultait et qu'on nous crachait dessus. Quand j'étais avec une fille, je ne courais jamais, c'était impossible ; je l'ai fait une fois, quand une fille avec qui j'avais couché me gifla en plein milieu de Washington Square Park. Elle avait récupéré sa vertu blanche et hurlait

au viol — alors je me mis à courir. Je me rappelle encore le jour et l'heure, la couleur de la lumière, le visage des gens, celui de la jeune fille — elle avait des cheveux roux, courts — et je ne lui pardonnerai jamais. Encore aujourd'hui, je m'émerveille de posséder mes deux yeux, la plupart de mes dents, des reins en état de marche et mon équipement sexuel : mais les petits garçons noirs ont l'avantage de savoir se rouler en boule et de ne pas offrir de résistance aux coups de pied et de poing. J'étais une cible facile pour la police. J'étais noir, facilement repérable et sans défense, le mot d'ordre était de m*«avoir». Alors moi aussi, très vite, j'ai mis les bouts. Mais les prisons de ce pays sont pleines de petits garçons comme moi.

— D'accord, s'écria Tony, les yeux pleins de larmes, j'ai trente-deux ans et je suis un criminel, c'est bien cela ? J'ai un casier judiciaire — alors, ils peuvent faire ce qu'ils veulent !

Quatre ans plus tôt, Tony avait été arrêté au cours d'une manifestation pour les droits civiques — ce genre de chose reste dans les dossiers —, puis il avait été accusé de posséder de la drogue, ensuite d'avoir volé un pardessus, «j'avais un magasin de vêtements, comment peut-on piquer un manteau dans sa propre boutique ? », et enfin d'avoir volé une auto. Seule cette dernière accusation avait été retenue, pour être finalement abandonnée par la suite. Pourtant elle marqua un changement important dans la vie de Tony. On le garda deux mois en prison — cet événement se situe après le meurtre et bien avant qu'on l'accuse d'en être l'auteur —, puis on lui accorda la liberté provisoire. Mais c'est un Tony complètement démoralisé qui sortit

de prison ; les flics lui avaient promis qu'ils l'« auraient », et sans tenir compte de la restriction imposée à ses déplacements, il partit pour l'Allemagne où il avait été très heureux lors d'un précédent séjour. Cette fuite se révéla plus tard sa plus grande erreur. Mais il ne pouvait pas prévoir qu'il serait arrêté en Allemagne pour meurtre ; il le pouvait d'autant moins qu'avec l'arrogance qui le caractérise, il agit comme si la connaissance intime qu'il avait de son innocence constituait une preuve publique irréfutable. Il balaya l'accusation d'un hautain *Je ne ferais jamais une chose pareille* et découvrit avec stupeur que les autres ne le croyaient pas sur parole. En fait, une des premières choses qu'il fit en arrivant en Allemagne fut de signaler sa présence à l'ambassade américaine et de leur donner son adresse — comportement peu vraisemblable pour quelqu'un qui sait qu'il risque d'être accusé de meurtre.

Le meurtre eut lieu en avril, bien après le vol de voiture, mais on accusa Tony de celui-ci en mai, bien après le meurtre. Il passa deux mois en prison puis bénéficia de la liberté provisoire. Il arriva à Hambourg le 22 octobre. Le 25, un certain détective Hanast, de New York, déposa une plainte aux termes de laquelle, « suite à des informations et aux résultats d'une enquête », Maynard était accusé d'homicide. Le 27 octobre, un certain juge Weaver, de New York, télégraphia au chef de la police de Hambourg pour demander l'arrestation de Maynard. C'est seulement le 31 octobre que la déposition sur laquelle repose toute l'affaire fut produite. Elle est signée par un certain Dennis Morris, domicilié à Brooklin, qui a identifié Tony Maynard d'après une photo d'identité. Il déclare « que le matin du 3 avril 1967 (mais le crime est censé avoir eu lieu le matin

du 4) je me trouvais dans la 4^e Rue Ouest, près de la 6^e Avenue, ville, comté et État de New York, et je vis un homme, connu maintenant de moi comme étant William A. Maynard, et sur la photographie duquel j'ai apposé mes initiales, la dite photographie étant jointe à ma déclaration, viser et tuer un homme connu maintenant de moi comme étant Michael E. Kroll. Je vis ensuite le dénommé William A. Maynard Jr s'enfuir du lieu du crime. »

Même en négligeant la date de son apparition, ce document me semble extraordinaire. Il est établi six jours après la plainte de Hanast et quatre jours après le télégramme du juge Weaver — sans parler du fait que cette identification péremptoire du meurtrier, d'après une photographie, se fait sept mois après l'événement. Jusqu'alors Dennis Morris ne s'était jamais manifesté et personne ne sait rien sur lui. Le témoin oculaire logique, Crist, qui s'est trouvé face à face avec le meurtrier, a complètement disparu. (Il réapparaîtra pendant le procès de Tony, avec une explication très séduisante de son absence.) De toute façon, pendant des mois, Tony a été sous la surveillance de la police qui devait alors enquêter sur le crime, ramassant des Blancs et des Noirs par douzaines et les faisant défiler pour identification, et les flics n'ont jamais pensé à Tony, qu'ils avaient pourtant sous la main. J'ajoute enfin que l'assaillant blanc disparaît complètement et à jamais de cette histoire, comme s'il n'avait jamais existé.

En gros, ainsi se présentait cette affaire, d'après ce que nous pûmes apprendre en Allemagne. Le temps devait faire surgir plusieurs détails décourageants mais les lignes générales ne changèrent pas. Un autre fait se révéla important par la suite ;

pendant cette période, Tony avait eu une liaison avec deux femmes blanches; la première, Giselle Nicole, se plaignant d'être harcelée par la police, disparut; Tony épousa Pautre, Mary Quinn. Ils ne furent pas longtemps heureux et Mary ne se montra pas par la suite une épouse particulièrement aimante.

Selon les accords entre l'Allemagne et les États-Unis, deux catégories de prisonniers ne sont pas soumis à l'extradition: les politiques et les condamnés à mort. Tony voulait se battre contre la procédure d'extradition car il était persuadé qu'il serait tué pendant son transfert. Un Américain ordinaire trouvera peut-être cette peur absurde malgré ce qu'il sait sur la violence, ce fléau que le passé a légué à son pays. Je n'étais pas d'accord avec Tony mais je ne voyais rien d'absurde dans cette terreur d'autant plus bouleversante que Tony faisait tout pour la maîtriser. Seulement, je n'avais pas la moindre idée sur la façon de lutter contre cette extradition. La première, et la plus grande difficulté, venait ironiquement du fait que New York avait aboli la peine de mort. Il fallait donc se placer sur le terrain politique. Je partage la position des Panthères Noires sur la situation des prisonniers noirs : aucun n'a jamais eu un procès équitable car aucun n'a été jugé par ses pairs. Le jury est toujours formé par des Américains de la classe moyenne qui ignorent absolument tout de la vie des gens qu'ils jugent; la présence d'un ou deux visages noirs dans le jury ne change rien à cette réalité, il ne fait que la renforcer.

Mais comment faire admettre à un tribunal allemand les implications politiques de l'arrestation d'un Noir? N'était-ce

pas impossible de montrer à une nation « amie » des États-Unis à quel point les Noirs sont des prisonniers politiques? Mohammed Ali, connu avant sous le nom de Cassius Clay, est un exemple frappant de ce que risque un Noir qui obéit au commandement américain *soyez fidèle à votre foi*, mais la presse a tellement déformé son histoire qu'il est devenu un exemple difficile et dangereux à utiliser. Mohammed Ali représente à merveille les « mauvais Nègres » et on Pa publiquement pendu comme tel; mais, puisque je devais écarter les problèmes religieux, qui n'avaient rien à voir avec le cas de Tony, je ne pouvais pas le citer non plus. L'affaire Maynard n'avait guère de chances d'intéresser des organisations pour les droits civiques ou le N.A.A.C.P.². ; elle n'était qu'un exemple parmi d'autres d'un Noir jeté en prison. On pouvait difficilement, dans une lettre au tribunal allemand, démêler l'écheveau de causes qui avaient imposé un tel destin. En plus, il y avait le problème énorme et délicat de la publicité. Bien que je n'eusse pas le choix, car il n'était pas question pour moi de l'abandonner, je tremblais que ma présence dans cette affaire ne se retourne contre Tony. J'étais décidé à me battre contre la procédure d'extradition mais je savais qu'une victoire était peu probable. Si nous perdions, le procès de Tony aurait lieu et toute publicité antérieure lui serait préjudiciable. D'autre part, Tony et mon éditeur allemand pensaient qu'un appel à la presse jouerait en faveur de Tony. C'est vraiment horrible de se trouver dans une situation où chaque geste risque de causer un tort irrémédiable à quelqu'un d'autre. Ce problème me

2. *National Association for the Avancement of Colored People.*

déchira pendant un certain temps. Mais il me fut brutalement retiré un jour.

Par une soirée obscure, gothique, après avoir perdu beaucoup de temps à essayer de définir une stratégie — chose difficile quand elle doit tenir compte des lois de deux pays différents, et de la psychologie de deux peuples pas tellement différents, l'avocat allemand, mon éditeur et moi arrivâmes à la porte de la prison Holstenglacis. Nous étions inquiets, car sans être vraiment en retard, nous arrivions au moment où Ton fait monter les prisonniers pour prendre leur repas ; d'autre part, et c'était encore un coup de mes éditeurs allemands, Tony et moi ne nous rencontrions plus dans le parloir public, mais dans une salle privée, plus petite, où nous pouvions fumer et parler. C'était une énorme concession et notre retard pouvait nous la faire perdre.

Seuls l'avocat et moi avions des laissez-passer. Mon éditeur, Fritz Raddatz, un antinazi qui avait des cicatrices pour le prouver, n'avait pas le droit d'entrer. Mais le garde qui ouvrit la porte semblait inquiet lui aussi et, sans examiner les laissez-passer, il nous conduisit tous les trois dans la pièce où il savait que je retrouvais Tony.

Nous attendîmes un bon moment. Un autre fonctionnaire troublé apparut et nous expliqua que Tony n'était pas dans sa cellule et n'était pas visible ce soir-là. Mon éditeur allemand, sentant tout de suite quelque chose de louche — moi je ne me doutais encore de rien et l'avocat semblait stupéfait —, souligna que, dans sa cellule ou pas, Tony était néanmoins quelque part dans la prison et que nous étions tout disposés à attendre ici jusqu'au matin, ou pendant des semaines si c'était nécessaire, mais que nous ne partirions pas avant de l'avoir vu.

Le fonctionnaire troublé disparut. Enfin, après un temps très long, on amena le héros du jour.

Quelqu'un avait lourdement gaffé dans la prison ; après notre visite, il dut y avoir pas mal de têtes coupées. Tony avait été battu et battu très durement; ses pommettes n'existaient plus, un de ses yeux était déformé. Son cou était enflé et il déboutonna le col de sa chemise pour nous montrer l'état de ses épaules. Il pleurait sans pouvoir se dominer. Je l'avais déjà vu avec des larmes dans les yeux mais jamais il n'avait pleuré devant moi.

Quand je dis que des têtes tombèrent et que quelqu'un avait gaffé, ce n'est pas parce qu'ils l'avaient battu. La gaffe, c'était de nous l'avoir laissé voir. Personne ne m'aurait cru, ni l'avocat. Mais Fritz a l'expérience des passages à tabac dans les prisons. Non seulement il alerta la presse, mais, fort de la puissance d'une des plus grandes maisons d'édition allemandes, il intenta un procès à l'État. C'est ainsi que finalement les journaux parlèrent de Tony et que je dus rencontrer la presse.

«J'ai une médaille pieuse », dit Tony—il était devenu une sorte de musulman ou, en tout cas, antichrétien — « et l'autre jour, le garde m'a dit qu'ils allaient me la rendre. Tu comprends, ils me l'avaient confisquée. Et je la voulais. Elle représente beaucoup pour moi, je ne vais pas me tuer avec, de toute façon je n'ai pas l'intention de me tuer. Aussi, quand le garde est entré, je la lui ai demandé parce qu'il avait dit qu'il me l'apporterait vendredi soir. (Et c'était vendredi.) Alors, je ne sais pas, il s'est mis en colère et il est sorti. J'ai commencé à frapper contre la porte de ma cellule pour essayer de le faire revenir, pour qu'il

m'écoute, qu'il me dise au moins *pourquoi* on ne me la rendait pas, après sa promesse. Alors la porte s'est ouverte et ils sont entres a quinze et ils m'ont tabassé — quinze hommes ! »

Un journal allemand présente en première page, erreur ou astuce, une vieille photo de moi en train de rire, sous le titre : « Tony ne ment jamais ! » Ce qui signifie au moins deux choses, car il est humainement impossible que cette phrase veuille dire ce qu'elle dit. Elle signifie que Tony ne m'a jamais menti, bien que je l'aie souvent surpris à essayer de m'entraîner dans ses illusions ; mais les êtres humains font cela tout le temps. Les amis et les amants sont capables quelquefois, pas toujours, de résister aux illusions et de les corriger. Mais elle signifie aussi quelque chose de difficile à cerner, à savoir que certaines personnes mentent et d'autres pas. Nous reviendrons sur cette idée plus tard. Quelque part dans la Bible, on trouve cette phrase inquiétante : *Vous êtes des menteurs et la vérité n'est pas en vous.*

J'étais à Londres quand Malcolm fut assassiné. Gloria, celle de mes sœurs qui travaillait alors avec moi, avait l'habitude, quand elle estimait qu'il était temps pour moi de quitter la ville, d'accepter arbitrairement une invitation, peu important pour où, et de me mettre dans un avion ; c'est ainsi que nous nous retrouvâmes une fois sous le soleil de minuit d'Helsinki. Cette fois-ci, nous étions les hôtes de mes éditeurs britanniques et nous résidions au Hilton. Ce soir-là, nous étions libres et avons décidé de nous offrir un dîner somptueux en tête à tête. Nous étions donc attablés, bien habillés, devant des tas de bonnes choses, prêts à passer une soirée agréable quand le maître

d'hôtel vint nous dire qu'on me demandait au téléphone ; Gloria alla répondre. Quand elle revint, elle avait un air bizarre ; elle se rassit sans rien dire et je n'osai pas lui poser de questions. Après avoir essayé sans succès de manger ce qui se trouvait dans son assiette, elle se décida à parler : « De toute façon, il faut bien que je te le dise car les journalistes vont arriver. On vient d'assassiner Malcolm X. »

La presse britannique publia que j'avais accusé de ce meurtre des innocents. Ce que j'essayais de dire alors, et que je vais tenter de reprendre maintenant, c'est que la main qui pressa sur la détente n'avait pas acheté la balle. Cette balle avait été fondue dans le creuset de l'Ouest, cette mort avait été décidée par la plus puissante coalition jamais vue dans l'histoire du monde, celle de la suprématie blanche.

Il y a des années, un de mes amis noirs s'est suicidé en partie à cause de toutes les souffrances que lui avaient infligées ses compatriotes parce qu'il aimait une jeune fille blanche. J'étais alors à l'étranger et ne sus rien de cette mort. De retour à New York, un soir, je descendais du métro au moment où une rame arrivait en sens inverse sur l'autre quai. Un homme que je connaissais descendit en courant les escaliers pour l'attraper. Il m'aperçut et cria: «Vous savez ce qui est arrivé à Gene? — Non, hurlai-je, quoi ? — Il est mort. » Les portes se refermèrent et le métro s'ébranla.

Quand George Bernard Shaw a écrit *Sainte Jeanne*, il avait l'immense avantage de ne l'avoir jamais connue. Il ne l'avait jamais vue marcher, jamais entendue parler, ne pouvait pas

être obsédé par ces imperceptibles intonations, ces façons de parler, tics de langage, expressions, qui sont uniques pour chaque être humain et qui font de Pamour et de la mort une aventure inexorablement incommunicable. Shaw avait Pavantage de jouir du panorama de Phistoire : les forces responsables de la mort de Jeanne, comme celles qui, dans son propre comportement, y avaient contribué, étaient disposées aussi nettement que les pièces sur un jeu d'échecs. Ces forces, et celles que cette mort avait engendrées, avaient eu tout le temps pour qu'on en ressente les effets et, si Jeanne avait été une énigme pour son époque, elle n'en était plus une quand Shaw s'en empara: l'énigme pouvait être déchiffrée, avec ses effets sur la durée. Jeanne avait été dûment brûlée, puis canonisée avec certes un peu plus de considération, elle ne représentait plus le moindre danger pour quiconque. À l'époque, comme le faisait remarquer Shaw, elle avait été l'un des premiers nationalistes et avait terrifié tout autant les propriétaires terriens féodaux que les Princes de l'église en refusant de reconnaître leurs privilèges. Ils n'avaient pas eu d'autre choix que de la brûler, ce qui, bien sûr, ne changea pas d'un iota la justesse de sa prophétie ni l'inéluctabilité de leur sort.

Mais c'est une tout autre affaire que d'essayer de traiter le présent, au présent, surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un de plus jeune que soi, mort affreusement trop tôt et qui était devenu, bien avant sa mort, une légende controversée. En fait, depuis sa disparition, il existe un Malcolm pour toutes les chapelles. Les gens qui le détestaient, ceux qui le méprisaient, qui le craignaient, et ceux qui, avec des nuances et à des degrés divers, l'aimaient, tous le revendiquent maintenant. C'est très facile

de revendiquer Malcolm aujourd'hui, aussi facile que ce le fut pour l'Église avec Jeanne d'Arc.

Mais bien que ce tumulte de voix humaines crée une grande difficulté, ce n'est pas la plus grande.

La plus grande difficulté est d'accepter le fait que cet homme est mort. C'est une chose de savoir qu'un ami est mort, c'en est une autre d'accepter, au fond de son cœur, ce silence sans réponses: dire que peu d'entre nous sommes capables d'accepter la réalité de la mort est à la fois évident et terriblement complexe. Et l'imagination, qui a reçu la tâche de recréer et d'interpréter une vie dont vous avez été le témoin et que vous avez aimée, cela, tel le moteur d'un véhicule, refuse d'établir le contact et empêche le véhicule d'avancer. Vous ne savez plus si vous avez véritablement connu cette personne et, ce qui est pire, vous comprenez que ça ne change rien : vous vous retrouvez face à ce que vous aviez cru savoir, face au peu qui a traversé le filtre complexe de vos propres limites. C'est tout ce dont vous disposez : et maintenant, c'est seulement par ce devoir qui est amour, et cet amour qui est un devoir que l'on pourra suivre le plus fidèlement possible cette injonction du grand Ray Charles, et — dites la vérité.

Tout nouvel environnement, surtout quand on sait qu'on doit faire l'effort de s'y adapter pour y travailler, risque d'être assez traumatisant. On se surprend à l'examiner nerveusement, à la recherche de points d'entente. Au début de mon séjour en Californie, je m'appliquai un peu trop consciemment à aimer Hollywood. Après tout, il y avait le ciel, que les New-Yorkais

voient rarement, l'espace, qu'ils ont oublié, il y avait les collines. Je me répétais que des gens intelligents et charmants vivaient ici depuis des années et qu'il n'y avait aucune raison pour que moi je n'y arrive pas. J'avais déjà quelques amis et connaissances, éparpillés entre Watts et Mulholland Drive, en passant par Baldwin Hills, qui seraient heureux de me voir rester, j'en étais sûr. Si je devais passer plusieurs mois à Hollywood, pourquoi mettre les chances contre moi en le détestant ou en le méprisant, ce qui, en plus, serait une manière trop facile de camoufler ma peur. Côté hôtel, le Beverly Hills était plus agréable que beaucoup d'autres et tout le monde y a toujours été très gentil avec moi. J'essayai donc — mais avec trop de zèle — de m'émerveiller de ce qui m'entourait et d'être heureux. Mais déjà, mes chances de réussir étaient fort compromises.

Mon séjour au Beverly Hills n'était que provisoire, jusqu'à ce qu'on m'eût trouvé un logement plus permanent. Ce n'était pas facile car il fallait aussi quelqu'un pour s'occuper de moi — tenir la maison, faire la cuisine et conduire l'auto. Moi-même je n'étais d'aucun secours puisque, en ce début de 1968, j'étais encore occupé à rassembler des fonds dans l'Est et plus particulièrement à trouver un avocat pour Tony Maynard qu'on avait extradé d'Allemagne et enfermé à la prison *The Tombs* à New York. Cela s'était passé tout de suite après mon départ de Hambourg, si vite que je n'avais pas eu le temps de prendre l'avion pour aller l'accueillir à New York comme je le lui avais promis. Il m'avait suggéré d'engager un avocat du nom de S.J. Siegel, un vieil homme incisif et plein d'allant, qui devait approcher des quatre-vingts ans ; grâce à lui, j'appris beaucoup de choses sur les avocats d'assises. Le conflit qui devait par la

suite amener la rupture entre la société Columbia et moi existait déjà pendant ces premières semaines au Beverly Hills. Il venait de Pantagonisme entre ma vie d'écrivain et ma vie — pas exactement de porte-parole, plutôt de témoin officiel du sort des Noirs. J'avais deux rôles à jouer : personne, y compris moi, n'y pouvait rien changer. C'était une situation sans précédent pour la Columbia: ils m'avaient sous contrat d'exclusivité et n'appréciaient pas beaucoup mes déplacements soudains et mes apparitions publiques. Mais l'expérience était nouvelle aussi pour moi, car je n'avais jamais eu auparavant de contrat d'exclusivité et avais toujours dû faire des acrobaties pour mener à bien des activités divergentes. Je vivais avec mes deux rôles depuis longtemps et j'avais même fini par m'habituer à cette dichotomie — du moins, j'acceptais l'idée qu'elle n'était pas près de disparaître. Mais cela ne rendait pas ma vie à Hollywood plus facile. Il ne s'agissait pas de rayer tous les engagements d'un coup de crayon et de disparaître derrière ma machine à écrire, ni même de réduire ces engagements au minimum, bien que j'eusse essayé ; les événements allaient beaucoup trop vite, créant sans cesse de nouvelles crises et de soudaines exigences. La Columbia ne pouvait pas ne pas s'inquiéter du temps et de l'énergie que je consacrais à des sujets étrangers au scénario. Mais personnellement, je n'arrivais pas à regretter cet état de choses car il me semblait que, dans cette agitation implacable et constante, je puisais une connaissance qui me maintenait en contact avec la réalité et approfondirait la vérité du scénario.

Mais j'anticipe. Les gens ont besoin d'un environnement; l'hôtel Beverly Hills n'était pas le mien. Pour des raisons que je ne saurais nommer, ses dimensions, son opulence,

son absence de formes précises me déprimaient et m'effrayaient. Au bar, au salon, dans les halls, les allées, les piscines, les boutiques, les gens semblaient avoir aussi peu de racines que moi de réalité. Malgré — et peut-être à cause de — tous mes efforts pour me sentir détendu, libre, chez moi (puisque l'Amérique *est* mon «chez moi»), je commençai à perdre toute consistance, comme si j'avais joué un rôle méprisable dans un drame vulgaire et méprisable. Moi qui ai passé la moitié de ma vie dans des hôtels, il m'arrive de me réveiller terrifié au milieu de la nuit et de me demander où je suis. Mais, bien que cela me gênât de l'admettre, mon malaise venait probablement du fait que j'étais le seul client noir de l'hôtel. Pourtant, je le répète, personne au Beverly Hills ne me le fit jamais sentir d'aucune façon et moi-même je ne l'éprouvai pas consciemment — c'est seulement maintenant, en regardant en arrière, que je découvre cette explication. Personne ne s'étonna de ma présence à l'hôtel, même les gens qui ne savaient pas qui j'étais ou qui me prenaient pour Sammy Davis. On admettait une fois pour toutes que je ne me serais pas trouvé à l'hôtel si je n'avais pas fait partie des gens dignes d'y descendre. Mais en faisais-je partie ? Cette question me poursuivait. En tout cas des milliers de Noirs, dans le reste du pays, dont certains venaient me voir, n'appartenaient pas à cette catégorie de citoyens. (Comme je ne conduis pas, les gens doivent venir jusqu'à moi pour me rencontrer.) Le trajet entre Beverly Hills et Watts est long et encombré. J'avais parfois l'impression que mon corps s'étirait sur tous ces kilomètres. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un sentiment aussi facile que de la culpabilité, devant ce qui pouvait paraître comme

une situation relativement privilégiée, j'en savais trop sur les privilèges relatifs, mais je me sentais impuissant. Ces deux mondes ne se rencontreraient jamais et ce fait préfigurait un désastre pour mes compatriotes et moi. Cela m'amenait à regarder autour de moi avec un étonnement qui supprimait tout plaisir. Mais, plus que dans le trajet entre l'hôtel et Watts, les effets de cette division impitoyable me furent révélés par la visite d'un jeune Noir très intelligent, dont j'avais fait la connaissance à Boston, des années auparavant, au cours d'une conférence. Il était alors très brillant, enthousiaste et plein d'idées sur son avenir et sur celui des Noirs. Quelques années plus tard, je le croisai à Helsinki : il étudiait et découvrait le monde. Parfait, avais-je pensé, tu as raison, c'est épatant de voir un jeune gars noir se balader dans le monde. Hélas ! on risque aussi de s'y perdre et c'est ainsi qu'un après-midi on me transmit un message d'un prince d'Abyssinie et autres territoires que j'ai oubliés. Il m'attendait en bas. Malgré les titres exotiques, je reconnus son nom américain et je demandai qu'on le fit monter dans mon appartement. Je vis arriver une épave, un fou, pitoyable et émouvant. Il devait avoir à peine trente ans. Il voulait que je dépose dix mille dollars dans l'un des nombreux comptes bancaires qu'il possédait à travers le monde. Il me montra leur emplacement sur une carte, la liste de ses banques, de ses clients et de ses titres, le tout impeccablement écrit à la main. Face à la folie, il vaut mieux parler le moins possible, aussi je ne me souviens plus très bien de ce que je lui dis. Je ne mis en doute ni ses titres ni sa fortune, je lui indiquai seulement que je n'avais pas les dix mille dollars. Il accepta ma réponse avec bonne grâce, but un autre verre

but un autre verre et prit congé — il avait un rendez-vous urgent avec un potentat de ses amis. Il faisait nuit quand il partit efedans le quartier de Beverly Hills, les Noirs — les Blancs aussi d'ailleurs — ne marchent pas longtemps sans se faire remarquer. Je faillis lui appeler un taxi, mais la majesté de son comportement rendait ce geste impossible. Je ne pouvais rien faire pour lui.

Je resterai toujours persuadé que la vie n'aurait pas brisé ce garçon si vite s'il n'était pas né noir en Amérique. Beaucoup de mes compatriotes ne seront pas de cet avis et m'accuseront de partialité. Tant que la couleur d'un homme pèsera aussi lourd sur son destin, ni eux ni moi ne pourrons espérer connaître toute la vérité. En attendant, tout ce que je puis dire, c'est que, en ce domaine, l'autorité de mes compatriotes blancs n'égale pas la mienne car moi je sais ce que supportent les Noirs américains, je le connais dans ma chair et par tous les naufrages humains que j'ai côtoyés.

L'espoir qui me poussait à vouloir être séduit et charmé était donc empoisonné par le désespoir. Pour le meilleur ou pour le pire, il ne pouvait pas y avoir pour moi de paix séparée. Mon espoir révélait ma lassitude de toujours errer, mon besoin d'un havre, d'une réconciliation, dans le pays où j'étais né. Mais ce qui aurait pu me séduire me faisait au contraire penser à tous ceux qui étaient exclus, à tous ceux qui souffraient et mouraient, si près de ce paradis qui était lui-même un autre cercle de l'enfer. Ce qui me charmait me rappelait aussitôt un autre endroit, où je pouvais aller et parler librement et vivre sans le masque étouffant que je portais dans mon pays, et qui m'empêchait de vivre et de travailler. En Amérique, j'avais la liberté de me

battre, mais pas celle de me reposer—or le combattant qui ne peut pas trouver de repos ne survit pas longtemps.

Au premier abord, pour quelqu'un qui vient de New York, Watts n'a pas l'air d'un quartier de taudis ; mais c'en est un quand on arrive en voiture de Beverly Hills. J'ai déjà dit ici que le trajet est long, dans un paysage de plus en plus laid. Puis on se trouve dans les rues plates et sans fin de Watts, bordées de maisons basses et plates elles aussi. Pour un habitant de New York, où la saleté s'accumule si haut que la lumière du soleil ne passe plus, Watts apparaît comme un endroit agréable pour élever un enfant. On y trouve de petites cours, parfois entourées d'une barrière, avec un arbre où l'on peut attacher une balançoire et un coin pour installer le barbecue.

Mais, en regardant plus attentivement, on voit combien les maisons sont rudimentaires, pauvres et sombres. On s'aperçoit que le ramassage des ordures n'est guère plus efficace qu'à Harlem. Le long de l'immense rue, on retrouve le même spectacle que dans l'Est: les salles de billard minables, les bars minables, les planches qui bouchent les portes et les fenêtres, la multitude d'églises, de sièges d'associations, de débits de boissons, les automobiles luisantes, les bouteilles de vin vides dans les caniveaux, les impasses jonchées de détritits et les jeunes, garçons et filles, qui traînent dans les rues. Sur tout cela pèse une atmosphère empoisonnée de frustration et de rage, une accumulation, comme des nuages noirs, de fureur et de désespoir; les filles ont dans leur démarche une dignité arrogante et sans pitié, et les garçons s'avancent au milieu des

véhicules comme s'ils affrontaient l'ennemi. Mais celui-ci n'est bien sûr pas ici, il a seulement envoyé ses soldats armés dans des*voitures de police.

Et pourtant, j'ai fait des conférences à Watts, dans des écoles secondaires par exemple, et j'ai trouvé chez ces enfants méprisés, calomniés, menacés, une vivacité, une ardeur et une profondeur d'esprit que je n'ai certainement pas rencontrées, ou réussi à faire naître, chez les étudiants de beaucoup de splendides universités. Les futurs chefs de ce pays (en principe du moins) me paraissent intellectuellement inférieurs aux plus méprisés d'entre nous. Je dis cela sans rancune, sentimentalité ou chauvinisme. Cet état de fait s'explique très facilement. Les étudiants blancs, dans l'ensemble, n'ont commencé que très récemment à avoir des raisons de remettre en question les structures dans lesquelles ils sont nés. La nouveauté de leur réaction, leur stupéfaction et leur ressentiment, leur impression d'avoir été trahis expliquent leurs excès romantiques ; un jeune révolutionnaire blanc reste, en général, beaucoup plus romantique qu'un noir. Car c'est une expérience très différente, et qui forge une personnalité différente elle aussi, de grandir dans la nécessité de s'interroger sur tout — depuis votre propre identité jusqu'au problème brutal de votre survie, au sens littéral du mot, afin de pouvoir commencer à vivre. Qu'ils soient riches ou pauvres, les enfants blancs grandissent avec une connaissance de la réalité si réduite qu'on peut dire qu'ils s'illusionnent sur tout, sur eux-mêmes, sur le monde qui les entoure. Les Blancs ont réussi à traverser toute leur vie dans cette euphorie mais les Noirs n'ont pas eu autant de chance : un homme noir qui verrait le monde, comme John Wayne, par exemple, ne serait pas un

patriote excentrique mais un fou furieux. La raison essentielle en est que la doctrine de la suprématie blanche, qui habite la plupart des Blancs, est elle-même une prodigieuse illusion: mais être né noir aux États-Unis est un défi mortel, immédiat. Il est presque impossible à des gens qui s'accrochent à leurs Illusions d'apprendre quoi que ce soit de valable ; un peuple obligé de se créer lui-même doit tout examiner et aspirer les connaissances comme les racines de l'arbre puisent l'eau dans la terre. Un peuple tenu en esclavage doit croire que *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera*.

Mais, en apprenant, les Noirs découvrent aussi la vérité sur les Blancs : c'est là le hic. En fait, il y a longtemps que les Noirs connaissent la vérité sur les Blancs mais maintenant elle ne peut plus être tenue cachée. Le monde entier l'a apprise. La vérité qui libère les Noirs libérera aussi les Blancs, mais ceux-ci ont du mal à l'accepter.

Ils ont terriblement besoin, d'abord, d'être dégagés de la nécessité de mentir tout le temps. Je me rappelle ma visite d'une maison de redressement à Watts, où l'on apprenait aux garçons un métier « utile ». Je vis quelques-uns des ateliers — on leur enseignait à faire des cadres de bois pour agenouilloirs, ou des idioties de ce genre. Les garçons savaient que c'était une sinistre duperie, les professeurs le savaient et le directeur qui m'accompagnait dans ma visite. Il avait l'air honteux et il avait bien raison de l'être. La vérité, c'est que ce pays ne sait que faire de sa population noire maintenant que les Noirs ne sont plus une source de richesse, ne peuvent plus être achetés, vendus et élevés comme du bétail ; il ne sait surtout que faire des jeunes gens noirs, qui représentent une menace aussi

grande pour l'économie que pour le moral des jeunes majoritaires blanches. Ce n'est pas un hasard si les prisons, l'armée & la drogue enprennent tant ; mais il y en a encore trop qui se pavanent dans les rues pour que l'opinion publique soit rassurée. Naturellement, les Américains (du moins ceux qu'on risque d'interroger) nieront d'une voix horrifiée qu'ils rêvent de quelque chose comme une « solution finale », et on peut seulement deviner ce qui se passe dans l'immense hinterland secret du cœur américain en observant la façon dont le pays se conduit. Un immense cauchemar pâle et irrésistible, issu d'une accumulation impressionnante de cauchemars individuels, est responsable de la férocité aveugle qui caractérise les décrets sur la sûreté des rues et la répression du crime dans les transports publics. C'est une terreur assoiffée de vengeance qui a rendu possible le comportement obscène et indéfendable du gouvernement à Chicago. Une nation est dangereusement malade quand son gouvernement ose essayer de museler la presse déjà bien docile et d'intimider les journalistes par des assignations en justice. Plus d'un Noir a été brûlé vif dans ce pays — beaucoup d'hommes encore vivants actuellement l'ont vu de leurs propres yeux; aujourd'hui, on tue tous les jours des hommes et des garçons noirs, de sang-froid et en toute impunité ; la situation est très grave quand un gouvernement, qui est élu pour protéger les intérêts de tous les citoyens américains, s'allie publiquement et sans vergogne aux ennemis des Noirs. Disons les choses comme elles sont: l'éloquence d'un Stennis, d'un Maddox, d'un Wallace a, historiquement et concrètement, fait mourir un nombre incalculable de Noirs et tel était son but. C'est une vérité absolue, même si certains le nient

— mais aucun Noir ne le fera. Aujourd'hui, au nom de l'ordre public, une police soumise et zélée assassine les Panthères Noires dans leurs lits. Mais pour un flic, tous les hommes noirs, et surtout les jeunes, sont des Panthères et toutes les femmes noires et leurs enfants sont leurs complices : de même, dans un village vietnamien, la population entière, hommes, femmes, enfants, est soupçonnée d'être Viêt-cong. Dans le village comme dans le ghetto, ceux qui n'étaient pas dangereux avant la fouille et le ratissage le deviennent après, car les habitants du ghetto, comme ceux du village, comprennent qu'ils sont identifiés, jugés, menacés et assassinés uniquement à cause de la couleur de leur peau. Curieuse façon de se battre pour la liberté d'un peuple ou le maintien de l'ordre public.

Assiégé, trahi par Washington et le manque total de perspicacité des hommes politiques, le ghetto décida de ne pas se laisser piéger par ce nouveau danger, d'y résister et d'y survivre ; mais il manquait un foyer, un point de ralliement, un porte-parole. Et comme tant d'autres, David et moi nous regardions en soupirant et disions : *Seigneur, nous aurions vraiment besoin de Malcolm maintenant*

Hollywood, en partie au moins, prenait une part de plus en plus active dans la bataille pour les droits civiques — maintenant, pensais-je avec amertume mais un peu injustement, que le problème est devenu moribond. En même temps, un mouvement de fond se dessinait dans l'opinion pour remplacer Sam Yorty, le maire, qui cultivait soigneusement son personnage pittoresque et bon enfant et était en place depuis

1911, par quelqu'un plus au courant des choses du XX^e siècle, en l'occurrence Tom Bradley, un Noir. Des gens comme Jack Lemmon, Jean Seberg, Robert Culp et France Nuyen soutenaient énergiquement Martin Luther King, apportaient une contribution financière et convainquaient d'autres d'en faire autant; quelques-uns aidaient à recueillir de l'argent pour créer une fondation Malcolm X.

Marion Brando était aux premières lignes de toutes ces activités. Il s'intéressait vivement aux Panthères Noires et connaissait la plupart de leurs membres. Le 6 avril, Eldridge Cleaver fut blessé et Bobby Hutton tué à Oakland, au cours d'une « fusillade », selon la description de la police. Marion me téléphona et me dit qu'il partait pour Oakland. J'aurais voulu l'accompagner mais Martin Luther King avait été assassiné deux jours auparavant et, pour dire la vérité, j'étais dans un état voisin de l'hébétude. Je ne peux décrire ni défendre cette réaction et renonce à m'y attarder. Marion prit l'avion pour Oakland afin d'y prononcer l'oraison funèbre de Bobby Hutton, un garçon de dix-sept ans abattu dans la rue par les flics comme un chien enragé. La police d'Oakland clama son indignation et menaça même, je crois, de poursuivre Marion en justice, probablement pour diffamation. Le grand jury avait qualifié ce massacre d'un garçon noir de dix-sept ans, non armé, d'« homicide par légitime défense » : les jurés, dont beaucoup comptent parmi leurs amis des juges et des avocats éminents, n'auraient eu aucune chance d'être choisis si on les avait crus capables de rendre un autre verdict.

(Plus tard j'allai à Oakland voir la maison où Hutton fut tué et Cleaver blessé. Elle est enclavée entre deux autres maisons

semblables. Sur l'une des façades s'ouvrent des fenêtres, qui donnent sur une impasse ; du côté rue, il y a seulement une énorme porte de garage d'où, inutile de le préciser, personne ne pouvait espérer tirer sans être abattu. La maison, et le sous-sol en particulier, où s'étaient réfugiés les occupants, ont l'air d'avoir subi une opération de ratissage. L'entrepôt, de l'autre côté de la rue, où se tenaient les flics, n'a pas une égratignure : voilà pour la version officielle de la fusillade. À l'époque où je me trouvais là-bas, il y avait des fleurs posées sur une pierre, à l'endroit où Bobby tomba : les gens du quartier en avaient fait une sorte de sanctuaire.)

C'est en mars, il me semble, peut-être plus tôt, que Martin Luther King vint parler au cours d'une réunion privée qui se tint dans une maison de Hollywood Hills, pour rassembler des fonds destinés à la Southern Christian Leadership Conférence. Je n'avais pas vu Martin depuis longtemps et j'étais impatient de le retrouver dans un cadre où nous pourrions bavarder un peu avant qu'il prenne quelques maigres heures de sommeil et s'envole à nouveau. Pendant des années, nos rencontres avaient eu lieu dans des aéro-gares ou pendant de harassants défilés.

C'est une impression peut-être fautive dans bien des cas, mais on trouve toujours incongru et suspect que des gens relativement riches et certainement très célèbres se réunissent pour proclamer leur adhésion à une noble cause et se dépouiller d'une partie de leur argent. Je pense que quelqu'un comme moi — c'est-à-dire quelqu'un de totalement étranger au monde qui a produit ces gens-là — ne peut éviter une certaine ambivalence de sentiments devant un tel spectacle. D'après mon expérience personnelle, la compassion et la conviction authentiques,

désintéressées, se rencontrent très rarement. Pourtant, on ne doit pas oublier que, aussi rares soient-elles, elles existent. En donnant à ces gens le bénéfice du doute, en supposant par exemple que, appelés à siéger dans un jury chargé déjuger le meurtre légal d'un Noir, ils auraient le courage de voter selon leur conscience et non selon leur classe, je pense que ce qui les pousse à participer à de telles réunions est un malaise très vif mais imprécis. Ils sont tenaillés par le sentiment que quelque chose ne va pas et qu'ils doivent faire tout ce qu'ils peuvent pour le redresser. Mais la qualité de leur action dépend beaucoup de leur choix, ou plutôt de leur idée de ce qui ne va pas. De toute façon, ils ne savent comment agir — on pourrait ajouter « qui le sait ? » — et ils donnent leur argent et leur soutien à la personne qui leur paraît faire ce qu'il faut. La grande tentation, alors, à laquelle la plupart d'entre eux succombent, est de se considérer quitte. Mais d'autre part, en supposant toujours qu'ils sont sincères, la faille cruciale dans leur attitude est qu'ils ne voient pas très bien où leur engagement les conduira quand tout ira mal — à *la lanterne** ou à l'abjuration ; ils ne connaissent pas la puissance impitoyable du mal qui habite le monde. Il y a des années maintenant, je me rappelle avoir eu une discussion — ô combien triste ! — avec un ami sur nos rapports avec Martin. Cela se passait peu après notre entrevue célèbre et mouvementée avec Bobby Kennedy et mon moral était très bas. Je dis que nous pouvions bien faire pétition sur pétition, défilé après défilé, collecter de l'argent et en donner jusqu'à en crever: rien de tout cela n'atteindrait le cœur du problème ou changerait le sort de qui que ce soit. Les trente mille dollars rassemblés ce soir partiraient en cautions demain matin et il nous faudrait continuer

jusqu'à épuisement. Rien ne toucherait jamais la conscience des habitants de ce pays — c'était une illusion de croire qu'ils en avaient une. Quelques individus en possédaient peut-être une mais le pays veillait toujours à ce qu'ils soient rapidement, sinon brutalement, réduits au silence. Nous ne pourrions rien faire pour empêcher une confrontation publique. Alors, quand le drame éclaterait, quelle serait notre position ?

Nous étions assis près d'un feu et, à la lueur des flammes, le visage de mon ami paraissait songeur. Il me regarda presque comme s'il me voyait pour la première fois.

« C'est vraiment ce que tu penses ? »

« Oui. Malheureusement, oui. »

« Eh bien, dit-il, étant Noir, tu n'as pas à t'inquiéter de la position que tu auras. *Ils* y ont pensé pour toi, crois-moi. »

Il avait raison. Aussi peut-on considérer les gens comme ceux qui habitent Hollywood Hills comme le très problématique levain de la pâte. Instinctivement, quand on s'adresse à eux, on essaie de souffler sur leur perception quelque peu glacée de la vie, sinon pour l'embraser, du moins pour lui donner quelque chaleur. En essayant de réduire la distance entre eux et vous, on les pousse aussi, inévitablement et inconsciemment, à réduire celle qui les sépare de leurs espoirs, de leurs peurs et de leurs désirs les plus profonds ; on les incite à se passer de cet intermédiaire qu'ils appellent docteur et qui constitue leur plus grande et leur plus infantile complaisance vis-à-vis d'eux-mêmes. On sent parfois affleurer sur leur visage paisible une incertitude intense. Bobby Seale prétend que la plus grave maladie des Blancs est la lamentable idée qu'ils se font de Dieu ; ils n'ont jamais accepté les dieux noirs et la peur qu'ils ont

de ceux-ci, pourtant aussi présents dans leur existence que le Dieu blanc, les pousse à se méfier de la vie. Cette peur est à l'origine de la fascination et de la crainte que leur inspire la vie des Noirs : c'est cette tension qui les rend problématiques. Mais, d'autre part, au moins pour certains d'entre nous, il est de plus en plus clair que nous sommes tous plongés dans la même obscurité profonde, une obscurité que seuls l'honneur et le courage humains peuvent dissiper. Beaucoup espèrent encore conserver leur honneur et leur sécurité. Personne ne peut les en blâmer : comment ne pas partager cet espoir ? Mais quand on demande à l'histoire quelles sont les chances de cet espoir, pour une nation prise dans le tourbillon d'une crise de civilisation, sa réponse n'est guère optimiste.

Finalement, Martin arriva, vêtu d'un costume bleu clair et accompagné de Andrew Young; ils avaient l'air fatigués. Heureux de nous retrouver, nous nous assîmes dans un coin relativement isolé et essayâmes de nous mettre mutuellement au courant de nos activités et de renouer notre amitié.

Hélas ! nous ne le pourrions jamais. Notre première rencontre avait eu lieu à la fin du boycott des autobus de Montgomery — il y avait combien d'années de cela? huit, dix, leur nombre n'avait plus d'importance. Nous n'avions jamais réussi à bien nous connaître, Martin et moi ; les circonstances, et peut-être nos caractères, nous en avaient empêchés ; mais j'avais beaucoup de respect et d'affection pour lui et je pense qu'il m'aimait aussi. Je lui décrivis mes occupations à Hollywood, et Andrew et lui, l'air peut-être un peu sceptique, me souhaitèrent bonne chance. Je ne sais plus si c'est ce soir-là que nous convînmes de participer ensemble à la manifestation du Carnegie Hall

ou si c'était déjà réglé. Mais bientôt Marion prit la parole ; d'un ton sérieux, presque dur, pour bien faire comprendre aux gens assemblés ici la gravité de notre situation et la vitesse à laquelle s'écoulait le temps qui nous restait pour une solution pacifique, il présenta le docteur Martin Luther King Jr.

Plus notre situation devenait complexe, plus les discours de Martin se faisaient sobres et concrets. Ce soir-là, je me souviens, il parla très simplement du travail de la Southern Christian Leadership Conférence, de ce qui avait été fait, de ce qui se faisait et de l'énormité des tâches qui restaient à accomplir. Mais plus que les mots, c'est le ton de sa voix que ma mémoire a gardé. Il parla humblement, comme un ouvrier parmi d'autres, s'adressant à ses compagnons de travail. Il fit sentir à chacun d'entre eux que tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il pouvait faire, était important, était essentiel. Il ne les flatta pas ; avec beaucoup de subtilité il leur demanda de conformer leur vie à leurs obligations morales. C'était impressionnant de voir l'assistance quand il se tut: silencieuse, attentive, reconnaissante, peut-être même profondément honorée, au sens le plus sérieux de ce mot galvaudé.

Et pourtant, quelle différence entre sa façon de parler ce soir-là et celle qu'il avait seulement quelques années plus tôt ! C'était l'époque où nous fîmes notre grande marche sur Washington. Quelque chose comme deux cent cinquante mille personnes étaient venues dans la capitale de la nation pour présenter à leur gouvernement une pétition demandant la réparation des torts qui leur étaient faits. Ils étaient venus de partout, de tous les milieux, vêtus de vêtements les plus divers, dans toutes sortes de véhicules. Même le sceptique que je suis, avec toutes

les raisons que j'avais de douter qu'une pétition ait des chances d'être entendue et satisfaite, ne pouvait pas ne pas vibrer devant l¹ ferveur de tant de gens, rassemblés dans cet endroit, avec ce but commun. Elle faisait oublier que Washington terrorisé avait cadenassé ses portes et s'était enfui, que beaucoup d'hommes politiques étaient restés parce qu'ils n'avaient pas osé ne pas être présents, que John Lewis, alors membre de la S.N.C.C.³, avait dû modérer le ton de son discours à cause de l'arrogance indomptable d'un archevêque de Boston, que l'administration avait tout fait pour empêcher la marche, jusqu'à me demander, à moi qui étais étranger à son organisation, d'user de mon influence pour la faire supprimer. (Je répondis que si j'avais quelque influence, aussi petite fût-elle, je ne m'en servais certainement pas contre cette manifestation.)

Contrairement à ce que notre expérience nous faisait redouter, ce fut une journée exaltante et malgré tout ce que le passé nous avait appris, nous allions presque jusqu'à espérer — espérer que les aspirations et la ferveur que la foule exprimait avec une dignité si exemplaire ne seraient pas trahies une nouvelle fois. (La République populaire chinoise nous avait envoyé un télégramme de soutien, mais Roy Wilkins le refusa en disant que nous accepterions avec joie un tel message le jour où les Chinois seraient autorisés à demander à leur propre gouvernement la réparation des torts qui leur étaient faits, comme nous le demandions, nous. Je pensai avec inquiétude qu'un jour, peut-être, cette phrase si fière résonnerait ironiquement à nos oreilles.)

3. *Student Nonviolent Coordinating Committee.*

Mais Martin avait été très émouvant ce jour-là. Marion (qui avait apporté un aiguillon à bœufs pour révéler la dépravation du Sud), Sidney Poitier, Harry Belafonte, Charlton Heston et moi avions été invités avec quelques autres à participer à remission de Ed Murrow *The Voice of America*. C'est donc sur un écran de télévision que nous suivîmes le discours de Martin ; nous sentions l'enthousiasme de la foule monter vers lui et le transformer. Il termina par ces mots : « Enfin libre, enfin libre, loué soit le Dieu tout-puissant, je suis libre ! » Ce jour-là, pendant un instant, il nous sembla être sur une hauteur et contempler notre héritage, nous crûmes que le royaume promis et la fraternité dont nous rêvions désespérément deviendraient réalité. À la tombée de la nuit, la foule se dispersa en silence comme il était convenu. Sidney Poitier nous emmena dîner dans un Washington étrangement calme. Ces gens étaient venus dans leur capitale, s'étaient fait connaître puis étaient partis : personne ne pouvait plus mettre en doute la réalité de leurs souffrances. Après cet événement, je quittai moi-même Washington pour une tournée de conférences à travers le pays qui me conduisit jusqu'à Hollywood. C'est là que, quelques semaines plus tard, mon téléphone sonna et une militante blanche du C.O.R.E.⁴ m'annonça d'une voix presque hystérique qu'on avait plastiqué une école du dimanche à Birmingham et que quatre petites filles noires avaient été envoyées tout droit au paradis. Ce fut la première réponse à notre pétition.

La marche sur Washington, telle qu'elle avait été conçue à l'origine, manquait beaucoup de politesse : il était prévu

4. *Congress of Racial Equality*.

que les gens s'allongeraient sur les pistes d'envol des aéro-dromes, bloqueraient l'accès des rues et des bureaux pour immobiliser complètement la ville et resteraient aussi longtemps qu'il le faudrait pour forcer le gouvernement à reconnaître l'urgence et la justice de leurs exigences. Malcolm était très caustique quand il parlait de la marche ; il l'appelait un attrape-nigaud. Je pense qu'il avait raison. Cinq ans plus tard, Martin, portant sur ses épaules la fatigue et la tristesse de ces cinq années supplémentaires, continuait à organiser des pétitions. Mais l'enthousiasme avait disparu, car les gens ne croyaient plus à cette forme d'action et n'avaient plus confiance dans leur gouvernement. La marche sur Washington telle qu'elle avait finalement été organisée — ou, selon l'expression de Malcolm, « diluée » — s'inspirait du raisonnement suivant : une réunion pacifique donnerait les meilleurs résultats. Cinq ans plus tard, il était difficile de croire que l'assaut de la capitale initialement prévu aurait pu faire couler plus de sang ou provoquer plus de désespoir. Au bout de ces cinq ans, il était devenu évident que nous avions reculé, et pas à notre avantage, l'heure du sinistre règlement de comptes.

Martin, Andrew et moi nous souhaitâmes une bonne nuit et promîmes de nous revoir à New York.

Siegel, le premier avocat que j'engageai pour Tony, semblait tout droit sorti de *BleakHouse* et j'aurais préféré le rencontrer dans ce roman plutôt que dans la vie. Alerte, comme je l'ai déjà dit, les cheveux blancs, rusé, affichant une courtoisie à l'ancienne mode, à la fin il me faisait penser à un vautour. Il y avait

des années qu'il était avocat d'assises ; pratiquement depuis sa naissance et, d'après ce qu'on m'avait dit, il avait une « bonne » réputation. Mais je devais bientôt découvrir que la « bonne » réputation d'un avocat d'assises ne repose pas forcément sur une compétence ou un zèle quelconques dudit avocat; elle traduit encore moins un intérêt pour ses clients : elle paraît se référer presque uniquement à l'habileté avec laquelle il sait monter les combines et à son prestige auprès des autres avocats, des juges et du procureur de la République. La réputation d'un avocat d'assises semble dépendre, sauf, bien sûr, pour les deux ou trois «ténors» de la profession, de son rang dans ce club. Pour dire les choses comme elles sont, le destin du client est donc lié à l'argent dont il dispose : on peut donc affirmer qu'en général, si un homme pauvre se voit rendre justice, c'est qu'il y a intervention divine.

Un homme pauvre est toujours quelqu'un d'isolé, en ce sens que ses proches sont aussi ignorants et impuissants que lui. Tony a été mis en prison le 28 octobre 1967 et il y est toujours. Une seule fois, pendant toute cette période, il a comparu devant le tribunal et les jurés n'ont pu se mettre d'accord. Si Tony avait été un citoyen plus important, on ne l'aurait jamais traité ainsi. Par exemple, on aurait admis que ses droits constitutionnels avaient été violés au moment de son arrestation à cause du procédé employé pour l'identifier. Bien que Tony l'ait demandé maintes fois, ce point n'a jamais été abordé. La police admet très mal qu'on l'accuse d'avoir violé les droits constitutionnels d'un suspect — en général, elle est aussi susceptible qu'une reine de beauté vieillissante. Les flics n'auraient pas osé arrêter Tony de cette façon s'ils n'avaient pas eu la certitude qu'il ne

pourrait jamais les mettre en cause. Tony n'avait aucun soutien, sauf sa sœur Valérie, qui lui était très dévouée, et moi. Mais ni elle ni moi n'étions armés pour affronter ce monde dans lequel nous nous trouvions soudain plongés, et j'avais le handicap sérieux d'être éloigné de plus de quatre mille kilomètres de l'arène où se déroulait le combat.

Cela signifiait que Tony était très isolé. Il n'en aurait pas été ainsi si le système fonctionnait différemment et s'il était servi par d'autres gens. Mais tel qu'il est, les pauvres, les Noirs et les ignorants y servent de marchepied à la carrière des hommes de loi; car on juge ces derniers d'après le nombre d'arrestations ou de condamnations qu'ils ont obtenues. Elles ont pour eux beaucoup plus d'importance que la justice, si tant est que celle-ci en ait une. Il est évidemment beaucoup plus facile de faire comparaître un pauvre type et de l'accabler de tous les crimes possibles que de supporter les inconvénients et le danger possible qu'implique la recherche de la vérité dans les faits et dans les responsabilités. D'après mon expérience, les défenseurs de l'ordre public se moquent de savoir qui est coupable. J'ai été arrêté par la police de New York, par exemple, déclaré coupable devant le juge et j'ai vu l'accusation inscrite dans les registres sans que quiconque me demandât si je plaçais coupable ou non et sans être autorisé à parler. (Je réussis à faire retirer la plainte et si j'en avais eu les moyens, j'aurais intenté un procès à la ville. Quand on demanda au juge d'expliquer sa « négligence », il répondit qu'il y avait foule au tribunal ce jour-là et que les bruits de circulation venant de la rue l'avaient rendu distrait.)

Dans le cas de Tony Maynard, la notion de justice est tout simplement bafouée si l'on considère qu'aucun effort n'a été

tenté pour retrouver Passillant blanc et qu'on a promis une peine légère à Tony s'il acceptait de plaider coupable. Je sais que c'est vrai parce que pendant son procès, au cours d'une délibération du jury—qui dura plus qu'on ne s'y attendait —, Galena, le procureur de la République, me prit à part et devant la sœur de Tony, Valérie, et le deuxième avocat que j'avais engagé, Selig Lonefsky, il me demanda d'user de mon influence pour persuader Tony d'accepter le marché. Il ajouta que de toute façon il l'«aurait». Depuis, Lonefsky et Galena se sont associés, conclusion tout à fait normale qui accroît la confiance et l'affection que les pauvres éprouvent pour leurs protecteurs.

Mais j'anticipe. Mon absence de New York signifiait que Siegel ne subissait aucune pression; autant que je pus m'en rendre compte, il ne fit jamais rien. La plupart des lettres qu'il m'envoyait parlaient d'argent. Je lui avais versé une provision et je n'essayais pas de faire sauter le reste de ses honoraires, mais, à mesure que le temps passait sans qu'aucun progrès n'apparût, j'hésitais naturellement à m'enfoncer davantage dans une mauvaise affaire. Nous allions tout droit à une impasse ; Valérie et moi ne savions plus que faire. Je voulais congédier Siegel, mais sur quelles bases choisir un nouvel avocat? Personne, autour de moi, ne pouvait me renseigner sur les criminalistes ; les autres avocats que je connaissais avaient le plus profond mépris pour eux. Je pensai un moment à Melvin Belli, mais il plaidait en Californie ; à Louis Nizer, que j'essayai en vain de voir; mais je savais que je ne pourrais pas payer les honoraires que l'un et l'autre demandaient. J'envisageai de rendre l'affaire publique, mais ce n'était pas facile de faire de la publicité sur un cas, hélas ! si banal. Je sentais que mon seul témoignage ne pèserait

pas lourd et comment soulever la vague qui amènerait une indignation générale ? Je ne pouvais pas consacrer tout mon temps car j'étais sous contrat en Californie et il me fallait retourner là-bas. D'ailleurs j'avais mon scénario à terminer, ne serait-ce que pour toucher mon argent. J'en avais soupé, de la justice.

Val et moi nous retrouvions dans le cabinet de Siegel pour apprendre que le jugement avait encore été reculé mais que c'était finalement mieux car cela voulait dire que ce serait le juge Machin qui siégerait au lieu du juge Chose — du moins il essaierait que ce soit le juge Machin et non le juge Chose. Lui, Siegel, connaissait bien le juge Machin et l'appellerait dès ce soir. Il nous souriait alors d'un air satisfait comme pour dire : «Vous voyez comme je me démène pour vous, comme je prends vos intérêts à cœur. » Non, ses enquêteurs n'avaient pas réussi à retrouver Dennis Morris. (Morris est l'inconnu qui avait identifié Tony d'après une photo d'identité.) Celui-ci avait disparu. Personne ne semblait savoir où il était. Non, pas de nouvelle non plus de Michael Crist. Tout cela demandait du temps et de l'argent — il allumait alors un cigare et ses yeux bleus me fixaient d'un air d'attente.

Que pouvions-nous dire à ce vieillard terrifiant? Comment savoir s'il avait parlé à une seule personne, passé le moindre coup de fil en faveur de Tony? Même si nous restions dans ce bureau jusqu'à notre mort, pendant que Tony moisissait en prison, nous n'en apprendrions pas plus. Il se moquait éperdument de Tony mais nous ne lui en demandions pas tant — nous supposons qu'autre chose comptait pour lui. Quoi ? son honneur en tant qu'avocat d'assises ? probablement — ce qui montre notre naïveté. Son honneur était hors de toute atteinte

car il était membre à vie du club. Nous n'avions aucun moyen d'allumer un pétard sous ses fesses pour le contraindre à faire ce pour quoi nous le payions. Il n'avait pas besoin de nous. Il y avait des milliers de gens comme nous, mais pour la plupart, pour l'entretenir en cigares et lui donner leurs pauvres sous avec l'espoir qu'il tirerait leurs êtres chers de leurs difficultés. Il le faisait parfois — il n'avait rien contre ; simplement c'était une loterie : tout dépendait du numéro qui sortait; et il n'allait pas contrarier la machine. Jour après jour, nous quittions son cabinet pour aller à la prison *The Tombs* où je voyais Tony; il tenait le coup magnifiquement, je n'aurais pas cru qu'il fût si costaud. Devant lui, je me sentais coupable, frustré, impuissant, je voyais le temps me glisser entre les doigts comme du sable. Val m'attendait dehors et, quand je sortais, nous nous promenions parfois autour de la prison puis je la laissais avec ceux qui attendaient la visite de six heures.

Si l'on veut savoir qui est en prison dans ce pays, on n'a qu'à aller près des prisons et observer les visiteurs. Val et moi, puis, plus tard, mon frère David, nous passions des heures, des jours, des éternités à *The Tombs*. Il devait y avoir des visiteurs blancs, je suppose, c'est même évident, mais ils disparaissaient dans la masse des peaux sombres. Femmes noires ou portoricaines, jeunes filles noires ou portoricaines, hommes, jeunes gens noirs ou portoricains : voilà le poisson ramené dans ce filet qu'on appelle la justice. L'inquiétude, le désespoir imprègnent les couloirs comme une odeur ; les visiteurs viennent chercher un miracle : trouver quelqu'un qui s'intéresse aux détenus. Mais personne n'est disponible : la prison est surpeuplée, les rôles des assises complets, les juges occupés, les avocats

ambitieux et les flics zélés. Quelle importance si un homme reste enfermé ici pendant un an ou deux, si sa vie est gâchée, s'il fleuvient fou, s'il tue quelqu'un ou se suicide? C'est regrettable mais ce sont des choses qui arrivent.

Je ne prétends pas que tous les détenus sont innocents mais j'affirme que la loi, telle qu'elle est appliquée, est coupable et qu'ils sont donc tous injustement emprisonnés. Car enfin, peut-on imaginer qu'un jeune Blanc de la bourgeoisie — ou même n'importe quel garçon blanc — arrêté sous une inculpation aussi grave qu'un meurtre, avec des présomptions aussi légères, soit forcé de passer deux ans et quatre mois en prison, comme c'est le cas de Tony? Quelle est la nature de ce pouvoir qui fait qu'un prisonnier se voit conseillé, demandé, ordonné ou contraint de confesser un crime qu'il n'a pas commis et s'entend promettre une peine plus légère pour s'être ainsi parjuré et avili ? Est-ce que la loi existe afin de servir les ambitions de ceux qui ont juré de la faire respecter ou bien peut-on sérieusement la considérer comme une force morale, unificatrice, source de santé et de vigueur pour une nation ? L'ennui, avec ces questions, c'est qu'elles résonnent comme des figures de rhétorique et irritent le lecteur car il n'aime pas s'entendre dire que la justice telle qu'elle est dans son pays est une sinistre farce. Or, si l'on veut savoir comment fonctionne la justice dans un pays, on ne va pas interroger les policiers, les avocats, les juges ou les membres protégés de la bourgeoisie. On s'adresse à ceux qui ne sont pas protégés, ceux qui ont justement le plus besoin de la protection de la loi — et on écoute leur témoignage. Demandez à n'importe quel Mexicain, Portoricain, à n'importe quelle personne noire, ou pauvre — demandez aux

malheureux comment ils sont traités par les tribunaux et alors vous saurez, non pas si ce pays est juste, mais s'il aime la justice et la conception qu'il s'en fait. En tout cas, l'ignorance alliée au pouvoir est certainement le plus féroce ennemi de la justice.

Je vis Martin à New York et nous fîmes notre numéro à Carnegie Hall. Tous mes vêtements étaient sales et je dus aller en vitesse m'acheter un costume sombre pour la soirée. Après deux ou trois jours épuisants, je repris l'avion, vers l'ouest. Chaque fois que je quittais New York, il me semblait que j'abandonnais lâchement Valérie et Tony et j'étais tenté de laisser tomber le scénario et de mener la bataille jusqu'au bout. Je savais, bien sûr, que c'était impossible car en fait il s'agissait de la même bataille. Pourtant, par moments, je me demandais si je n'allais pas les perdre toutes les deux.

Je me souviendrai toujours d'une journée à Palm Springs, peu avant mon départ de là-bas ; il faisait un temps magnifique. Billy Dee Williams était de passage à Hollywood et logeait chez moi; nous avons passé la plus grande partie de cette journée en compagnie d'une jeune et brillante journaliste, venue m'interviewer sur le film consacré à Malcolm. J'étais très optimiste ce jour-là — comme je ne l'ai plus jamais été depuis — et je lui parlai très librement. (Trop, me dit Malvin plus tard.) J'avais décidé d'abattre mes cartes et de préciser, aussi clairement que possible, comment je voyais le film et avais l'intention de le bâtir. Ainsi, pensais-je, cela faciliterait les choses par la suite ;

mais en cela je me trompais ; la mésentente entre le studio et moi avait pratiquement commencé dès ma descente d'avion. Quoi qu'il en soit, j'avais opté pour la franchise, ou du moins une copie décente de celle-ci, et je parlai comme si j'étais responsable du film, ce que j'estimais devoir être, en tout cas, à ce stade-là du projet. Je me trouvais, en fait, dans une situation difficile car, par nature et par expérience, je préfère travailler seul et j'ai horreur de parler publiquement à l'avance de mon travail. Mais ma position dans cette affaire étant très officielle, il me paraissait plus sage de faire mes propres déclarations plutôt que de laisser d'autres les faire pour moi. Or, le studio, lui, préférait que je m'abstienne de toute manifestation. Voilà où nous en étions et ce conflit qui touchait au cœur du problème — celui de savoir qui superviserait la création du film — devait durer jusqu'au moment où je renonçai et me retirai de l'entreprise.

Je tenais beaucoup à Billy Dee pour le rôle de Malcolm et puisque personne n'avait d'autre suggestion, je ne voyais pas pourquoi on ne l'aurait pas choisi. En termes crus, hollywoodiens, commercialement, Poitier est la seule grande vedette noire; donc, puisque, d'autre part, Marvin m'avait demandé de chercher un acteur, je m'estimais autorisé à mettre Billy Dee en avant. Pour être tout à fait sincère, je dois dire que, dès les premiers contacts, je n'avais jamais eu l'intention de laisser les gros bonnets de Columbia attribuer ce rôle ; j'étais décidé à retirer mon nom de la production s'ils essayaient de me forcer la main. Appelez ça de la stupidité pure, de l'arrogance au suprême degré ou ce que vous voulez, mais j'avais pris ma décision et ensuite rien ne pouvait m'ébranler et me faire changer

d'avis. Si ma conception du film contenait des erreurs, si j'en faisais dans la réalisation, j'étais prêt à payer. On peut tirer la leçon de ses propres erreurs et s'en trouver enrichi. Mais on ne survit pas à celles qu'on permet aux autres de faire pour soi, quand, écartant sa propre vision, à laquelle on croit, on adopte celle de quelqu'un d'autre, sans la partager.

Enfin, au moment dont je parle, toute cette merde n'avait pas encore été brassée par le ventilateur. Ce jour-là, Billy et moi avions bu quelques verres avec la journaliste au bord de la piscine. Walter, l'homme qui s'occupait de ma maison, s'appropriait à préparer le dîner. La jeune fille se leva pour partir et, après l'avoir raccompagnée jusqu'à sa voiture, nous revînmes tout joyeux vers la maison.

Le téléphone, qu'on avait sorti dans le jardin, sonna. De l'autre côté de la piscine, Billy était en train d'improviser une sorte de danse africaine (du moins à mes yeux) sur un disque d'Aretha Franklin. Je décrochai.

C'était David Moses. Il me fallut un certain temps pour reconnaître le son de sa voix — non, pas le *son*, mais une inflexion bizarre dans sa voix.

Il dit: «Jimmy... ? On a tiré sur Martin», et je crois bien que, sur le coup, je ne répondis rien, je n'éprouvai rien. Je ne savais même pas de qui il parlait, qui était ce *Martin*. Pourtant, malgré le disque qui tournait toujours, un silence se fit en moi. David reprit : « Il n'est pas encore mort » et alors je sus de qui il parlait — « mais il a été blessé à la tête, alors... »

Je ne me rappelle pas avoir répondu. Pourtant j'ai bien dû dire quelque chose. Billy et Walter m'observaient. Je leur appris la nouvelle.

Le reste de la soirée a disparu de mon souvenir, caché dans les replis obscurs de ma mémoire. Nous avons probablement * allumé la télévision mais je ne m'en souviens pas. Je me rappelle avoir pleuré un court moment, plus de rage impuissante que de douleur et je revois Billy qui essayait de me consoler. Mais c'est tout. Plus tard, Walter me dit qu'une voiture avait rôdé toute la nuit autour de la maison.

La toute dernière fois que je vis Medgar Evers, il m'accompagnait à l'aéroport et nous passâmes par chez lui pour que je dédicace mes livres à sa femme et à ses enfants. Je revois Myrilie Evers devant sa maison, souriant et agitant la main quand nous partîmes. Je montai dans l'avion et Medgar, avec ce sourire de prédicateur campagnard qui le caractérisait, me dit: «À bientôt.»

Des mois plus tard, je me trouvais à Porto-Rico, où j'achevais le dernier acte de ma pièce. Mon hôte, mon hôtesse, mon ami Lucien et moi, avons passé quelques jours à visiter l'île et nous étions sur le chemin du retour. C'était une journée splendide, chaude et ensoleillée, et nous avions décapoté la voiture. La radio jouait, nous bavardions, nous étions très gais. Tout à coup la musique s'arrêta et une voix annonça que Medgar Evers avait été tué d'un coup de revolver dans le garage de sa maison ; sa femme et ses enfants avaient vu cet homme fort s'écrouler.

Non, il m'est impossible de décrire ma réaction. J'y ai souvent pensé depuis, elle m'a hanté plus d'une nuit. Je dis quelque chose comme : « C'est un de mes amis ! », mais personne dans l'auto ne savait vraiment qui il était, ce qu'il représentait pour

moi et pour beaucoup de gens. Curieusement, je n'arrivais pas à l'imaginer, lui : je revoyais Myrtilie et les enfants. Ils étaient très jeunes alors. Le ciel bleu sembla descendre sur moi comme une couverture ; la vitesse de la voiture, le vent qui frappait mon visage m'étouffaient, on aurait dit que les éléments voulaient enfoncer quelque chose dans ma gorge et m'en remplir jusqu'à suffocation. Incapable de parler, de pleurer, je me rappelais juste son visage carré, lumineux et beau, sa lassitude, qui collait à ses traits comme une seconde peau, et sa façon de prononcer certains mots, en traînant sur les voyelles ; je l'entendais me décrire comment les vêtements en lambeaux d'un homme lynché claquaient au vent, dans l'arbre où le corps était pendu et devant lequel il avait dû passer pendant des jours. Medgar. Disparu.

Je me rendis seul à Atlanta. Je ne sais pourquoi. Je portais le costume que j'avais acheté pour la soirée au Carnegie Hall avec Martin. J'avais dû prendre la précaution de réserver une chambre dans un hôtel car je me rappelle vaguement m'y être arrêté et avoir parlé avec deux ou trois types du genre prédicateur ; c'est avec eux que je me dirigeai vers l'église. Très vite, nous comprîmes que nous ne pourrions pas avancer beaucoup dans la direction que nous avions prise. Nous essayâmes d'autres chemins mais la densité de la foule nous arrêta. Je commençai à regretter d'être venu incognito et seul car, maintenant que j'étais à Atlanta, je voulais entrer dans l'église. Ayant perdu mes compagnons, j'entrepris de me glisser à travers la foule. Mais bientôt un mur humain se dressa entre l'église et moi.

Jusqu'alors, j'avais apprécié ma petitesse, mais maintenant, elle jouait contre moi, car je connaissais certaines des personnes qui se trouvaient sur les marches mais elles ne pouvaient pas me voir et il m'était impossible de crier. Je réussis à gagner quelques centimètres et demandai à un gros homme devant moi de bien vouloir me laisser passer. Il s'écarta : « Ouais, voyons un peu comment vous allez traverser cette grosse Cadillac. » Il disait vrai, elle s'étalait, en plein devant moi, grosse comme une maison. J'aperçus Jim Brown mais il ne me vit pas. Je montai sur le capot et fis des gestes frénétiques qui finirent par attirer l'attention de quelqu'un, là-bas, sur les marches ; il vint jusqu'à l'auto et me hissa pratiquement par-dessus. Après avoir échangé quelques mots avec Jim Brown, j'entrai dans l'église et m'assis.

L'église était naturellement pleine à craquer. Loin devant, j'aperçus Hariy Belafonte à côté de Coretta King. Des années auparavant, alors que je faisais un reportage sur son mari, j'avais interviewé Coretta. Nous nous étions très bien entendus, elle avait un rire franc, agréable. Ralph David Abemathy monta en chaire. Je le revoyais lui aussi, des années plus tôt, assis en manches de chemise dans sa maison de Montgomery, grand, noir, gai, versant quelque boisson fraîche dans nos verres avant de me conduire à un hôtel voisin. Sur le banc devant moi se trouvaient Marion Brando, Sammy Davis, Eartha Kitt — tout en noir, l'air d'une petite fille de dix ans désemparée — et Sidney Poitier. Marion me vit et me fit un signe de tête. L'atmosphère était sombre, tendue, comme si quelque chose, les ciels peut-être, ou la terre, allait craquer. Pas un bruit dans l'assistance.

Le service religieux passa sur moi en vagues. Non qu'il me parût irréel. Je n'en ai jamais connu et espère ne plus en vivre

d'aussi réel. Mais je garde de mon enfance l'obsession de ne pas pleurer en public et je pensais surtout à ne pas craquer. Je ne voulais pas pleurer pour Martin, les larmes me semblaient futiles. Mais je redoutais aussi, et je n'étais probablement pas le seul, de ne plus pouvoir m'arrêter si je commençais. Nous avions pourtant bien des raisons de verser des larmes : ils étaient si nombreux, ceux qui nous avaient été enlevés, si tôt. Medgar, Malcolm, Martin ; et leurs veuves, et leurs enfants. Le révérend Ralph David Abemathy demanda à une sœur de chanter un hymne que Martin aimait: «Une dernière fois, dit-il, pour Martin et pour moi », et il s'assit.

La sœur se leva, grande, sombre, très belle dans sa longue robe et, maîtrisant sa douleur, se mit à chanter. Je connaissais ce cantique : *Mon Père céleste veille sur moi*. Il s'éleva comme il avait dû le faire sur les tristes champs de coton, il y avait bien longtemps ; il disait l'alliance qu'un peuple avait conclue, jadis, avec la vie et avec celle plus large qui aboutit à la révélation et qu'anime l'amour.

Il guide Vaigle à travers Vair où nulle route n'est tracée.

Debout devant nous, elle chantait. Je ne sais pas où elle puisait la force de continuer. Je n'ai jamais vu un visage aussi splendide que le sien ce jour-là. Elle chantait pour Martin, et pour nous.

Et sûrement, Il

Se souvient de moi.

Mon Père céleste veille sur moi.

Enfin, nous nous levâmes et, les uns après les autres, nous sortîmes de l'église pour accompagner Martin jusqu'à sa dernière demeure. Je me retrouvai entre Marion et Sammy.

Pendant que je me frayais un chemin jusqu'à l'église, je n'avais pas vraiment remarqué la foule. Mais maintenant, en sortant, je les vis. Ils se pressaient tout le long de la route, des deux côtés, il y en avait sur tous les toits. Aussi loin que l'œil portait, chaque pouce de terrain était noir, noir d'hommes et de femmes noirs ; ils se tenaient immobiles, silencieux. Ce fut ce silence qui eut raison de moi. Je me mis à pleurer et trébuchai. Sammy saisit mon bras et nous commençâmes à marcher.

Une semaine ou deux plus tard, je prenais un verre avec Billy dans un endroit du genre de *The Factory*. Un jeune producteur hollywoodien vint à notre table et nous déclara qu'il fallait absolument tourner tout de suite l'histoire de Martin Luther King et que je devais l'écrire. Je répondis que c'était impossible, j'étais pris par le travail sur Malcolm. Je pensai aussi que c'était une idée sinistre mais gardai cette réflexion pour moi.)

Si ce n'était pas moi, quel autre écrivain noir pouvait s'en charger? Il me demanda de lui suggérer des noms. Finalement, il secoua la tête et déclara que non, j'étais seul capable de le faire.

Je ne réagissais toujours pas, mais Bill éclata:

—Vous ne pensez pas un mot de tout ce que vous nous racontez. Que Jimmy est le plus grand et toutes ces conneries. Vous vous dites que, commercialement, le nom de Jimmy est bon et que si vous pouvez l'avoir sur l'affiche d'un cinéma, accolé à celui de Martin Luther King, vous vous ferez pas mal de fric. C'est ça que vous pensez.

Billy disait la vérité, mais confondre le diable n'est pas facile.

En février, les Panthères d'Oakland donnèrent une soirée pour fêter l'anniversaire de Huey Newton, toujours en prison. C'était, bien sûr, un moyen de ramasser de l'argent pour sa défense mais aussi de faire connaître à l'opinion publique que les Panthères durement assiégées n'avaient pas l'intention de jeter l'éponge. Ils voulaient dire au monde — et à Huey — le respect et l'affection qu'ils portaient à ce très jeune homme qui, avec Bobby Seale, avait fondé, au printemps 1966, l'Association des Panthères Noires pour l'Organisation de l'Autodéfense. Tel était le nom original de ce mouvement et, dans sa concision, il exprime bien le besoin qui fit naître celui-ci.

C'est un besoin qu'on n'a pas à expliquer à un habitant noir du ghetto : il le connaît par cœur. Quand, ainsi que les flics blancs aiment à me le rappeler, ces citoyens noirs « demandent non pas moins mais davantage de flics », ce qu'ils veulent c'est une protection plus efficace de la part de la police : car elle n'a jamais attaché beaucoup d'importance aux crimes commis entre Noirs. D'ailleurs, les policiers du ghetto ne sont pas là pour ça. Ce dont les Noirs ont besoin, c'est d'une protection *contre* la police, comme nous le montre la réaction de la communauté noire à l'apparition des Panthères. Sans son soutien, les Panthères n'auraient été qu'une bande parmi tant d'autres et c'est précisément ce qui déclencha la riposte de la police : vêtus comme des guérilleros, ces jeunes gens, qui réclamaient le droit de porter des armes, intervenaient chaque fois qu'un policier interpellait un Noir et l'informaient de ses

droits ; ils proclamaient le droit des Noirs à l'autodéfense et furent vite catalogués comme « fauteurs de troubles ».

Mais les Blancs se sentent insultés par la méfiance des Noirs à l'endroit des policiers blancs ; ils s'étonnent qu'un homme, une femme ou un enfant noirs aient quelque raison de craindre le flic blanc. Au cours de la procédure de composition du jury qui précéda le procès de Huey, un des jurés récusés par Charles Garry déclara :

« Comme je l'ai déjà dit, mon opinion, c'est que nous devons effacer de nos cœurs et de nos esprits le racisme, le fanatisme et la ségrégation, mais pas en descendant dans les rues. Je pense — et l'on m'a appris — qu'il ne faut pas résister à un officier de police et que nous avons des tribunaux pour régler nos différends. Quelle que soit ma certitude d'avoir raison, si un officier de police me donnait un ordre, j'obéirais, sachant que j'obtiendrais justice auprès des tribunaux si je n'étais pas coupable. » Garry lui posa alors cette question : « Supposez qu'un policier dégaine et tire sur vous, que feriez-vous alors ? » Après un temps de silence, le juré répondit : « Permettez-moi de vous dire ceci : je ne crois pas qu'un officier de police fasse cela. »

Nous avons là un exemple précis et frappant des mécanismes de la pitié américaine. Le début de cette déclaration est particulièrement révélateur : « ... nous devons effacer de nos cœurs et de nos esprits le racisme, le fanatisme et la ségrégation, mais pas en descendant dans les rues ». S'il est possible de se demander à qui ce « nous » se rapporte, il n'y a pas de doute quant à l'objet de l'accusation voilée mais violente que contient le « mais pas en descendant dans les rues ». Qui que soit ce « nous », l'orateur n'en fait probablement pas partie. Mais

les Noirs sont évidemment les responsables de Panarchie et du danger «*dans les rues*». Et tout ceci inutilement: puisque la police est honorable et les tribunaux justes.

Qu'on ne s'étonne pas de voir les Américains s'accrocher à ce rêve. Il repose sur un narcissisme profond et lamentablement puéril ; il est d'ailleurs entretenu dans leur esprit avec beaucoup de soin et de persévérance : par leurs hommes politiques, par la façon dont les journaux leur présentent l'information par le cinéma, la télévision et par les aspects de la culture populaire. Pendant mon séjour à Hollywood, j'ai au moins appris avec quel cynisme on manipule ceux qui fabriquent cette culture populaire. Le lavage de cerveaux est si efficace que la réalité brute n'a aucune chance contre lui. La révélation, à travers les récents « scandales » du New Jersey, par exemple, de la corruption qui règne en haut de l'échelle sociale n'entame en rien la bonne conscience des Américains ; les derniers crimes commis dans le pays les ont simplement incités à s'armer et à équiper leurs portes de verrous — ce qui montre bien leur confiance dans la loi. Puis, derrière ces portes verrouillées, leurs fusils à portée de la main, ils allument la télé et regardent *The F.B.I.* ou un autre feuilleton tout aussi rassurant. Dans ces conditions, inutile de dire à ces gens si totalement coupés de la réalité que les forces du crime et celles de la loi et de l'ordre travaillent la main dans la main dans le ghetto et saignent celui-ci nuit et jour. Inutile de leur expliquer que, aux yeux des Noirs et des pauvres, un policier ne se distingue d'un criminel que par son uniforme. Comme un criminel, le policier peut pénétrer dans une maison sans frapper, sans avertissement, quand ça lui plaît, menacer et brutaliser ses occupants et même les tuer

et ils ne s'en privent ni l'un ni l'autre. Quiconque veut monter un commerce plus ou moins illicite dans le ghetto sans graisser la patte des flics ne garde pas longtemps son affaire ; n'oublions pas non plus — Malcolm s'en souvenait, lui — que le trafic de la drogue y a prospéré pendant des années sans être vraiment menacé. Ce n'est que lorsque des filles et des garçons blancs ont commencé à se piquer, lorsque la peste est sortie du ghetto et s'est répandue à l'extérieur — ce qui est le propre de toutes les pestes — que le public a réagi. Tant qu'il n'y eut que les Noirs qui se détruisaient et versaient des sommes coquettes aux trafiquants blancs pour acheter ce triste privilège, les forces de la loi et de l'ordre restèrent silencieuses. La structure même du ghetto constitue une tentation presque irrésistible pour la criminalité ; rare est l'homme qui n'exploite pas ceux qui sont sans défense. Aucune pression ne s'exerce sur le propriétaire pour qu'il entretienne son immeuble. Il se contente d'encaisser les loyers, c'est-à-dire de saigner le ghetto. Le boucher n'est pas contraint d'être honnête : s'il peut faire des bénéfices en vendant de la mauvaise viande, pourquoi s'en priverait-il ? Qu'est-ce qui empêchera un marchand de meubles de vendre, grâce au crédit, une chambre à coucher minable six ou sept fois sa valeur réelle ? Et qui recevra la plainte du client et lui donnera suite ? À supposer que celui-ci sache où il peut aller se plaindre. Le ghetto est aussi une mine d'or pour les compagnies d'assurances. Dix cents par semaine, pendant cinq, dix ou vingt ans, cela fait beaucoup d'argent mais rares sont les enterrements payés par l'assurance. Je n'en connais personnellement aucun exemple. Pendant des années, une personne de notre famille avait payé sa dîme hebdomadaire ;

nous finîmes par la persuader d'abandonner son assurance et de toucher l'argent de la police, qui s'élevait alors à un peu plus de deux cents dollars. Je le dis en toute franchise, et je sais que beaucoup de gens partagent mon opinion, chaque fois que j'entends les Noirs traités d'« instables » et de « paresseux », chaque fois qu'on suggère qu'ils méritent leur condition (Regardez les Irlandais ! Regardez les Polonais ! Oui. Regardez-les), je pense à la souffrance, à la sueur qui ont été nécessaires pour gagner ces pauvres dîmes, je pense à la confiance avec laquelle elles ont été versées, afin de rendre plus facile pour les vivants le difficile passage dans l'au-delà, afin qu'ils puissent honorer convenablement les morts, et je n'éprouve alors aucune compassion pour mon pays et pour mes concitoyens.

Dans ce tourbillon, dans cette version contemporaine des anciens cantonnements d'esclaves sur les plantations, dans cette préfiguration des camps de concentration, on place un jeune Américain stupide, responsable seulement devant un patriote plus âgé mais tout aussi stupide — Andy Hardy et son digne père — et on lui donne des armes pour protéger non pas le ghetto mais les investissements des Américains dans le ghetto. Dans son article du *New Yorker*, «The Turning Point», Richard Harris remarque que «en 1969, une enquête portant sur trois cents services de police à travers tout le pays avait révélé que pour plus de 99 pourcent des postes, aucun niveau universitaire n'était requis. Trois ans plus tard, une étude faite à la demande du président lui-même montrait que la plupart des criminels avaient un quotient intellectuel inférieur à la moyenne, ce qui laissait penser que les flics qui n'arrivaient pas à les arrêter ne devaient pas dépasser cette moyenne de beaucoup. »

L'ignorance du flic blanc dans le ghetto est aussi grande que sa peur ; pour lui, le travail de la police consiste à mater les indigènes. Il n'a pas à leur rendre compte de ses actes. Quoi qu'il fasse, il sait que ses confrères le protégeront, car rien ne doit tacher l'honneur de la police. Sa journée terminée, il rentre chez lui et s'endort paisiblement dans un lit à des kilomètres du ghetto, des Nègres — car c'est ainsi qu'il appelle les Noirs. Et chaque fois que Nixon, Agnew ou Mitchell — ou le gouverneur de Californie — ouvrent la bouche, ils le confirment dans la justesse de son comportement et de sa façon de penser.

Quand on observe la réaction des gens du Nord devant les Panthères Noires, quand on voit avec quelle lâcheté ils permettent qu'on les menace, qu'on les emprisonne, qu'on les assassine, et ceci en toute illégalité, on éprouve un immense mépris pour ce Nord émancipé qui, hier encore, manifestait tant d'admiration et de sympathie pour les Noirs héroïques du Sud. Heureusement, nous étions nombreux alors à éprouver quelque scepticisme devant cette sympathie si vertueuse et nous ne sommes ni surpris ni déçus maintenant. Heureusement, nous sommes nombreux à avoir toujours su que «l'esprit du Sud est l'esprit de l'Amérique tout entière», ainsi que le disait un de mes frères, il y a quelque vingt-cinq ans. Aujourd'hui, exactement comme les Allemands au temps du III^e Reich, alors qu'on harcèle des innocents, qu'on les emprisonne et qu'on les assassine dans toutes les villes du Nord, les citoyens ne savent rien et ne veulent rien savoir de ce qui se passe autour d'eux. Pourtant la naissance des Panthères Noires était aussi inévitable que ce qui arriva ce jour-là à Montgomery, en Alabama, quand Mme Rosa Parks refusa de se lever dans un autobus pour

céder sa place à un homme blanc. Cette journée se préparait depuis longtemps ; danger après danger, humiliation après humiliation, Pestrade sur laquelle devait se dresser Mme Parks s'était construite sans répit. Si celle-ci avait eu un mal de tête ce jour-là et si la communauté noire n'avait pas connu toutes ces souffrances, il n'y aurait pas eu de boycott des autobus et nous n'aurions jamais entendu parler de Martin Luther King.

Il en va de même pour les Panthères : il était inévitable que la colère éclate, qu'un homme noir affronte ouvertement, devant tous ses frères, le revolver d'un policier et conteste son droit à être dans le ghetto. Cet homme fut Huey. Mais le défi que lança ce garçon trapu, à la peau cuivrée, à l'air si convenable, n'aurait pas eu de telles conséquences si Huey n'avait pas exprimé la rage et effacé l'humiliation de milliers, de millions d'hommes.

Ce jour-là, Huey (en qui Bobby Seale vit, selon ses propres mots, « le plus grand fils de pute de l'histoire ») rendit leur honneur aux hommes et aux femmes du ghetto. C'est pourquoi, loin d'être une organisation illégale et anarchique, les Panthères représentent une grande force de paix et de stabilité dans le ghetto. Mais, comme cela conduit à une autonomie sans précédent historique pour les habitants, personne, parmi les gens au pouvoir, n'est prêt à affronter cette évidence. Aujourd'hui comme hier, les Américains blancs ne peuvent pas croire à la réalité des injustices supportées par les Américains noirs. Ils ne le peuvent pas parce qu'ils sont incapables d'affronter ce qu'elles révèlent sur eux-mêmes et leur pays ; cette incompréhension générale et butée a pour effet de rendre encore plus dangereuse la vie des Noirs et tout particulièrement celle des jeunes. Les chefs des Panthères Noires en sont les premiers

conscients. C'est pour cela qu'ils tiennent tant à mettre sur pied des programmes de travail et d'études dans le ghetto — depuis la distribution des repas chauds aux écoliers et les cours pour les élèves des lycées et des collèges, jusqu'à la rédaction, la mise en page et la distribution de leurs journaux. Toutes ces activités servent d'antidote à la démoralisation, cette plaie du ghetto, et permettent aux gens de se réaliser. C'est pour cela aussi qu'ils apprennent le maniement des armes — pas, comme les Américains blancs, par peur de leurs voisins, bien qu'ils soient les plus menacés, mais pour protéger *leur* vie, *leurs* femmes et *leurs* enfants, *leurs* maisons plutôt que la vie et la richesse d'un oncle Sam qui, au mieux, n'a su traiter ses neveux noirs qu'avec un mépris teinté de paternalisme. L'important, maintenant, et je crois que tous les Noirs le savent, est de créer et de maintenir un noyau d'où sortira un peuple nouveau.

Les Panthères Noires se montrèrent, s'offrirent comme cibles si l'on préfère, afin de révéler à la communauté noire la présence en son sein d'une force nouvelle, capable de la guérir et de la libérer. Cette force s'opposait à celle qui traite les gens comme des choses et écrase hommes, femmes et enfants en une poudre inidentifiable. Les Panthères se présentèrent surtout comme un moyen de réhabilitation pour les jeunes — ces jeunes qui étaient en train de mourir dans les écoles, dans la rue, par la seringue, à l'armée, en prison. La communauté noire comprit la qualité de cette force presque tout de suite et alla vers elle pour la soutenir ; le bien le plus précieux d'un peuple est la santé de sa jeunesse. Rien ne révèle plus clairement les véritables intentions de ce pays que la férocité de la répression, la pluie de feu et de sang qui se sont abattues sur

les Panthères, simplement parce qu'elles avaient déclaré être des hommes — des hommes qui veulent « de la terre, du pain, des logements, le droit à l'éducation, des vêtements, la justice et la paix ». Les Panthères devinrent les Viêt-cong de l'Amérique, le ghetto joua le rôle du village où ils se cachaient et, au cours des opérations de fouille qui s'ensuivirent, chacun dans le village devint un suspect.

Dans de telles circonstances, la naissance d'un peuple nouveau peut sembler aussi improbable que la fabrication des briques légendaires sans paille. D'autre part, bien que personne ne sache tirer beaucoup d'enseignements de l'histoire, ceux qui régissent sur des empires sont certainement les moins capables d'apprendre. C'est le cas, en particulier, des maîtres de l'Amérique, qui n'ont jamais entendu parler de l'histoire, ne l'ont jamais lue et ne savent pas ce que la colère d'un peuple peut supporter ou accomplir ni combien dangereux pour le royaume est le moment où cette colère ne vient plus à s'exprimer légalement et ouvertement. Ils n'ont pas encore compris qu'ils ont déjà été forcés de faire deux choses pour eux. Ils ont dû révéler leurs motifs et se révéler eux-mêmes, dans toute leur pitoyable nudité ; d'où la réaction des Noirs, à tous les niveaux, contre l'administration « Nixon » ; elle se caractérise par une unanimité stupéfiante et sans précédent. L'administration est de plus en plus obligée d'employer la peur pour gouverner : celle des gens qui l'ont élue et celle qu'elle essaie d'inspirer. Mais malgré les gaz lacrymogènes, les matraques, les hélicoptères, les micros cachés, les espions, les *provocateurs**, les tanks, les mitrailleuses, les prisons et les centres d'internement, le système n'est pas solide. Deuxièmement, ils ont contribué

à la création d'un nouveau panthéon de héros noirs. Les bébés noirs qui naîtront à l'avenir porteront des prénoms nouveaux et auront un nouvel idéal auquel aspirer dans ce pays et dans le monde entier. La question est de savoir combien cela coûtera. Et notre première préoccupation doit être de réduire les dommages. Pendant que j'étais sur la Côte, Eldridge Cleaver, Bobby Seale et David Hilliard étaient encore en liberté, Fred Hampton et Mark Clark encore vivants. Maintenant, chaque jour apporte un nouveau recul, souvent sanglant. Le gouvernement est absolument déterminé à effacer les Panthères Noires de la surface de la terre ; c'est-à-dire à maintenir le Nègre à sa place. Mais cette répression cruelle et sanglante, menée avec un mépris extraordinaire pour la sensibilité et l'intelligence des Noirs de ce pays — car qui peut croire les procès-verbaux de police? —, fait comprendre à presque tous les Noirs que ni le gouvernement, ni la police, ni la foule ne font de différence entre une Panthère, un écolier noir ou un avocat noir. D'autre part, ce règne de la terreur crée un grave problème dans les prisons à travers tout le pays. « Écoutez, dit un directeur de prison excédé à Bobby Seale, vous êtes très connu. Pas question d'organiser quoi que ce soit ici. Nous n'avons pas de Panthères, pas de Rangers, pas de Musulmans. Tout ce que nous avons, c'est des prisonniers. » Tout ce qu'il avait, c'était des ennuis. C'étaient des Noirs qui savaient pourquoi ils étaient là et qu'on ne pouvait pas tous mettre au secret. Ces Noirs ont des parents rancuniers, sans parler de leurs enfants, à tous les niveaux de la vie américaine. Le gouvernement ne peut pas se permettre de faire confiance à un seul Noir dans tout le pays, il ne peut pas savoir ce qu'il y a sous le masque que lui présente chaque

Noir, il ne peut pas comprendre la ruse et la ténacité de la patience noire, et quand il fait confiance à un Noir, cela ne lui est d'aucune utilité car aussitôt les autres Noirs se méfient de celui-ci. Nos armes ne paraissent pas impressionnantes, c'est vrai; mais elles ne l'ont jamais été. Aujourd'hui comme jadis, la plus efficace est le silence. Ainsi que le dit le poète noir Robert E. Hayden dans son poème à Harriet Tubman, « Fugitif, Fugitif»: *c'est-à-dire libre libre libre*.

Je vis Huey pour la première fois à San Francisco, peu avant sa fatale rencontre avec les policiers Frey et Heanes. Elle eut lieu à cinq heures du matin, à Oakland, le 28 octobre 1967 — le jour même où Tony Maynard, de l'autre côté de l'Atlantique, était aussi arrêté pour meurtre.

J'étais venu à San Francisco avec ma sœur Gloria, moi pour m'isoler dans la maison d'un ami et travailler, elle pour s'occuper de moi et prendre un repos qu'elle méritait bien. L'année avait été dure, remplie de combats incessants, et, retenant notre souffle, nous attendions simplement qu'elle s'achève. Avec cette appréhension que doivent éprouver les réfugiés qui approchent d'une frontière, nous espérions que le passage se ferait sans heurt et qu'aucun désastre nouveau ne viendrait alourdir le fardeau de l'année expirante.

Une vieille amie à moi, une dame noire—vieille quant à l'amitié, mais d'âge indéterminé —, donna un grand dîner antillais dans son appartement en notre honneur. C'est ce soir-là aussi que je fis la connaissance d'Eldridge Cleaver. J'avais beaucoup entendu parler de lui mais tout ce que je connaissais sur Huey,

c'était cette affiche qui le montre assis dans un fauteuil majestueux, en ministre de la Défense des Panthères Noires. Je lui parlai très peu ce soir-là. Il bavarda surtout avec Gloria, je crois bien qu'ils restèrent toute la soirée ensemble. Huey m'impressionna beaucoup — par sa jeunesse, son intelligence et une sorte de besoin intense d'espérer qui modifiait sans cesse son visage selon que la flamme s'éteignait ou montait en lui. Gloria apprécia fort ses manières. Elle s'était attendue à voir un type intolérant, du genre meneur de foules, qui s'adresserait à elle en l'appelant «sœur» d'un ton moqueur, lui reprocherait violemment de ne pas porter ses cheveux « au naturel », et lui ferait un discours interminable et intolérable sur la signification du mot «noir». «J'en ai assez, disait parfois Gloria, de tous ces *darkies* bourgeois, frais émoulus de l'Université, qui n'ont jamais vu un rat ou un cafard de leur vie, qui n'ont jamais crevé de faim ni travaillé un seul jour et qui — ayant brusquement découvert leur négritude la semaine dernière — viennent m'expliquer à moi ce que signifie être noir. » Huey n'était pas et n'est pas du tout ainsi. Huey parle beaucoup — il a beaucoup de choses à dire — mais il écoute.

Bref, Gloria et lui s'entendirent à merveille. Avant que nous nous séparions, il me donna plusieurs journaux des Panthères Noires (le début de mon propre dossier sur les Panthères, M. Mitchell) ; Eldridge, Huey et moi décidâmes de rester en contact et de nous revoir bientôt.

Je fus très impressionné aussi par Eldridge — comment ne pas l'être ? — mais je sentis une certaine réserve entre nous. J'eus le sentiment qu'il ne m'aimait pas — ou plutôt qu'il me trouvait d'une qualité douteuse. Je suis habitué à cette réaction

même si je ne peux prétendre qu'elle me fasse plaisir. Je savais qu'il parlait de moi dans son livre *Soul On Ice* mais je ne l'avais pas lu. Naturellement, quand je le lus, je n'aimai pas du tout ce qu'il disait. Mais, comme j'admirais le livre et tenais Eldridge pour un homme d'une valeur exceptionnelle, je crus comprendre pourquoi il se sentait obligé d'écrire ce qui était en fait un avertissement : guetteur vigilant sur le rempart de la cité (et je dis cela sans ironie), il voyait en moi un roseau fragile, bizarre et dangereusement penché, trop récupéré par le système pour que les Noirs puissent s'appuyer sur lui. À mon avis, la façon dont il retournait contre moi ma célébrité était à fois naïve et injuste ; il devait aussi m'associer dans son esprit à la dégradation indicible du mâle — à tous ces pédés, à ces tantouzes dont l'allure et les propos avaient dû, plus d'une fois, lui donner la nausée en prison. J'espère que ma personnalité et le sens de mon œuvre ne se réduisent pas à cela mais je suis certainement quelqu'un de bizarre. Eldridge aussi. Nous le sommes tous. Nous n'aurons probablement jamais le temps, et c'est dommage, de redéfinir les rapports entre l'artiste et le révolutionnaire, tous deux également bizarres et suspects aux yeux de la société ; car aussi bizarre que soit le révolutionnaire, la suspicion qui l'entoure n'est pas la même que pour l'artiste. Ils semblent éternellement condamnés à établir des relations étranges et difficiles l'un avec l'autre ainsi qu'avec le peuple qu'ils souhaitent tous deux servir, chacun à sa manière. Mais il est bon de se rappeler, je pense, que les gens, les groupes constituent un mystère et la personne, l'individu un autre. Je sais quelle énigme subtile, irritante et dangereuse tout ceci constitue pour l'esprit, mais il me semble pourtant que celui qui n'arrive pas à respecter l'individu

s'expose presque inévitablement à ne pas comprendre les gens et risque de les trahir et de se trahir lui-même, soit en sombrant clans l'apathie d'un *cynisme* désabusé, soit en s'obstinant avec fureur à savoir mieux qu'eux ce que les gens veulent. En fin de compte, l'artiste et le révolutionnaire travaillent chacun à sa manière et paient le prix correspondant parce qu'ils sont tous les deux possédés par une vision qui les entraîne plutôt qu'ils ne la suivent. Sinon, ils ne pourraient jamais supporter et encore moins choisir la vie qu'ils sont contraints de mener. Et je crois que chacun a besoin de l'autre, et a beaucoup à apprendre de l'autre, maintenant plus que jamais.

Huey et moi devons nous revoir un certain après-midi, mais il eut un empêchement et la rencontre n'eut pas lieu. Peu après, Gloria et moi retournâmes à New York; et un jour, un ami nous téléphona pour nous apprendre ce qui était arrivé à Huey. La première réaction de Gloria fut: «Ce garçon si sympathique ! », puis sa voix se fit sèche, amère : « du moins, il n'est pas mort ».

Des mois plus tard, j'allai le voir avec son avocat Charles Garry et quelques journalistes au palais de justice du comté d'Alameda. Il faisait très chaud ce jour-là, je me souviens ; la petite salle où nous prîmes place était bondée. Huey me parut un peu plus pâle et plus maigre que la première fois où je l'avais vu, mais il avait gardé son moral et sa lucidité.

C'est un homme difficile à décrire. Les gens entourés d'une légende ressemblent rarement au personnage qu'elle a fait d'eux; mais, dans le cas de Huey, le Grand Metteur en Scène avait décidé de blouser tout le monde. Huey a l'air du plus propre, du plus astiqué, du mieux élevé des adolescents

— celui que toute mère de famille choisirait pour garder ses enfants le soir quand elle sort. Il est vieux jeu mais de la meilleure façon : il traite chacun avec respect, surtout ses aînés. On l'imagine ou presque — dans quelques années, travaillant tranquillement dans un cabinet juridique, sérieux mais modeste, avec une jolie femme et deux beaux enfants, fumant la pipe et menant une vie paisible dans une banlieue plus ou moins intégrée. Je dis «presque» parce que, aussitôt qu'on essaie de le mettre dans un cadre banal et respectable, quelque chose se détraque dans l'ordonnance du tableau et la place destinée à Huey reste vide. Il y a en lui une détermination aussi douce qu'inflexible, impossible à abattre. Je le compris quand je remarquai que Huey ne cessait d'écouter et d'observer. Il peut se faire berner, c'est certain, il est humain, bien qu'il soit plus difficile à tromper que beaucoup ; mais on ferait une grave erreur en essayant de lui mentir. Ses yeux notent tout et, derrière son sourire juvénile, il tient à jour un tableau d'affichage compliqué. Ce jour-là, par exemple, il lui fallait traiter en même temps des problèmes aussi différents les uns des autres que la presse, les photographes, son avocat, moi, le règlement de la prison, sa réputation dans celle-ci, les dernières déclarations de Gain, le chef de la police, et la terreur qui, avec une vitesse croissante, emportait ses amis et ses compagnons de lutte. À quoi s'ajoutait, à cette époque-là, la menace toute proche de la chambre à gaz.

N'importe qui, dans de telles circonstances, serait excusable de perdre son sang-froid et même de s'emporter ; mais Huey fut magnifique ; il s'exprima avec une sincérité et une maîtrise parfaites. Comme moi, il croit à la nécessité d'établir dans ce

pays une forme de socialisme — ce que Bobby Seale appellerait probablement un socialisme « à la Yankee Doodle », c'est-à-dire * un socialisme de type indigène, construit à partir des besoins réels du peuple américain et pour y répondre. Cette position n'a rien de doctrinaire, malgré le culte que les Panthères semblent avoir pour Mao, Che ou Fanon. (D'ailleurs ces hommes, qui ne sont pas, comme l'opinion publique voudrait le faire croire, des trafiquants de drogue plus astucieux ou plus dangereux que les autres, pourraient bien avoir quelque chose à dire à notre siècle, après tout.) La croyance à la nécessité d'un socialisme s'appuie sur l'observation que le système économique actuel du monde condamne la plus grande partie de celui-ci à la misère ; que la façon de vivre qu'impose ce système est à la fois stérile et immoral ; et enfin qu'il n'y a pas d'espoir de paix dans le monde tant que ce système fonctionnera.

Mais le monde bâtit ses systèmes très lentement et n'accepte le changement qu'avec beaucoup de réticence. L'idée d'un véritable socialisme en Amérique est intolérable pour les gens au pouvoir comme pour la grande masse, et ils lutteront contre cette hérésie avec toutes les forces dont ils disposent ; c'est précisément pour cela que Huey est en prison et que les Noirs sont en danger dans ce pays. En regardant Huey, je me demandais d'où venait cette force qui l'animait et lui donnait sa lumineuse dignité — puis je cessai de m'étonner. Les risques sont si grands et le chemin à parcourir si long encore et si dangereux qu'il n'y a pas de temps à perdre et que chaque action en acquiert un caractère d'urgence impersonnelle. On peut trouver dérisoire la distribution des repas chauds aux écoliers mais il faut le faire, pour la santé et le moral de l'enfant, et de ses aînés. Il peut

sembler peu important de fonder une école de Libération et d'obliger chaque Panthère adulte à suivre des cours d'éducation politique, mais cette école et ces cours serviront de puissants antidotes aux tranquilisants que ce pays offre sous les noms de « moralité », « vérité » et « histoire ». Une aiguille, un morceau de pain, ce n'est pas grand-chose, mais il est très important qu'on interdise à tous les membres des Panthères Noires de voler ou de prendre au peuple même ce peu ; un homme est transformé quand il se considère, selon l'expression de Huey, comme « un bœuf qui conduit l'attelage du peuple »... Étudier la structure économique de ce pays, savoir dans quelles mains se trouve la richesse, et à quelles fins, semble un exercice purement académique — et pourtant c'est nécessaire, tout ceci est nécessaire pour acquérir la discipline, la connaissance et le pouvoir. Étant donné la faiblesse numérique des Noirs, ces activités paraîtront probablement de simples actes de foi, absurdes pour tout le monde sauf pour le croyant : mais personne au pouvoir n'a l'air de trouver les Panthères absurdes. Au contraire, on poursuit cette poignée d'hommes noirs sans défense avec une férocité si vengeresse que l'opinion mondiale qui ne tient pas pour évangile la version américaine de la réalité s'en est étonnée. Le pouvoir estime les Panthères si dangereuses que les nations — ou plutôt les gouvernements — amis des États-Unis ont refusé aux membres de cette association l'accès de leur territoire, geste qui a accru l'irritation des étudiants de ces pays, déjà indociles et enclins à la contestation. Voilà donc l'effet négatif des Panthères, mais il révèle beaucoup de choses sur l'Amérique et sur notre rôle dans le monde. Ceux qui dirigent ce pays actuellement — à distinguer de ceux qui

le gouvernement — sont décidés à écraser les Panthères afin de cacher la vérité sur la situation des Noirs américains. Ils veulent ta cacher aux Noirs d'abord, pour les empêcher de réagir, et aussi au reste du monde ; non pas, hélas, parce qu'ils en ont honte mais parce qu'ils n'ont aucune intention de la changer. Ils ne peuvent pas se le permettre. Ils ne sauraient d'ailleurs pas comment le faire, même si leur imagination était capable de concevoir la liberté des Noirs. Mais, dans leur esprit et dans celui de tous les Blancs, ce concept ne peut exister que sous forme de cauchemar. Les Noirs n'ont jamais été libres dans ce pays et il n'a jamais été prévu qu'ils le soient ; aussi, le spectre d'une liberté si effrayante — l'idée d'une licence si sanglante et illimitée — fait naître la vision d'un autre pays, d'un pays inconcevable où pas une femme ou un homme blanc qui se respectent et craignent Dieu ne sauraient vivre. Par définition, un pays civilisé est un pays dominé par les Blancs et où les Noirs savent se tenir à leur place. C'est ainsi que pense la majorité des Américains blancs; ils considèrent, avec raison d'ailleurs puisqu'ils défendent leurs privilèges, que ce sont eux qui maintenant, enfin, sont représentés, à Washington. Il est bien évident que tout engagement réel à instaurer la liberté des Noirs dans ce pays entraînerait un bouleversement dans la liste de nos priorités et changerait tous nos autres engagements ; de telle sorte que, horreur, nous soutiendrions les combattants noirs pour la liberté en Afrique du Sud et en Angola, nous ne serions plus les alliés du Portugal, nous serions plus proches de Cuba que de l'Espagne, nous aiderions non pas Israël mais les pays arabes et nous ne nous serions jamais sentis obligés de prendre le relais des Français en Indochine. Mais une telle

politique effacerait à jamais le sourire qui éclaire le visage de cet ami que nous nous réjouissons tous d'avoir à Chase Manhattan. La politique que nous suivons actuellement est vouée à avoir les mêmes effets, et avec des conséquences plus tragiques, mais suggérer cela est presque une trahison. Malgré la gravité de notre situation, en envisageant même l'écrasement et la destruction des Panthères, les Noirs de ce pays ont pourtant plus de chances de leur côté que la poignée de premiers chrétiens qui se cachaient dans les catacombes et, comme disait Malcolm, la tombe du puissant empire romain.

Dans ce pays, et en particulier à notre époque, les générations semblent fleurir, s'épanouir et se faner en un éclair. Je ne crois pas que ce soit là une impression uniquement liée à l'âge mûr: à mon avis, le temps a subi une altération radicale de sa nature et de sa structure. On dirait qu'il n'y a plus d'images claires. Chaque chose semble surimprimée à une autre, et s'y opposer. Il n'y a plus de perspectives nettes ; la route qui paraît vous conduire vers le futur vous ramène aussi dans le passé. Marchant dans les rues de San Francisco, je me sentais kaléidoscopique, fragmenté, et j'essayais vainement de déchiffrer le tableau que ma propre conscience élaborait à partir de tous ces éléments dans lesquels je me débattais et qui étaient tout enchevêtrés en moi. Le motif de ma présence à San Francisco était plutôt déprimant mais j'avais des compensations. Regarder le visage de Huey, même en prison, en était une — du moins j'y lisais qu'il tenait le coup. Une autre de parler à Charles Garry, parce que c'est un homme intelligent,

honnête, passionné et dévoué à Huey; une autre aussi de rencontrer Melvin, le frère de Huey ; et enfin, le simple plaisir de marcher dans les rues de San Francisco, de loin ma ville

* préférée — ma ville américaine préférée.

J'étais venu à San Francisco pour la première fois au plus fort de l'agitation pour les droits civiques, d'abord pour le compte d'*Esquire* puis pendant une tournée de conférences. Il n'y avait pas encore d'enfants-fleurs, seulement des étudiants sincères, ardents, désireux d'apprendre ce qu'ils pouvaient « faire ». Est-ce que les Noirs se vexeraient si de jeunes Blancs venaient dans leur quartier—et « fraternisaient » est le seul mot possible —avec les jeunes Noirs dans les salles de billard, les cafés et les drugstores ? Est-ce que les Noirs se froisseraient si des Blancs allaient dans une église noire ? Pouvaient-ils inviter des membres d'une paroisse noire à venir dans leurs églises blanches, est-ce que les Noirs ne risquaient pas d'être mal à l'aise? Ne serait-ce pas une bonne idée de faire rencontrer les équipes blanche et noire de basket-ball ? N'y aurait-il pas des problèmes après ou pendant le bal, quand les types n'inviteraient que la fille qu'ils auraient amenée. À mon avis, devaient-ils aller dans le Sud, cet été, pour participer à la campagne d'inscription ou rester chez eux et travailler dans leurs propres communautés ? Certains voulaient organiser un débat sur le projet de loi traitant de la mixité dans le logement: accepterais-je de venir prendre la parole et répondre aux questions ? — Que peut-on faire avec les gens d'un certain âge qui sont *vraiment très gentils* mais qui... euh — qui ne semblent pas comprendre le problème tel qu'il est —, que doit-on leur dire, que faire ? Et les jeunes Noirs : c'est un autre style de vie, il faut que vous le compreniez.

Oh! oui, et beaucoup de Noirs vont vous repousser, vous devez aussi comprendre *cela*. Mon vieux, je sais que ma mère n'a pas réellement envie de venir à votre église. La *nôtre* est plus intéressante. Mr. B., le frère Malcolm dit qu'un peuple sans territoire n'est jamais respecté. Qu'en pensez-vous et comment *nous procurer* ce territoire ? Mr. B., mes parents disent que je ne devrais pas participer à tous ces sit-in et ces manifestations mais que je devrais d'abord faire mes études. Qu'en pensez-vous ? Mr. B., que peut-on dire à un Noir plus âgé qui n'a plus d'espoir en rien ? Mr. B., qu'est-ce qu'on peut faire pour arrêter le trafic de la drogue dans le ghetto ? Mr. B., estimez-vous que les Noirs doivent entrer dans l'armée ? Mr. B., pensez-vous que les Musulmans ont raison et que nous devons former un État indépendant ? Mr. B., êtes-vous déjà allé en Afrique ? Ne croyez-vous pas que la première chose dont notre peuplé a besoin est l'unité ? Comment faire confiance aux gens de Washington ? Ils se moquent éperdument des Noirs. Mr. B., que pensez-vous de l'intégration ? N'est-ce pas seulement un piège pour endormir les Noirs ? Je suis arrivé à la conclusion que l'homme n'agira jamais correctement. Il n'est qu'un démon, comme le disait Malcolm. J'ai dit à mon professeur que je ne saluerais plus le drapeau — n'estimez-vous pas que j'ai raison ? Vous voulez dire que si on danse après le match de basket, tous les frères, on va être obligés de danser avec la *même fille* toute la soirée ? Et les Blancs ? Ah ! ils peuvent aussi danser avec *nos* filles. Rires, gêne, stupéfaction. Mr. B., que pensez-vous des mariages mixtes ?

Les questions sérieuses ont parfois une présentation absurde ; souvent, seul celui qui les a posées pourra y répondre, un jour. Mais les questions sérieuses, surtout quand elles

viennent des jeunes, sont très touchantes. Je n'oublierai jamais le visage de certains d'entre eux. Les problèmes qu'ils affrontaient étaient difficiles mais la plupart relevaient joyeusement le défi. Il est vrai que les étudiants blancs semblaient observer les étudiants noirs avec appréhension et perplexité, ce qui révélait à quel point la doctrine de la suprématie blanche les avait corrompus, à leur insu. Mais les étudiants noirs, capables, certes, d'une condescendance subtile, délibérée et écrasante, paraissaient très maîtres d'eux-mêmes et manifestaient très peu de malveillance ou de méchanceté à l'égard de leurs camarades. À l'égard des Blancs plus âgés, ils éprouaient un mépris intense.

Ce qui angoissait le plus les étudiants blancs — « angoissait » est peut-être trop fort —, ce qui les troublait était le peu d'attrait des choix qui s'offraient à eux. Non pas qu'ils fussent gênés, en les comparant avec ceux des Noirs, par l'injustice sociale flagrante qui les distinguait. Au contraire, ils avaient le sentiment, pour certains vague, pour d'autres profond, que les rôles qu'on leur destinait à eux, Blancs, étaient assez pauvres et donc peut-être peu honorables. Je me rappelle un garçon qui s'apprêtait à entrer comme cadre dans une grande compagnie aérienne : le ciel seul serait sa limite, plaisantait-il tristement. Mais il se demandait s'il pourrait « s'accrocher » à lui-même et garder l'estime des gens qui le respectaient maintenant. C'est-à-dire qu'il espérait, sans y croire vraiment, que le système n'enlèverait pas toute dimension humaine à son existence. Comme beaucoup d'étudiants, il se voyait contraint de choisir entre la trahison et le vide. Leurs obligations morales vis-à-vis de leurs frères de couleur, dans la mesure où elles étaient

réelles et se traduisaient en actes, les mettaient en conflit avec tout ce qu'ils avaient aimé et qui leur avait donné une identité ; elles rendaient leur présent et plus encore leur avenir incertains ; elles détruisaient même les moyens dont ils disposaient pour rester vivants. Ils n'allaient certes pas jusqu'à juger l'État américain et à condamner son caractère oppressif et immoral. Ils étaient seulement très mal à l'aise et conscients du scepticisme avec lequel les Noirs considéraient leur engagement ; car ceux-ci montraient clairement qu'ils ne comptaient pas sur les Blancs ; ils ne le pourraient pas, tant que les Blancs n'auraient pas une vue plus nette de la voie dans laquelle ils s'étaient engagés. Or, ce que les Blancs n'avaient pas prévu, quand ils étaient montés à bord du train de la Liberté, c'était que la situation noire en Amérique ne constituait qu'un aspect de la nature frauduleuse de la vie américaine. Ils n'avaient pas imaginé qu'il leur faudrait juger si sévèrement leurs parents, leurs aînés, leur passé et que les dirigeants de la République faisaient si peu de cas de leurs vies blanches. En venant défendre les exclus et les misérables, ils affrontaient la dimension réelle de leur propre aliénation et l'étendue illimitée de leur pauvreté. Ils n'étaient privilégiés et à l'abri que dans la mesure où ils faisaient ce qu'on leur avait enseigné : mais on leur avait appris à croire qu'ils étaient libres.

La seconde fois où je vins à San Francisco, c'était l'époque des *flower children* et tout le monde, jeunes et moins jeunes, se défoulait de toutes les façons possibles. Les enfants-fleurs avaient envahi tout le quartier Haight-Ashbury de San Francisco et, sans la vigilance des flics, on les aurait vus aussi dans le reste de la ville. Avec leurs cheveux longs, leurs

colliers, leurs tuniques, et malgré un scepticisme rusé, aussi dérivant qu'incompréhensible, ils étaient vraiment tourmentés par un profond besoin d'amour. Leurs uniformes et leur jargon symbolisaient précisément la distance qu'il leur restait à parcourir avant d'atteindre cette maturité qui rend l'amour possible — ou impossible ; mais comment leur en faire grief? Ils étaient nés dans une société où rien n'est peut-être plus méprisé et craint que l'idée de la maturité d'esprit. Leurs fleurs avaient au moins le mérite de s'opposer au mythe chevaleresque du fusil. Leur douceur, aussi précieuse qu'elle fût, condamnait le culte américain de la violence. Pourtant, ils semblaient — hélas ! — condamnés. On avait l'impression qu'ils le savaient. Ils étaient vraiment des enfants-fleurs, qui avaient choisi de rejeter les promesses et les possibilités que leur offrait cette République étincelante mais allant si visiblement à sa perte. Je les regardais et, connaissant leur idéalisme, leur déchirement et leur impuissance, je ne pouvais m'empêcher de penser au III^e Reich qui avait dû d'abord écraser l'opposition allemande avant de s'attaquer aux juifs puis au reste de l'Europe ; de la même façon, ma République, en qui je commençais à voir un IV^e Reich, serait forcée d'écraser ces enfants-fleurs — toutes leurs variétés —, avant de s'en prendre aux Noirs et au reste du monde.

Dans l'ensemble, il y avait peu de Noirs parmi eux. Dans cette atmosphère américaine si irréaliste, ils marchaient dans les rues, fréquentaient les mêmes quartiers, étaient les cibles des mêmes forces de répression, semblaient n'avoir aucune animosité les uns pour les autres — aux yeux de ces forces hostiles qui les guettaient, c'était même plutôt le contraire —, et pourtant on

ne sentait aucun lien entre eux; ils étaient séparés. Les Noirs ne plaçaient pas leur confiance dans les fleurs mais dans les fusils.

Une roue historique avait accompli une révolution complète. Les descendants des cow-boys, des massacreurs d'indiens, les enfants de ces aventuriers qui avaient réduit les Noirs en esclavage, voulaient déposer leurs épées et leurs boucliers. Mais ils ne pouvaient le faire qu'aux pieds de Sambo et c'est pourquoi ils étaient séparés: j'avais l'impression d'être dans un monde de sourds et de lire sur leurs lèvres leurs messages de désespoir silencieux.

En tout cas, avec ou sans fleurs, le spectacle de tous ces enfants dans les rues était assez effrayant. En Afrique, sous-développée et encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance, je n'avais pas rencontré un seul orphelin; les rues américaines ressemblaient à un immense et incroyable orphelinat. Je sais depuis des années que ce qu'on appelle ici « le problème racial » n'a rien avoir avec la race : continuer à le nommer ainsi est une façon d'éviter le vrai problème. Celui-ci prend ses racines dans la manière dont un homme traite ceux qui sont de sa propre chair, en particulier ses enfants. Les Noirs sont les enfants méprisés et sacrifiés de la grande famille occidentale — bâtards sans nom et innommables. Ce fait est si évident, si aisément vérifiable que ce serait pure folie de le nier, semble-t-il ; pourtant, la vie de ce pays tout entier s'appuie sur cette dénégation, sur ce mensonge monstrueux et pathétique. Depuis des générations, des Blancs américains s'enfoncent dans la mort — parfois en hurlant — sachant qu'ils ont renié et, pour certains, assassiné leur propre fils, le fruit de leurs entrailles. Des Blanches américaines gardent

enfoui, toute leur existence, le secret de leur responsabilité dans le meurtre de leur amant et la suppression du fruit de cet amour. *Vous êtes des menteurs et la vérité n'est pas en vous* : ce ne doit pas être agréable d'être forcé, tous les jours que le Bon Dieu fait, de mentir sur tout. Agir selon les mensonges qu'on se raconte à soi-même exige un terrible effort de volonté et une abdication totale de la personnalité. Ce n'est pas vrai que les gens deviennent des menteurs à leur insu. Les menteurs savent toujours qu'ils mentent et c'est pourquoi ils se déplacent en bandes : pour se convaincre que le jour du Jugement dernier ne sonnera pas pour eux. Ils ont besoin les uns des autres pour maintenir la solidité, la vigueur, la continuation de leur mensonge. Un accord tacite les lie, celui de ne pas révéler le secret des autres, car il est le même pour tous. C'est à cause de cela que tous les menteurs sont cruels et orduriers — il suffit, pour le savoir, d'écouter leurs plaisanteries obscènes, ce qu'ils trouvent amusant, c'est-à-dire pour eux, ce qui est vrai.

Les enfants-fleurs semblaient parfaitement savoir que les Noirs étaient leurs frères reniés, ils paraissaient même attendre avec patience que les Noirs comprennent qu'ils avaient à leur tour renié leur famille. En observant leur comportement, leur besoin aveugle et touchant de devenir des êtres organiques, autonomes, pleins d'amour et de joie, leur désir d'unir l'amour, la joie et l'érotisme en un seul sentiment, j'eus l'impression que ces enfants-fleurs se considéraient eux-mêmes comme le fruit d'une plaisanterie obscène, celle qui se cache depuis toujours au cœur de la légende de l'immaculée Conception. L'espoir de trouver leur intégrité les avait conduits dans ces rues. Us avaient fait le premier pas — ils avaient dit: Non. Seraient-ils capables

de faire le second, le plus dur? Sauraient-ils dire : Oui, et brûler tous leurs vaisseaux, en un geste de non-retour ? Je tentai vainement de répondre à cette question qui semblait aussi préoccuper les gens, touristes et policiers, qui les regardaient. Quand les héritiers des grandes familles désertent celles-ci, elles sont vouées à disparaître, à moins qu'elles ne fassent appel à du sang étranger pour les sauver. Or, les héritiers et les héritières de tous les temps étaient maintenant dans les rues, mêlés à ce sang considéré depuis toujours comme le plus étranger, que la loi interdisait de mêler à celui des fils et des filles de la grande famille.

Dans les yeux des gens qui les observaient, je crus retrouver ce regard brillant, paranoïaque, de trouble profond, que j'avais vu dans ceux de certains Blancs américains à l'étranger quand ils se trouvaient face à un Noir. On aurait dit qu'ils voulaient esquiver un coup — comme s'ils avaient rencontré leur plus mortel ennemi sur une route de montagne solitaire. Ces yeux semblaient dire : *Ce n'est pas moi qui l'ai fait! Laissez-moi passer!* C'est alors qu'apparaissait la nature opportuniste et frauduleuse de l'innocence américaine, qui a toujours su se persuader qu'elle ignore ce qu'elle connaît, hélas ! trop bien. On avait l'impression d'observer des gens surpris en train de mentir : car un homme noir à l'étranger n'est plus un de « nos » Nègres, c'est un inconnu dont la personnalité ne dépend plus de ce que ses compatriotes peuvent penser, dire ou faire. En un mot, il est libre et découvre ainsi combien les Blancs sont mal préparés à l'accepter ainsi. À San Francisco, aux yeux de ceux qui regardaient, ces enfants semblaient révéler les secrets de la famille dans l'espoir d'amener les Noirs à la détruire. Et c'est

précisément ce qu'ils étaient en train de faire — d'une manière inconsciente, désespérée, mus par un profond désir d'être sauvés, de vivre. Mais les Noirs connaissaient déjà ces secrets et cela ne les intéressait pas. Ils n'avaient pas non plus une grande confiance dans ces filles et ces garçons blancs désemparés. Les problèmes des Noirs étaient d'un ordre différent, et dépassaient de beaucoup leur bonheur ou malheur individuel. Ils n'avaient pas le droit d'oublier que ce Blanc angoissé pouvait soudain décider de rejeter son angoisse et de rentrer à la maison — où il redeviendrait l'ennemi. Il valait donc mieux ne pas parler trop librement à qui vous abordait avec tant de franchise, surtout dans les rues d'une nation qui entretient probablement plus de mouchards, chez elle et dans le reste du monde, qu'aucun autre pays. Après tout, les vrais rebelles sont aussi rares que les vrais amants et, dans les deux cas, prendre une simple fièvre pour une passion peut détruire votre vie.

Qu'elle soit hostile, comme dans les villes et les syndicats ouvriers, ou qu'elle cherche à établir un front commun et à créer les bases d'une nouvelle société, comme c'est le cas avec les étudiants et les radicaux, la confrontation des Noirs et des Blancs est évidemment capitale, car elle engendrera la forme que prendra l'avenir de ce pays, et elle représente le seul potentiel d'une personnalité américaine vraiment authentique. Personne ne sait avec exactitude comment se forment les personnalités mais on peut néanmoins affirmer qu'elles ne s'inventent pas : je penserais plutôt qu'elles s'acquièrent par la manière dont un homme ou une femme acceptent et utilisent leur expérience. C'est un très long cheminement, quelque peu cahoteux et déconcertant. Quand j'étais jeune, par exemple, c'était une insulte d'être appelé

Noir. Les Noirs se sont maintenant emparés de cette épithète jadis péjorative et en ont fait leur mot de ralliement et un signe honorifique, ils enseignent à leurs enfants à être fiers d'être noirs. Il est vrai que ces enfants ont toutes les couleurs imaginables : thé, café, chocolat, moka, miel, aubergine enrobée de piment, piment trempé dans de l'aubergine. En Amérique, les Noirs ne sont pas plus uniformément noirs que les Blancs sont, physiquement, blancs. Mais ces nuances de couleur, depuis si longtemps utilisées pour angoisser et corrompre nos esprits et nous dresser les uns contre les autres, ne représentent plus rien maintenant. La négritude est une condition spirituelle terrible, une des plus grandes épreuves qu'un être vivant peut affronter — voilà ce que disent les Noirs. Rien de plus facile et, pour l'Américain tourmenté par sa culpabilité, de plus inévitable que de balayer cette conception en la traitant de chauvinisme à rebours. Mais en cela, les Blancs américains se trompent. Se délivrer des stigmates de la négritude en la revendiquant, c'est rejeter à jamais la complicité et la collaboration avec les auteurs de votre dégradation. L'ennemi blanc se trouve brusquement placé devant un simple combat physique, qu'il ne pourra gagner que physiquement. Des hommes blancs ont tué des hommes noirs parce que ceux-ci refusaient de dire «Monsieur»: mais ils désiraient moins obtenir un cadavre, et encore moins ce sang qui tache, que la confirmation de leur valeur et de leur pouvoir. Quand l'imagination de l'homme blanc ne domine plus l'esprit de l'homme noir, un nouvel équilibre ou ce qu'on pourrait appeler une inégalité inconnue jusqu'alors commence à apparaître : le Blanc ne sait plus qui il est, alors que le Noir sait pour eux deux. Car, s'il est difficile de se libérer des stigmates de la négritude,

il est évidemment aussi difficile de survivre aux illusions de la blancheur. Or, fier de sa couleur retrouvée, qui est enfin *la sienne*,⁶ le Noir proclame, pas toujours très poliment d'ailleurs, la validité et la force de son existence — même dans l'ombre de la mort — et le Blanc, se sentant insulté, a peur. Après tout, il a ses raisons non seulement de se méfier de ce concept de couleur mais aussi de redouter ce qui risque d'en advenir s'il tombe dans de mauvaises mains. Mais l'important c'est qu'il était inévitable que les Blancs et les Noirs en arrivent à ce degré extrême de tension. C'est seulement après avoir franchi ce moment que nous saurons ce que notre histoire a fait de nous.

Beaucoup de Blancs, face aux Noirs, semblent vivre dans un état de terreur soigneusement contenue. Cette terreur a un côté curieux et paradoxal, lié non seulement à la peur banale de la mort mais aussi à l'indifférence totale devant le fait que l'on respire ou pas. À mon avis, cela vient de ce que, si les Blancs ont pu tuer des Noirs par jeu, par peur ou par cet excès de terreur qu'on appelle la haine, ou encore par obligation d'affirmer leur identité en tant que Blancs, aucun de ces motifs ne semble nécessaire dans le cas des Noirs : ils n'ont pas besoin de haïr un homme blanc ou d'éprouver le moindre sentiment à son endroit pour comprendre qu'ils doivent le tuer. Oui, nous avons atteint, ou du moins nous approchons de ce moment et il ne sert à rien de frémir devant la froide perspective que les Blancs ont tout fait pour amener. Naturellement, chaque fois qu'un Noir parle de violence, on dit qu'il la «préconise». Tel n'est certes pas mon propos, ne serait-ce que parce que je n'ai aucun désir de voir une génération entière mourir dans la rue. Mais, si violence il doit y avoir, sa forme et sa force ne dépendent pas de gens comme

moi, mais du peuple américain qui est actuellement un des plus violents et des plus infâmes de la terre. J'essaie simplement d'affronter une certaine réalité humaine. Je ne porte pas d'arme et ne me considère pas comme un homme violent; mais ma vie a, plus d'une fois, dépendu du revolver que portait un frère. Quand les corps de certains ennemis puissants et déclarés du peuple noir disparaîtront sous les pelletées de terre, je les plaindrai peut-être d'avoir si mal vécu mais je ne pleurerai certainement pas leur mort. Et si j'apprends qu'ils sont malades, je ne prie pas pour leur guérison. Je sais ce que je ferais si j'avais un revolver et si quelqu'un menaçait de tuer un frère ; je ne compterais pas jusqu'à dix, je tirerais sans haine ni remords. Les gens qui en traitent d'autres comme des animaux ne doivent pas s'étonner que le pain qu'ils ont jeté dans l'eau leur revienne empoisonné.

Je suis Noir et j'en suis fier \ pourtant, je suppose que le terme le plus exact, pour cette histoire, pour ce danger précis et particulier, et aussi pour les gens qu'elle a produits et qui s'y débattent, est: Afro-Américain; terme qui n'est cependant que le mariage de deux confusions, l'union arbitraire de deux noms propres indéfinis et pour le moment indéfinissables. Je veux dire par là, en ce qui concerne l'Afrique, que celle-ci est encore enchaînée à l'Europe, exploitée par elle et que l'Europe et l'Amérique sont enchaînées l'une à l'autre. Tant qu'il en sera ainsi, il sera difficile de considérer l'Afrique autrement que comme un berceau et un potentiel. Quand les millions d'habitants du continent africain disposeront enfin de leur territoire et de leurs ressources, la personnalité africaine pourra alors s'épanouir et des institutions authentiquement africaines pourront s'instaurer, qui révéleront l'Afrique telle qu'elle est

vraiment. Mais il est surprenant de constater que cette partie du continent nord-américain qui s'attribue, avec beaucoup
 15 d'arrogance, le nom d'*Amérique* constitue un mystère aussi profond et inquiétant pour la compréhension humaine que le noir et légendaire continent africain. Les termes dans lesquels ces mystères se présentent, et ces mystères eux-mêmes, sont très différents. Pourtant, lorsqu'on les met côte à côte, lorsqu'on évalue l'histoire et l'avenir possible de l'Afrique et de l'Amérique, on commence à comprendre la nature, la profondeur et la constance de la terrible guerre que se livrent aux États-Unis ces deux styles de vie opposés. Une lueur est jetée sur la nature de la fécondité et sur celle de la stérilité; on s'aperçoit alors qu'il ne s'agit pas seulement de les distinguer l'une de l'autre ; car elles peuvent très facilement se ressembler. Comme des tambours, des questions se mettent à résonner dans la tête et l'on découvre que ce qui est appelé « civilisation » vit avant tout dans l'esprit — l'esprit étant son territoire — et que la civilisation, ou ses fondements, peut continuer à exister longtemps après la disparition de ses formes extérieures, car elles ne disparaissent jamais de l'esprit. Ces questions — trop vagues pour en être vraiment — cette émotion, cette inquiétude portent sur la véritable nature de tout héritage et sur les moyens par lesquels il se transmet. Il y a une raison, après tout, au fait que certains veulent coloniser la Lune tandis que d'autres dansent devant elle comme devant une vieille amie. Mais personne ne semble pouvoir dire jusqu'à quel point le passage du temps, ou l'accumulation d'inventions, modifient ces craintes, ces instincts, ces relations. Tous les hommes^^^j)rimitifs, c'est évident, mais on peut douter qu'ils le soient de la même façon ; s'ils ne le sont

pas, c'est uniquement parce que, dans le secret inviolable de leur âme, ils n'adorent pas les mêmes dieux. Les deux continents, l'Afrique et l'Amérique, ne l'oublions pas, ont été «découverts» (quelle somme d'arrogance dans ce petit mot!) avec des résultats désastreux pour les populations indigènes ; depuis lors, celles-ci n'existent que comme source de capital pour les Blancs. Les dieux blancs et les dieux noirs se sont affrontés sur les deux continents et l'avenir de ceux-ci dépend de l'issue du combat.

Être un Afro-Américain ou un Noir américain, c'est se trouver dans la situation, poussée à l'extrême, de tous ceux qui ont fait partie d'une civilisation qu'ils ne pouvaient d'aucune façon défendre honorablement—qu'ils étaient contraints d'attaquer et de condamner sans cesse ; mais leurs paroles étaient inspirées par un profond amour pour ce royaume, par l'espoir de le régénérer, de lui rendre son honneur et sa dignité. Quiconque fait partie d'une civilisation ne peut s'empêcher d'en aimer certains aspects et certains membres. Un homme ne choisit pas à la légère de s'opposer à la société dans laquelle il vit. Il préférerait être accepté par ses compatriotes plutôt que se voir humilié et détesté par eux. À un certain niveau, la méchanceté, et même la haine, sont si aveugles qu'elles deviennent pathétiques : c'est terrible de voir des gens s'accrocher à leur prison et s'acharner à leur propre destruction. Tels ont toujours été, je pense, les sentiments des Noirs à l'égard de l'Amérique et des Américains ; ils ont toujours vu planer sur les têtes insouciantes de leurs compatriotes le nuage de la colère à venir.

Épilogue

Qui a cru notre récit?

1

r
t

Des procès, des assassinats, des enterrements, le désespoir, ont retardé la rédaction de ce livre. La crise que traverse l'Amérique, et qui fait partie d'une crise historique plus générale, est encore loin de son dénouement. Un vieux monde est en train de mourir et un nouveau bouge dans le ventre de sa mère, le temps annonçant qu'il est prêt à naître. Cette naissance ne sera pas facile et beaucoup d'entre nous vont découvrir qu'ils sont de piètres sages-femmes. Peu importe, tant que nous acceptons l'idée que nous sommes responsables du nouveau-né, car cette acceptation nous permettra d'acquérir l'habileté nécessaire.

Ce livre n'est pas terminé. Ce n'est pas moi qui l'achèverai. Quant à son contenu, j'attends toujours de connaître le sort de Tony Maynard ; sa dernière adresse était la prison d'Attica. Les flics ont été enterrés avec beaucoup de douleur patriotique mais les Noirs ne savent toujours pas qui, des leurs, est mort ou vivant. M. Nixon a félicité M. Rockefeller, qui a lui-même félicité la police : voilà l'affaire réglée ! Quant aux effets de ces événements — et de bien d'autres — sur les chefs des Panthères Noires et sur les gens de couleur, Noirs et autres, dans ce pays et par tout le monde, le temps se chargera de nous les révéler. Les gens, même quand ils sont assez étourdis pour naître Noirs, ne sont pas sur terre simplement pour fournir des manteaux

de vison et des diamants à des dames au teint pâle, vulgaires et bavardes, ou des occasions de génocide à leurs compagnons asexués, mal aimés et finalement méprisables — *oh, pionniers!*

Dans les années à venir, le monde sera le théâtre de bien des résistances sanglantes ; mais le règne de l'Occident est terminé, le soleil de l'homme blanc s'est couché.

Angela Davis est toujours en danger. George Jackson a rejoint son jeune frère Jonathan dans la royale fraternité de la mort. Mme Georgia Jackson et la prétendue mère de Dieu ont donc enfin quelque chose en commun. Maintenant, c'est la Vierge Marie, à la blancheur d'albâtre, qui doit consoler la mère noire méprisée dont les enfants aussi sont nés du Saint-Esprit.

*New York, San Francisco, Hollywood, Londres,
Istanbul, Saint-Paul-de-Vence, 1967-1971.*

NOTE SUR L'ÉDITION

La même année, en 1972, *No Name in the Street* paraît à New York (Dial Press), à Londres (Michael Joseph) et à Paris (Stock) - en traduction française sous le titre *Chassés de la lumière*. La présente édition reprend l'édition originale américaine, son texte et sa composition. Nous publions ainsi pour la première fois le texte intégral, la traduction de 1972 de Magali Berger ayant été revue, corrigée et augmentée de pages inédites.

En confrontant les trois éditions, il est apparu en effet que la dédicace, l'exergue et les titres des deux parties manquaient en français, que les divisions en paragraphes et blocs de paragraphes ne coïncidaient pas, mais surtout que le texte n'était pas tout à fait le même en anglais et en français. Deux passages - de la p. 95 à la p. 103 et de la p. 119 à la p. 121 de notre édition - n'existaient pas en traduction (nous avons demandé à Magali Berger de les traduire et les avons intégrés) ; un autre long passage - de la p. 150 à la p. 157 de l'édition Stock - n'existait pas dans l'original (nous le reproduisons en annexe). Ce mystère apparent trouve une explication si on pense que Magali Berger a travaillé sur les épreuves d'un texte qui allait encore être corrigé et mis en forme pour et par les éditeurs anglais et américain.

Nous avons choisi de garder la mise en page et la langue de l'original, pour la dédicace, l'exergue et les titres des deux parties, significatives d'un langage religieux propre au discours militant noir de cette époque.

L'exergue cite le Livre de Job d'où est extrait le titre anglais et auquel fait référence le titre français - « Sa mémoire disparaîtra de la terre, et on ne parlera plus de son nom dans la rue. / Il sera mené de la lumière dans l'obscurité, et chassé du monde. » (Livre de Job, 18,17-18. Traduction N. Stratford)

Les titres des deux parties font référence au baptême baptiste, tout en évoquant les paroles d'une chanson de Nina Simone - *Take me to the waterf To be baptized* : « Plongez-moi dans l'eau » / « Pour être baptisé ».

ANNEXE

J. Baldwin, *Chassés de la lumière*, Paris, Stock, 1972, pp. 150-157

(ces pages auraient figuré avant le premier paragraphe de la p. 127 de notre édition).

Il m'apparut très vite que je n'arriverais jamais à faire le moindre travail au Beverly Hills. J'avais l'appartement le plus bruyant de Phôtel. Aussi le producteur du film me trouva un chauffeur-cuisinier et m'expédia plus au Sud, à Palm Springs. Là, dans ce cimetière pour milliardaires, je commençai réellement à travailler ; Truman Capote vint passer un week-end, Dieu merci, et nous prîmes quelques verres ensemble mais lui eut la sagesse de repartir. Je résistai aussi longtemps que je pus à cette lumière aussi suave que le miel et le lait, à l'atmosphère surnaturelle de ces rues pavées d'or, au silence terrifiant de la richesse, puis je retournai dans le Nord, à Benedict Canyon. Cela se passait tout de suite après l'assassinat de Martin Luther King Jr.

Il faut posséder la richesse de pinceau d'un Picasso, la rage de Goya, la folie de Dostoïevski et l'assurance démente de Napoléon pour décrire Hollywood. D'abord, ça n'existe pas : personne n'a jamais pu le situer même si c'est une adresse postale, un peu comme les lettres au Père Noël qu'on envoie au pôle Nord. C'est totalement illogique, en ce sens qu'il n'y a aucun lien cohérent entre ses différentes parties : elles forment une succession de banlieues ou plutôt de petites agglomérations de carton-pâte, impitoyablement séparées les unes des autres par un système vicieux et incompréhensible d'autoroutes. Alors que dans le reste du monde une banlieue suggère la proximité d'une ville, ici, dans ce que nous sommes bien obligés d'appeler

Hollywood, ce réseau de banlieues se rattache à un réseau correspondant de fantasmes qui ont pour nom Paramount, Metro-Goldwyn-Mayer, Warner Brothers, Columbia, etc. ; s'aventurer dans l'un d'entre eux, c'est retrouver la vision de Dante. Pas très loin de Columbia, il y a une longue avenue dont le trottoir est pavé de pierres tombales en forme d'étoiles, dorées naturellement, et, en marchant sur sa tombe, on se demande: « Que reste-t-il de Rod La Rue ? » Il y a aussi le théâtre chinois de Grauman : un jour, quand nous aurons reconnu l'existence de la Chine communiste, il fera sûrement l'objet d'une note sèche de l'ambassade chinoise et il donnera peut-être l'envie aux Chinois de jeter leur bombe dessus. Il y a aussi un mur, sur lequel les mourants et les morts ont courageusement tracé leurs noms: *Meilleurs Vœux des Limbes*. Impossible de décrire l'architecture, les excroissances de Hollywood ont vidé ce mot de sens et seul le futur lui en apportera peut-être un nouveau. Quant au paysage, jamais auparavant je n'avais dû constater jusqu'à quel point des végétaux peuvent être les messagers de la paranoïa. Ces piscines en forme de fœtus traduisent des obsessions érotiques malsaines et Hollywood lui-même, qui est beaucoup moins un lieu qu'un état d'esprit, apparaît comme l'arène où se déchaîne une effrayante hostilité sexuelle et la capitale du désespoir sexuel. Il n'est pas d'entreprise humaine que Hollywood n'ait le pouvoir d'avilir: il y est si bien parvenu avec le noble art du clown, par exemple, qu'il en a placé un dans le palais du gouverneur, un autre au Sénat et un troisième enfin aux Nations unies — ce qui, on l'admettra, n'apporte aucun lustre supplémentaire à la politique ou au théâtre et laisse mal augurer de l'avenir du théâtre du monde. C'est angoissant, mais instructif, de comprendre

que Hollywood est PEldorado américain, le pays où finit l'arc-en-ciel, où est caché, littéralement, le trésor fabuleux; c'est là que s'est terminée dans le sang plus d'une ruée vers l'or, c'est le point de départ criminel de plus d'une fortune, le riche terrain de chasse de plus d'un Nixon, La Mecque du vendeur de voitures d'occasion : Hollywood est cette légende qui nie et révèle en même temps l'histoire américaine. Mieux que n'importe quelle tyrannie, il agit sur la vie de millions de gens à travers le monde en jouant sur le besoin qu'a l'homme de rêver avec une habileté qui démode complètement le cynisme tel que nous le concevons. Les premières victimes de cette variété de «destinée manifeste » sont les gens — les créatures — qu'on trouve à Hollywood. Je n'ai rencontré de tels spécimens nulle part ailleurs et je doute qu'ils puissent exister ailleurs qu'ici. Je me rappelle, plusieurs années avant ce séjour, avoir visité le lieu où Tony Richardson tournait le film *The Loved One*. C'était une maison, ou plutôt une propriété qui, bien qu'elle eût probablement été construite pour être habitée par des êtres humains, évoquait, par son incohérence^{^c}miJy^jce inouï, sa splendeur d'un exotisme criard, un assemblage de bouts de décors empruntés à plusieurs films. Le déjeuner venait de se terminer, chacun reprenait son travail et j'attendais «ma» voiture dans l'allée, en compagnie d'un associé de Tony. L'allée était en pente, le soleil brillait et nous nous tenions en bas, près de la route. Alors, au-dessus de nous, auréolée de soleil, fendant l'air comme la proue d'un navire viking, le menton levé, les épaules basses, un brillant sourire plaqué sur un visage indéchiffrable, apparut—quoi ? en d'autres temps et d'autres lieux, on aurait appelé cette créature une jeune fille, ou du moins une

personne du sexe féminin et elle avait dû être, jadis, une jeune fille (on aurait pu dire avec une égale assurance qu'elle avait été un jeune homme). Bref, elle avait jadis été *quelque chose*, dont il ne restait rien. Elle s'avança vers nous, s'arrêta et j'allais dire «parla», mais le mot ne conviendrait pas aux sons qu'elle émit. Le sourire qu'elle affichait semblait avoir été péniblement greffé, et à quel prix ! et avoir du mal à « prendre ». Il lui fallait donc continuer de sourire, le visage dressé, comme si, du ciel, des appareils photo invisibles l'avaient bombardée de flashes. Peut-être pour justifier cette expression radieuse, elle émettait en permanence un petit rire nerveux et, entre le rire et ses dents serrées, je crus comprendre que c'était une «starlet» et qu'elle était mariée. Malgré le menton levé, la ligne du cou impeccable, la robe et la chevelure vaporeuses, et le côté «jeune fille » voulu, la lumière éclatante du soleil révélait qu'elle avait dépassé l'âge de la « starlet». Elle devait avoir au moins vingt-sept ans. À la rigidité de son attitude, on devinait qu'elle était à Hollywood depuis très longtemps. Elle ne serait jamais autre chose qu'une « starlet» et, étant donné son manque évident de talent et l'action impitoyable du temps, elle ne pourrait même pas rester longtemps dans cette antichambre de la gloire. Je me demandai ce que pensait son mari, comment il pouvait lui faire l'amour — mais il était probablement un «starlet» lui aussi. Elle poursuivit son gloussement pendant quelques secondes puis, après un crescendo tout à fait hystérique, reprit sa marche.

Dans la brume ensoleillée de Sunset Boulevard, on voit des femmes de plus de soixante ans, les cheveux décolorés d'un blond* aveuglant, avancer en trébuchant sur des chaussures à semelles compensées des années quarante, maquillées à la

Barbara Stanwick ou à la Joan Crawford, aussi figées que les silhouettes qui ornent les fresques des *Derniers Jours de Pompéi*. Elles ont juste assez d'argent pour être massées, bronzées et parfumées, prêtes, comme les anciens Égyptiens, à être mises au tombeau. Certaines d'entre elles ont eu jadis leur heure de gloire et elles auraient dû en acquérir une sorte de dignité — il n'en est rien, une gloire éphémère à Hollywood est pire qu'un échec total ailleurs. Les vedettes masculines qui leur donnaient la réplique ont disparu, ils ont sombré dans l'alcool ou dans la mort ; car la vie ici est plus cruelle pour les hommes, du moins ceux qu'on y rencontre, que pour les femmes.

Vivre à Hollywood, c'est se trouver prisonnier dans les replis secrets du cœur américain. Tandis que les effigies de Joan Crawford se dandinent sur leurs semelles compensées puis montent dans leurs voitures, des femmes noires, aux pieds douloureux dans leurs souliers plats, parfois vêtues de blanc, attendent l'autobus. Mais j'essaierai plus tard de décrire le système de transit du purgatoire, les petits garçons noirs qui regardent Sunset Strip, Watts.

IL FAUT SAUVER LES BLANCS

Chassés de la lumière est un texte singulier de James Baldwin: il s'agit à bien des égards aussi bien d'un récit autobiographique que d'un pamphlet-manifeste en soutien aux *Black Panthers* aux heures les plus sombres de leur répression par le COINTELPRO¹, ou encore d'un essai littéraire. Il confronte, par voie de conséquence, son lecteur français à un Baldwin beaucoup plus radical que ce que la critique française a l'habitude de considérer à son sujet. À l'occasion de la 4^e réédition de *La prochaine fois, le feu*, en 1996, *Libération* titrait dans ses pages Livres: «James Baldwin fut le grand penseur "intégrationniste" des années 1960².» Résumant les quelques thèmes de l'ouvrage, l'auteur de la recension présente un Baldwin apôtre d'une « révolution individuelle», par opposition aux sirènes plus politiques de la *Nation of Islam* et de Malcolm X. S'il est vrai que le Baldwin de *La Prochaine fois, le feu* se montre réticent à l'égard du projet politique du nationalisme noir, une focalisation exclusive sur cet aspect passe d'une part sous silence la profondeur du texte du point de vue de l'analyse des rapports de race ou du pouvoir politique, et d'autre part le contexte et l'activité militante de Baldwin qui le conduit vers un soutien net et sans ambiguïté aux *Black Panthers* dans *Chassés de la lumière*. La place de ce dernier essai est donc

1. Acronyme de COunter INTELLigence PROgram, le COINTELPRO est un service du FBI qui était chargé d'espionner les activités des organisations politiques « subversives » aux États-Unis. Ce service est responsable de la répression du Black Panther Party, notamment à travers l'assassinat d'un grand nombre de ses membres.

2. Éric Loret, « Noir sur Blanc », *Libération*, 20 juin 1996.

singulière: il s'agit à la fois d'une étape charnière dans la trajectoire intellectuelle et politique de Baldwin et d'un travail d'écriture en profonde continuité avec tout le projet littéraire antérieur de l'auteur, qui en révèle *a posteriori* le potentiel de radicalité, au-delà des traits d'écriture le plus souvent relevés — son intimisme, son introspection, son caractère autobiographique.

Il s'agit dès lors d'éclaircir ici une série de paradoxes que condense *Chassés de la lumière* : un texte tout autant littéraire que relevant de l'essai, une écriture introspective et autobiographique mise au service d'une expérience collective, un soutien au nationalisme noir et aux luttes noires radicales sans rupture avec l'adresse « universelle » des autres essais (souvent présentée comme une preuve de la modération politique de Baldwin), un texte d'une part profondément marqué et volontairement inscrit dans une conjoncture, qui résonne d'autre part avec une force singulière aujourd'hui.

La singularité du texte de Baldwin se lit aussi à travers son rapport aux sciences humaines en France. Dans le texte de 4^e de couverture de la première édition française (Stock, 1972), l'objet d'une partie de l'essai est évoqué en ces termes par l'éditeur: « James Baldwin traite des questions raciales. »

Que l'expression « questions raciales » apparaisse au sujet de Baldwin dès les années 1970 semble incongru tant ces mots donnent aujourd'hui l'impression de faire partie d'un lexique très contemporain en France. Il a fallu, en effet, faire preuve d'efforts argumentatifs, intellectuels et politiques conséquents pour que s'impose dans le débat public, dans le sillage des années 2000, l'idée d'une « question raciale » en France. Et cela malgré Fanon, Genet, Sartre, dont l'empreinte n'a pas marqué les sciences humaines sur le long terme, et dont les apports ont dû être redécouverts. Alors qu'en langue anglaise

le terme de *race relations* relève du lexique politique ordinaire depuis plusieurs décennies, « questions raciales » évoque une terminologie récente, qui auparavant n'avait pas de droit de cité, aussi bien dans les discussions académiques — y compris dans la sociologie, par exemple — que dans les discours sur le racisme portés par la gauche sociale et politique. La « question raciale » s'est progressivement imposée dans les discours publics à l'issue d'un processus débutant avec les controverses nationales autour de la loi « sur les signes religieux à l'école », dite « loi sur le voile », puis à travers le débat national sur le projet de loi exprimant la « reconnaissance » de la « Nation » à l'égard de « l'œuvre positive » de la colonisation française. Ces deux moments, qui s'étalent de 2003 à 2005, couronnés par les révoltes dans les quartiers populaires du mois de novembre 2005, ont mis en évidence des lacunes au sein du débat public, de la recherche et du monde militant. De l'Appel des Indigènes de la République³ à la fondation du mouvement puis d'un parti du même nom⁴, à travers les ouvrages académiques autour de la *Fracture coloniale*, ou encore *De la question sociale à la question raciale*, et de l'importante enquête statistique menée par l'INED *Trajectoires et origines*⁵, les milieux militants et académiques de la fin des années 2000 ont été le lieu de l'émergence d'un nouveau discours sur le racisme. L'idée d'une « question raciale » impliquait désormais que le racisme ne devait plus être conçu

3. <http://indigenes-republique.fr/le-p-i-r/appel-des-indigenes-de-la-republique/>

4. Sur cette chronologie, voir Houria Bouteldja et Sadri Khiari (coord.), *Nous sommes les indigènes de la République*, Paris, éditions Amsterdam, 2012.

5. Didier Fassin et Éric Fassin (dir.), *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte, 2009 ; Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *La Fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2006 ; au sujet de *Trajectoires et origines*, voir teo.site.ined.fr/fr/donnees_et_research/doc_de_travail/

comme la manifestation d'un préjugé, mais comme un ensemble de pratiques discriminatoires systématisées à l'encontre de populations spécifiquement visées et opprimées, très largement identifiées comme descendantes de colonisés. À travers cette acception, il était désormais plus légitime de reconstruire un discours antiraciste en France à partir des références au Pouvoir noir, aux questions raciales, ou encore de s'inspirer de l'œuvre politique de Malcolm X⁶ — autant de corpus auparavant confinés à ce qu'on pourrait nommer « l'archive des luttes noires aux États-Unis ». Aujourd'hui, ces documents et ces matériaux subissent, pour le meilleur, une opération de désarchivage, en s'inscrivant dans une conjoncture française. Notre postface entend participer de cette relecture à partir de la conjoncture française des matériaux — ici, *Chassés de la lumière* — issus des luttes noires états-uniennes.

La formule « questions raciales », en ouverture d'un ouvrage paru au début des années 1970, a donc une certaine sonorité anachronique. Cette formulation était probablement portée par la focalisation et l'approche suivie par Baldwin dans *Chassés de la lumière*. Voilà qui, déjà, nous renseigne en partie sur l'agenda du récit, son horizon programmatique et sa déconcertante actualité. C'est aussi une indication qui problématise la trop rapide assimilation de Baldwin au canon de la « littérature noire américaine ». Dans *Chassés de la lumière*, le lecteur français fait la rencontre d'un Baldwin essayiste, mêlant le récit autobiographique, la réflexivité du narrateur, le commentaire du passé et du présent historique. Comme nous le disions, ce registre-là chez Baldwin est déjà connu en France, notamment

6. Cette démarche a largement été celle de Sadri Khiari, notamment auteur d'un essai, *Malcolm X, Stratège de la dignité noire*, Paris, éditions Amsterdam, 2013.

à travers *La Prochaine fois, le feu*. Mais cette appropriation française a le plus souvent minoré la dimension de *l'essai* au profit du témoignage. L'un des indices de cette réception est qu'un seul éditeur de sciences humaines s'est saisi de Baldwin dans la première vague de publications des années 1960 en France: François Maspero, qui a fait paraître dans un recueil intitulé *Nous, les Nègres* en 1964 des entretiens de Martin Luther King Jr., Malcolm X et James Baldwin.

.

Chassés de la lumière raconte une série d'événements de la vie de l'auteur, dans un ordre chronologique, selon une sélection qui peut sembler arbitraire. La séquence temporelle couverte par l'ouvrage s'étale en effet de la veille des années 1950 à l'assassinat de Martin Luther King. La succession événementielle est d'ailleurs évoquée non sans ironie en conclusion, comme un obstacle à l'écriture du livre (alors qu'elle en constitue l'objet) : « Des procès, des assassinats, des enterrements, le désespoir, ont retardé la rédaction de ce livre⁷. » Ce qu'il y a de fascinant avec *Chassés de la lumière*, c'est la manière dont chaque événement de la grande histoire (la mort de Martin Luther King, la guerre d'Algérie, la révolte noire dans la prison d'Attica) est ramassé, condensé, dans une série d'épisodes autobiographiques auxquels Baldwin s'attache à donner une véritable charge évocatrice. Ce statut de l'autobiographie peut prêter à confusion. Il provoque une hésitation quant à l'horizon véritable de Baldwin. S'agit-il d'un écrivain tourné vers lui-même? vers les «siens»? Ou bien est-il cet apôtre d'un universalisme, d'un intégrationnisme inoffensif, comme on aime souvent le décrire? Le projet littéraire de Baldwin n'est probablement

7. Voir p. 191.

pas univoque, et son activité d'essayiste n'est pas toujours à mettre sur le même plan que son travail de romancier. Mais il faut souligner que l'œuvre de Baldwin trace un chemin de *libération*, et que l'énigme de son écriture est à déchiffrer dans le fait que, pour lui, ce chemin est nécessairement tortueux. Il n'est pas possible aux Noirs de se libérer sans transformer de fond en comble le monde dans lequel ils vivent, un monde nécessairement dominé par la suprématie blanche. Il n'est pas possible de se libérer en tant que Noir sans libérer les Blancs — il faudra y revenir plus en détail par la suite, mais cet horizon permet déjà de mieux cerner l'originalité de la forme littéraire élaborée par Baldwin.

Il n'y a pas d'en-dehors à l'aliénation, pas de séparation possible avec le monde blanc, et pourtant ce monde résiste terriblement à être transformé. Ce conservatisme du monde blanc et cette aliénation provoquent toutes les postures et les situations aberrantes racontées par Baldwin. L'essai autobiographique est fait de la mise à l'épreuve de ces situations et de ces personnages réels à travers l'expérience de l'auteur: son enfance, ses voyages, son militantisme. L'absence d'un territoire exempt d'oppression et d'aliénation se lit par exemple au travers du séjour parisien raconté par Baldwin dans *Chassés de la lumière* : si Baldwin quitte alors la réalité états-unienne du racisme anti-noir, c'est pour finalement rencontrer l'exacerbation du racisme anti-arabe pendant la guerre d'Algérie.

L'écriture de Baldwin cherche à mettre en lumière les apories de cette aliénation et la manière dont l'oppression entache la capacité à éprouver des sentiments authentiques, favorise le mensonge ou le déni, ou bien suscite l'héroïsme. S'il n'y a pas d'en-dehors à l'aliénation, ou à la lutte, il n'y a pas non plus de place pour une position morale ou politique surplombante. Baldwin s'efforce d'examiner

chaque situation en son nom propre, en tirant des conclusions à partir de ce que son récit a permis de faire apparaître comme contradictions, incohérences, mensonges, absurdités — ou au contraire, comme exemples de vertu ou de courage. C'est ce qui fait l'unité de son approche littéraire, du roman à l'essai : isoler des points de vue et les faire travailler, réfléchir, penser et repenser une situation.

Il faut bien souligner qu'il s'agit d'une écriture à rebours d'un certain réalisme littéraire, qui reposerait sur une unité diégétique, des personnages identifiés reflétant des types sociaux ou des abstractions morales et politiques. C'est à travers cette rupture avec un certain sens commun de la littérature contestataire qu'il faut comprendre le style si atypique de Baldwin. Il est possible de rapprocher ce parti pris de l'histoire dans laquelle Baldwin a fait ses armes dans la critique littéraire new-yorkaise. Baldwin fut un compagnon de route de la gauche antistalinienne de New York, qui avait investi un certain nombre de revues, et notamment la *Partisan Review*⁸. De l'aveu même de Baldwin dans *Chassés de la lumière*, « à dix-neuf ans j'étais trot-skiste, ayant beaucoup appris entre-temps sinon sur le communisme en tout cas sur les staliniens⁹ ». Attentive aux réserves de Trotski à l'égard de l'Art prolétarien dans *Littérature et révolution*, la *Partisan Review* incarnait la défense d'un modernisme ancré dans le progressisme sans jamais sacrifier l'écriture au travail idéologique. Comme le relate Douglas Field¹⁰, ce modernisme se

8. Douglas Field, « James Baldwin's Life on the Left : A Portrait of the Artist as a Young New York Intellectual », *ELH*, vol. 78, n° 4, 2011, p. 833-862.

9. Voir p. 39.

10. *Ibid.*

retrouve dans l'admiration portée par Baldwin à l'égard de Henry James, par contraste avec son appréciation très mitigée de la littérature africaine-américaine existante, y compris celle de la Harlem Renaissance et du mouvement New Negro. Son entourage new-yorkais fortement influencé par le trotskisme ne se réclamait pas d'un modernisme aveugle aux conflits politiques de l'époque. Au contraire, le modernisme de la *Partisan Review* s'opposait à la *doxa* stalinienne du réalisme socialiste qui veut que la noble littérature politique retrace des types sociaux, des personnages «typiques» engagés dans un récit d'oppression, selon les canons d'un schéma purement utilitaire¹¹. Il a toujours existé une opposition farouche à ce type de position dans l'extrême gauche, que l'on songe aux débats entre Brecht et Lukàcs¹², ou plus près de nous en France, ' aux débats au sein du cinéma militant, à la critique de la «fiction de gauche¹³». Pour un certain courant de la gauche radicale en esthétique, il ne suffit pas de « refléter » l'oppression ou l'exploitation pour

11. Sur l'impact varié mais puissant du Parti communiste dans la vie culturelle des États-Unis la littérature africaine-américaine à partir des années 1930, voir Michael Denning, *The Cultural* Londres & New York, Verso, 1998.

12. Pour résumer le débat à très grands traits, une polémique est née dans le milieu de la critique littéraire marxiste à la fin des années 1930, avec la publication de plusieurs articles de Lukacs sur l'expressionnisme de représenter un courant de la décadence bourgeoise. Ces articles marquent le tournant « réaliste » de Lukacs, dans lequel ce dernier défend une esthétique de la totalité (Balzac, Thomas Mann, Tolstoï) contre l'expérience de la fragmentation et de l'aliénation subjective des avant-gardes littéraires. Brecht a consacré plusieurs articles pour répondre à ces thèses, qu'il juge « formalistes » car fétichisant la forme du réalisme classique, alors qu'un contenu réaliste peut être représenté par des formes plus avant-gardistes (Brecht évoque notamment Joyce, Dos Passos). Voir Jean-Marc Lachaud, *Questions sur le réalisme : B. Brecht et G. Lukacs*, Paris, Economica, 1988.

13. Sur le terme de « fiction de gauche » et la critique de gauche du cinéma militant, voir Danie Fairfax, « Le militantisme cinématographique, de la théorie à la pratique : entretien avec Jean-Louis Coeurjolly », *Période*, 2014 [en ligne].

chaque situation en son nom propre, en tirant des coins de ce que son récit a permis de faire apparaître comme *incohérences, mensonges, absurdités* — ou au contraire *exemples de vertu ou de courage*. C'est ce qui fait de l'essai une approche littéraire, du roman à l'essai: isoler des points de vue et repenser une situation.

^ À * d'une écriture à re^

u' *de la gauche*
un cert^m

* . * k IM* "

'♦ C'est 3 travers C6tt6 ^

—c'e r'trenstune contsstâtât^

de Baldwin. H est possit*

^<W/e Baldwin a i

***^

«inclusions à partir
e contradictions,
ntraire, comme
t l'unité de son
its de vue et les
on.

retrouve dans l'admiration portée par Baldwin à l'égard de Henry James, par contraste avec son appréciation très mitigée de la littérature africaine-américaine existante, y compris celle de la Harlem Renaissance et du mouvement New Negro. Son entourage new-yorkais fortement influencé par le trotskisme ne se réclamait pas d'un modernisme aveugle aux conflits politiques de l'époque. Au contraire, le modernisme de la *Partisan Review* s'opposait à la *doxa* stalinienne du réalisme socialiste qui veut que la noble littérature politique retrace des types sociaux, des personnages «typiques» engagés dans un récit d'oppression, selon les canons d'un schéma purement utilitaire¹¹. Il a toujours existé une opposition farouche à ce type de position dans l'extrême gauche, que l'on songe aux débats entre Brecht et Lukács¹², ou plus près de nous en militant, à la critique de la «fiction de gauche¹³». Pour un certain courant de la gauche¹⁴ l'objectif n'est pas de

l'humain et se ser
i statut d'homme en fo
i sa naissance. Mais notre hui
,, 5 vie ; point n'est besoin de nous batti
romain, n'ria Ser quelque chose d'infini ment plus d
> q t l' e Protestation américain est un échec par
i, V aff > rrrn e * humain d oot il nie la beauté, la peur, la puis
^ nderi 6 S6Ule 6St vraie sa catégo, lsat10(1 el

in

SM

WA

//

f

aly Wtska.

la combattre: non seulement une telle démarche avilit la démarche esthétique — puisqu'elle la soumet à un impératif de «justesse» idéologique — mais elle reproduit les formes que prend l'idéologie dominante lorsqu'elle passe par le cinéma, la littérature ou la photographie (notamment l'inévitable procédé d'identification).

Si Baldwin s'est très tôt distancié d'une littérature qu'il qualifie de « protestataire », ce n'est donc pas pour se réfugier dans une posture de l'Art pour l'Art. Pour mieux comprendre les enjeux du positionnement littéraire de Baldwin, il faut revenir sur un de ses essais marquants, publié en 1949 dans la revue parisienne *Zéro* d'Asa Benveniste et George Solomos, «Une opposition complice». L'essai a quelque chose de volontairement provocateur. Baldwin y adopte un ton très polémique et y met sur le même plan le roman classique abolitionniste *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher Stowe (une romancière blanche à succès) et *Un enfant du pays* de Richard Wright (le célèbre auteur noir). « Une opposition complice » est une critique intransigeante du roman de Wright, qui nous éclaire sur le travail de Baldwin, même si elle se révèle excessive. En effet, cette critique de Baldwin a beaucoup attristé Wright. À la mort de ce dernier, Baldwin reconnut qu'il n'avait pas eu pour intention de disqualifier *Un enfant du pays*, qu'il avait eu tort de blesser Wright, qu'il s'était servi de l'œuvre de ce dernier comme d'un « Sphinx » dont il devait « résoudre les énigmes » pour interroger sa propre œuvre¹⁴. Dans cette mesure, la critique adressée par Baldwin à la «littérature protestataire» nous éclaire à *contrario* sur le sens de sa démarche littéraire, son refus d'un point de vue surplombant, son engagement autobiographique qui parsème ses travaux de fiction comme ses essais.

14. James Baldwin, *Personne ne sait mon nom*, Paris, Gallimard, 1963, p. 204.

Pour Baldwin, l'écriture protestataire ne parvient pas à se libérer de la « monstrueuse légende » qu'elle cherche à détruire, car elle se perd dans un jeu de symétrie avec le récit dominant sur la race. Pour dire les choses dans des termes plus formels, Baldwin semble concevoir le travail d'un écrivain noir comme étant d'*étrangiser* l'oppression : toute idéologie dominante repose sur des faits qui semblent naturels, intangibles, donnés de toute éternité. Or, en reflétant les questions raciales pour mieux les dénoncer, il semblerait que, pour Baldwin, la littérature qu'il met en cause ne parvienne pas à faire éclater l'absurdité, mais aussi le caractère transitoire du système raciste. La littérature ne peut se contenter de « refléter » la réalité, elle ne s'identifie pas à la science : « littérature et sociologie ne sont pas une seule et même chose¹⁵ », assène Baldwin. L'ultime reproche adressé à Wright et au protagoniste de son roman, Bigger Thomas, réside dans le fait que celui-ci se voit privé d'incarnation, d'une humanité — caractérisée par Baldwin par une certaine complexité, l'ambiguïté des sentiments, du désir.

Car la tragédie de Bigger n'est pas qu'il soit noir, affamé ou transi, ni même qu'il soit américain — et noir — mais qu'il ait accepté une théologie qui lui refuse la vie, qu'il admette la possibilité d'être infra-humain et se sente par conséquent contraint de se battre pour son statut d'homme en fonction de critères brutaux qu'on lui a légués à sa naissance. Mais notre humanité c'est notre fardeau, c'est notre vie ; point n'est besoin de nous battre pour elle ; il nous suffit de réaliser quelque chose d'infiniment plus difficile : l'accepter. Le roman de protestation américain est un échec parce qu'il rejette la vie et l'être humain dont il nie la beauté, la peur, la puissance, parce qu'il affirme que seule est vraie sa catégorisation et que rien ne peut la transcender¹⁶.

15. James Baldwin, *Chronique d'un pays natal*, Paris, Gallimard, 1973, p. 26.

16. *Ibid*, p. 30-31.

Le fait que les personnages soient privés de cette humanité, de la complexité de la vie, rend plus difficile la tâche d'étrangisation, de dénaturalisation, qui est le propre d'un texte émancipateur. Un passage de *Chassés de la lumière* peut nous indiquer comment Baldwin entend suivre cette démarche émancipatrice, au détour du récit d'une anecdote. Alors qu'il est de retour aux États-Unis, qu'il est embarqué dans un périple au cœur du Sud ségrégationniste, il décide un moment de s'asseoir à une table d'un restaurant. Il est rapidement pris de panique, incapable de manger son hamburger, terrifié par la violence silencieuse des rapports sociaux. Il fait l'expérience d'être contraint à s'asseoir dans une pièce dédiée aux Noirs, derrière un grillage, dans une arrière-salle. Ce qui le marque dans cet épisode, c'est le calme de son voisin de table, sa sérénité face à la brutalité de la situation :

Je regardai l'homme patient qui mangeait à côté de moi, je le contemplai avec admiration et respect. S'il pouvait faire cela, alors les autres, ceux qui se trouvaient de l'autre côté du grillage, avaient raison d'avoir peur. S'il pouvait faire cela, il pouvait faire n'importe quoi et quand il franchirait le grillage, rien ne l'arrêterait¹⁷.

Ce qui subvertit réellement l'idéologie raciste ici, c'est que l'auteur fasse l'épreuve de ce que son propre récit fait apparaître comme une conséquence d'un univers raciste. Plutôt que de présenter une scène d'oppression comme une mécanique bien huilée, un ordre intangible, Baldwin retourne la soumission de son voisin, dialectiquement, en signe suprême d'insoumission. Une telle approche introduit des dislocations, des fissures, au sein de l'édifice raciste, par un récit à plusieurs niveaux: d'abord un *montage* de scènes,

17. Voir p. 78.

de tableaux, puis un commentaire de ces images littéraires. Si l'on en croit la dimension de la littérature décrite par Pierre Macherey dans *Pour une théorie de la production littéraire* :

l'œuvre a un contenu idéologique, mais [...] donne à ce contenu une forme spécifique. Même si cette forme est elle-même idéologique, il y a, par la vertu de ce redoublement, un déplacement de l'idéologie à l'intérieur d'elle-même; ce n'est pas l'idéologie qui réfléchit sur elle-même, mais par l'effet du miroir, en elle est introduit un manque révélateur, qui fait apparaître différences et discordances, ou une disparité significative¹⁸.

Dans ses essais littéraires, Baldwin assume à la fois cet acte d'introduire des « différences et discordances » dans l'idéologie dominante de la race, et d'être lui-même le commentateur, la voix critique de la narration, donnant à la force évocatrice de son récit la qualité d'une parabole.

Pour dire encore quelques mots du modernisme et du style d'écriture paradoxal de Baldwin, penchons-nous sur un entretien donné à la *Paris Review* en 1984, où l'auteur rappelait sa dette formelle envers Henry James:

Il y a des éléments que je n'arrivais pas, au départ, à traiter, pour des raisons techniques [...] c'est à ce moment-là que lire Henry James m'a aidé, avec toute sa théorie sur le centre de conscience et le fait d'utiliser un seul point de vue (*intelligence*) pour raconter l'histoire. C'est ce qui m'a donné l'idée de faire que mon roman [*La Conversion*] ait lieu pendant l'anniversaire de John¹⁹.

18. Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Lyon, ENS Éditions, 2014 [p. 101-150.

19. Cité in Douglas Field, *op. cit.*, p. 841. Notre traduction.

Baldwin doit à Henry James le procédé littéraire lui permettant de produire, selon les mots de Rancière au sujet du modernisme littéraire, « les différences, déplacements et condensations d'intensités à travers lesquels le monde extérieur pénètre les âmes et celles-ci fabriquent leur monde vécu²⁰». Du côté de la critique littéraire marxiste, l'invention du « point de vue » chez Henry James est indissociable d'une réactivation protestataire du Moi et de la subjectivité²¹. Comme le dit Eagleton, « le travail de James représente la tentative désespérée, dévouée, de sauver le sens organique du monde à travers l'univers clos de la conscience — vaincre les conflits et divisions réelles par la force d'une "belle" âme, d'une conscience multiple mais harmonieusement unificatrice²² ». Si l'on rencontre effectivement cette tentative d'unification par la seule conscience chez Baldwin, il faut avouer que la promesse de réconciliation finale n'est jamais concrétisée, qu'il s'agisse des œuvres de fiction ou des essais. Il faut comprendre que, si Baldwin s'approprie le « point de vue » jamesien comme « technique » d'écriture, ce n'est jamais dans une perspective conservatrice, celle de sauver un monde déchu et ses valeurs. Ce n'est pas non plus à travers l'illusion d'une stabilité ou d'une sauvegarde du Moi psychologique substantiel, une illusion que Jameson considère être celle des romans de Henry James, un « puissant instrument idéologique de perpétuation d'un monde de plus en plus subjectivé et psychologisé, un monde qui a pour vision sociale la coexistence de monades relatives et pour

20. Jacques Rancière, *Le Fil perdu*, Paris, La fabrique, 2013, p. 26.

21. Fredric Jameson parle de « protestation et moyen de défense contre la réification » in *L'Infini politique*, Paris, Questions théoriques, 2012, p. 281.

22. Terry Eagleton, *Criticism & Ideology. A Study in Marxist Literary Theory*, Londres & New York, Verso, 2006 [1976], p. 141. Notre traduction.

ethos l'ironie [...] et la thérapie de l'adaptation à la réalité²³». Il va de soi que la mise en scène du désir et de l'homosexualité chez Baldwin perturbe toute forme d'idéologie néo-freudienne d'une domestication de l'inconscient²⁴. L'origine de classe et la prégnance de la race aux États-Unis font aussi de l'usage du « point de vue » chez Baldwin non pas une technique de « contention » (selon le mot de Jameson) d'une crise civilisationnelle mais le moyen, au contraire, d'en aiguïser les traits, de mettre cette crise à nu dans toute son ampleur à partir d'un point de vue (ou d'une série de points de vue) privilégié:

La crise que traverse l'Amérique, et qui fait partie d'une crise historique plus générale, est encore loin de son dénouement. Un vieux monde est en train de mourir et un nouveau bouge dans le ventre de sa mère, le temps annonçant qu'il est prêt à naître. Cette naissance ne sera pas facile et beaucoup d'entre nous vont découvrir qu'ils sont de piètres sages-femmes. Peu importe, tant que nous accepterons l'idée que nous sommes responsables du nouveau-né, car cette acceptation nous permettra d'acquérir l'habileté nécessaire²⁵.

23. Fredric Jameson, *op. cit.*, p. 281-282.

24. La référence de Baldwin à son homosexualité dans *Chassés de la lumière* est significative. Elle intervient à propos d'Eldridge Cleaver et des critiques à l'égard de l'auteur dans son *Solo* : « la façon dont il retournait contre moi ma célébrité était à la fois naïve et injuste ; il de m'associer dans son esprit à la dégradation indicible du mâle - à tous ces pédés, à ces tan dont l'allure et le propos avaient dû, plus d'une fois, lui donner la nausée en prison. » [voir in p. 167] Il n'est pas anodin qu'ici Baldwin associe le dégoût pour l'homosexualité à la « dégradation » de la virilité et à la prison. Ce commentaire renvoie à une longue histoire de dégradation de la masculinité noire à travers le racisme, souvent relevée par les féministes noires. Hazel Carby dans un essai devenu classique, soutient par exemple que « le racisme assure que les hommes noirs n'entretiennent pas les mêmes relations aux hiérarchies capitaliste et patriarcale qu'aux hommes blancs ». Hazel Carby, « Femme blanche écoute ! », in Eisa Dorlin (dir.), *Black Feminism* Paris, L'Harmattan, 2008, p. 89.

25. Voir p. 191.

Ce point de vue privilégié, ce « nous », est toujours celui des opprimés et des exploités, des chauffeurs de taxi, des ouvriers du bâtiment, des femmes de ménage, des barbiers, des militants, de tout ce peuple que Baldwin aime voir faire irruption pour juger une civilisation mourante et prisonnière de son propre déni. Baldwin retourne ainsi les procédés modernistes attachés à la sauvegarde de l'univers moral des classes dominantes pour unifier une expérience historique et en aiguïser les antagonismes.

Cette stratégie représentative fournit à l'essai une force évocatrice non négligeable, qui permet d'éviter les limites ou l'absence de relief d'un simple discours théorique ou propagandiste. La littérarité d'un tel texte confère à son contenu un caractère allégorique, à même de transmettre l'expérience d'une communauté à travers une multitude de fragments, dont aucun ne saurait transmettre un sens univoque ou susciter une appréciation morale arrêtée, mais dont la succession produit un tableau de la « question noire », des problèmes tactiques et stratégiques d'une politique de libération, du climat et de la conjoncture états-unienne — voire européenne.

L'ouvrage s'amorce sur une anecdote qui pose dès le départ les dilemmes qui vont le traverser. Baldwin évoque un épisode de sa vie consécutif à l'assassinat de Martin Luther King Jr. Un ami d'enfance reprend contact avec Baldwin, après que ce dernier a déclaré publiquement qu'il refuserait de revêtir à nouveau le costume qu'il portait à l'enterrement de Luther King. Contrairement à lui, son vieil ami ne s'est pas « embourgeoisé », n'a pas connu le succès et la gloire, n'est pas devenu le Noir « légitime » parce qu'écrivain. Il est resté un prolétaire, vivant en plein Harlem et travaillant aux Postes. Ce vieil ami lui écrit

donc pour récupérer le costume que Baldwin ne remettra plus: si le second peut s'acheter un costume et ne plus le mettre, le premier en a tout simplement besoin. Cet écart de condition se répète inlassablement dans ce court récit et souligne le déracinement de Baldwin, son éloignement vis-à-vis des siens — avec cette étrangeté supplémentaire que le militantisme de Baldwin, mené aux côtés du mouvement des droits civiques puis des *Black Panthers*, le rapproche des siens, de leurs préoccupations, sans pour autant compenser les écarts de condition.

Cette ambiguïté est illustrée à chaque étape de l'anecdote: la virée en «voiture avec chauffeur» que Baldwin est obligé de faire pour se rendre chez son ami — une limousine au beau milieu de Harlem —, la discussion enflammée qu'engage Baldwin avec la belle-fille de son ami, étudiante et modérément politisée, et finalement le moment où Baldwin explose et ne peut s'empêcher de réagir avec grossièreté au soutien que porte son ami à la guerre du Vietnam. Baldwin se rend bien compte qu'il n'est que *deux pas en avant des masses*, qu'il représente l'aile la plus radicale et la plus résolue du mouvement d'émancipation noir. Il n'en a pas moins honte d'avoir insulté et parlé plus haut que son hôte, et d'avoir offert ce spectacle à la mère et aux proches de son ami. Son aliénation n'aurait pu être plus évidente, elle est en même temps significative de la condition de nombreuses populations racialement dominées ayant suivi un parcours d'intégration : face à la persistance du racisme, les non-Blancs qui ont eu une mobilité sociale ascendante sont aussi souvent tirés vers la radicalisation politique, pris dans un conflit de loyauté entre des milieux blancs « progressistes » mais modérés et un milieu social d'origine aux caractéristiques contradictoires — pétri d'illusions intégrationnistes, mais aussi porteur d'une mémoire collective, d'un sens de la dignité et du potentiel révolutionnaire que

porte la condition prolétaire. En ce sens, Baldwin relate une frustration collective: celle d'une couche intellectuelle qui doit porter la conscience de race et de classe de sa « base » sans l'appui direct ou immédiat de cette dernière, et en sachant qu'elle peut soutenir ces positions *précisément* parce qu'elle est la partie « privilégiée » de cette population noire.

Cette expérience est aussi celle des militants et militantes de l'immigration postcoloniale en France — et l'expérience de James Baldwin offre à cet égard une riche ressource d'analogies fructueuses entre les deux côtés de l'Atlantique. Elle prémunit à la fois contre toute tentation de réconciliation avec l'ordre raciste dominant pour l'intelligentsia non blanche, de toute tentation condescendante vis-à-vis de ses parents, grands-parents, colonisés ou anciens colonisés; elle permet aussi de méditer sur les dilemmes de la trahison de soi et des siens que peut traverser l'intelligentsia noire et arabe, de transformer la honte en « révolution » comme disait Marx²⁶.

Cette courte parabole qui initie le récit de Baldwin indique déjà une clé interprétative portant à la fois sur la trajectoire de Baldwin et sur celle de la décennie des années 1960. La mort de Martin Luther King marque l'inexorable radicalisation du cycle de luttes initié par les droits civiques et culminant dans le Civil Rights Act de 1964, les campagnes d'inscription électorale des Noirs au sud des États-Unis²⁷: ce tournant radical vers ce que l'*establishment* états-unien anti-communiste décrit comme les *bad sixties*, la deuxième moitié des

26. Karl Marx, « Lettre à Arnold Ruge », mars 1843 : « Vous me regardez en souriant et vous dites la belle affaire ! Ce n'est point par honte que l'on fait une révolution. Je réponds : la honte est de la révolution » in Karl Marx, *Œuvres: philosophie*, Paris, Gallimard, 1982, p. 335.

27. Voir Doug McAdam, *Freedom Summer. Les Luttes pour les droits civiques, Mississippi 1964*, Marseille, Agone, 2012.

années 1960, est annoncé par les déclarations de 1965 du bras droit de Luther King, Bayard Rustin, dans un article intitulé de façon révélatrice « De la lutte à la politique, l'avenir du mouvement des droits civiques ». Selon Rustin, la lutte pour les droits civiques a traversé de nombreuses étapes, a obtenu des gains à travers *sit-in*, boycotts, grèves des loyers et campagnes d'inscription électorale, mais elle fait désormais face à des obstacles plus menaçants que la discrimination légale qui affectait auparavant les Africains-Américains: « la production automatisée, le déclin des villes industrielles, la ségrégation *de facto* des écoles. Ces problèmes, bien que conditionnés par la ségrégation légale, ne sauraient simplement disparaître avec cette dernière. Ils sont profondément enracinés dans notre système socio-économique, le produit d'une société qui n'est pas seulement incapable de satisfaire les besoins des Noirs, mais ceux de l'humanité en tant que telle²⁸. » Par ces mots, Rustin inaugurerait effectivement une demi-décennie de politisation intense, se traduisant par la création de nouvelles organisations, partis politiques noirs (comme le *Freedom Now Party*, le *Black Panther Party*, etc.), la radicalisation des organisations noires existantes — avec « l'exclusion » consensuelle des militants blancs du *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC) qui iront quant à eux rejoindre la *Student Démocratie Society* (SDS) puis une myriade de groupuscules antiracistes d'extrême gauche maoïstes, trotskistes voire adeptes de la lutte armée comme le *Weather Underground*...

En ce sens, il est intéressant de noter que le texte de Baldwin ne fournit pas seulement un récit chronologique d'une partie de sa vie, mais

28. Thomas R. West (dir.), *To Redeem A Nation: A History and Anthology of the Civil Rights Movement*, New York, Brandywine Press, 1993, p. 232-235. Notre traduction.

propose une périodisation de son parcours et de son propre moment historique à travers une série d'événements qui s'égrènent de la guerre d'Algérie au soulèvement de prisonniers dans le pénitencier d'Attica (violemment réprimé et se soldant par l'exécution sommaire par la police d'une partie des rebelles — et de certains otages comme « dommages collatéraux »). Autrement dit, Baldwin nous dresse un tableau de la lutte contre la suprématie blanche comme ayant une portée non seulement américaine, mais aussi européenne, puisque l'insurrection algérienne contre la colonisation française est l'une des premières traces dans le récit de Baldwin des tentatives émancipatrices des peuples non blancs au sens large. Sur le versant autobiographique, l'exposé de la fuite vers l'Europe renvoie à l'incapacité de l'écrivain à trouver la paix en dehors des États-Unis. Baldwin choisit ainsi d'évoquer la non-réconciliation dans sa description des rapports de race en France, l'impossibilité de trouver un refuge face au racisme. C'est en particulier l'expérience algérienne qui signifie à Baldwin la persistance du racisme européen:

En d'autres mots, mes raisons de venir à Paris et la liberté de vie relative que j'y trouvais signifiaient que je ne considérais pas la France comme un Algérien. En fait, lui et ses frères étaient assassinés par mes hôtes. Après tout, l'Algérie fait partie de l'Afrique et la France de l'Europe: cette Europe qui avait envahi et violé le continent africain puis égorgé ceux de ses habitants qu'elle ne pouvait pas réduire en esclavage; cette Europe dont l'Afrique devait encore se libérer. Peu importe que je n'aie jamais vu la Casbah d'Alger ou que les Algériens ne soient jamais allés à Harlem. Eux et moi, nous étions pareillement des victimes de cette histoire²⁹.

Et plus loin, Baldwin ajoute: «Je ne pouvais simplement plus rester à Paris à discuter du problème algérien et de la situation des Noirs

29. Voir infra, p. 48.

en Amérique. Tous les autres payaient leur part, il était temps pour moi de rentrer payer la mienne³⁰. » Ce « tous les autres » et l'évocation très précise des peuples africains, des peuples opprimés par la suprématie blanche, font signe vers l'adhésion de James Baldwin à un internationalisme anticolonial. Par ces mots et en accord avec d'autres remarques au sein du même ouvrage, Baldwin reconnaît le caractère transnational de la suprématie blanche, ses racines européennes, dans l'esclavage de plantation, la traite négrière et la colonisation. Le retour aux États-Unis, au cours duquel Baldwin commence par réaliser des reportages sur le Sud (la Caroline du Nord, l'Arkansas, Atlanta, Little Rock pendant la « crise scolaire » de 1957-1959), est motivé par cette unicité de la question raciale, par la communauté d'intérêts formée par les dominants de l'Euramérique et la communauté d'oppression des peuples « de couleur », qui se soulevaient (« payaient leur part ») depuis le début de l'après-guerre pour obtenir la libération nationale, l'indépendance, ou l'égalité des droits.

A cette étape, et en tenant compte de la distance qu'a prise Baldwin vis-à-vis des siens, on peut comprendre le récit de *Chassés de la lumière* comme celui d'une rédemption, un parcours initiatique vers le chemin du salut. En effet, un certain langage religieux imprègne le récit, empruntant parfois sa forme au prêche, et ponctue les différentes parties du livre — le titre de l'ouvrage (*No Name in the Street*) est extrait d'un verset du Livre de Job, cité en exergue, les titres des deux parties font signe vers le rite du baptême baptiste (« *Take me to the water* », « *To be baptized* »). De quoi Baldwin devait-il être sauvé ? Pour le dire le plus succinctement possible, Baldwin cherchait probablement à réparer son lien avec les « masses », comme semblent en

30. Voir *infra*, p. 57.

attester les éléments que nous avons présentés jusqu'ici ; il cherchait sans doute à se « sauver » de l'embourgeoisement, de la récupération.

L'un des chercheurs en études africaines-américaines les plus influents, Henry Louis Gates Jr., peut nous éclairer sur ce point. Les remarques de ce dernier, que nous tirons d'un article de 1992, sont largement représentatives de la critique libérale-démocrate américaine qui a pourfendu ce livre à cause de ses conclusions trop radicales. Il choisit ainsi d'opposer *La Prochaine fois, le feu* et *Chassés de la lumière* : Gates accuse Baldwin d'avoir cédé aux sirènes du « populisme » dans l'écriture du second livre, et d'abandonner la lucidité amère du premier. Ainsi, pour le chercheur en études africaines-américaines, Baldwin a écrit *Chassés de la lumière* pour regagner la confiance des jeunes révolutionnaires de la cause noire, comme le militant, critique culturel et poète Amiri Baraka ou encore toute la génération influencée par les *Black panthers* — et il se serait, en cela, fourvoyé. Pour Gates, Baldwin tirait sa force de ne pas être un porte-parole, mais un « témoin », de s'en tenir à l'équivoque : c'est pour lui ce qu'accomplit à merveille *La prochaine fois, le feu*. Mais cette position a valu à Baldwin les plus violentes attaques des nouvelles générations noires politisées, le reproche d'être une figure au-dessus de la mêlée, de s'être embourgeoisé, sans oublier le fait d'être homosexuel. Pour Gates, *Chassés de la lumière* serait une réponse à ces attaques, sous la forme d'une autocritique dans laquelle Baldwin quitte sa position de témoin pour adopter celle de « l'intellectuel organique », et rompt avec la position « de l'intellectuel ou artiste aliéné, dont la grande sensibilité lui vaut d'être coupé du peuple qu'il est censé représenter³¹ ».

31. Henry Louis Gates Jr., « From the Stacks: "The Fire Last Time" », *New Republic*, 1^{er} juin 1992 [en ligne]. Notre traduction.

Pour Henry Louis Gates Jr. et les libéraux de «gauche», cette rupture avec « le scepticisme» et « l'ambiguïté» était intolérable. Dans *La prochaine fois, le feu*, Baldwin prônait une certaine idée de la « réconciliation » entre Blancs et Noirs, à travers une focale psychologique, qui enjoignait par exemple les Blancs à «devenir noirs». Dans *Chassés de la lumière*, Baldwin aurait abandonné cette « complexité » au profit de « l'idéologie » — ce sont encore les mots de Gates.

On peut s'accorder avec Gates sur le fait que *Chassés de la lumière* raconte bien une sorte de conversion ; ce livre est une tentative pour Baldwin de se débarrasser d'une part de lui-même — comme ce dernier le dit lui-même: «Pendant ces années-là, d'une certaine façon, j'incarnais, sans vraiment m'en rendre compte, le Grand Espoir Noir du Grand Père Blanc³².» Néanmoins, le libéralisme «éclairé» de Gates l'empêche de voir combien *Chassés de la lumière* est une narration qui met en relief l'ambivalence et la complexité. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que Baldwin adapte ses procédés, les met au service du mouvement ; ce qui dérange Gates, c'est que Baldwin rejette définitivement le cadre de référence, l'horizon politique et l'hostilité au communisme de l'intelligentsia «progressiste» aux États-Unis pendant la guerre froide.

Chassés de la lumière constitue donc le point final, posé par l'auteur lui-même, sur sa carrière «intégrationniste». L'un des moments forts de cette « renaissance » est le récit que fait Baldwin de ses rencontres avec Malcolm X — inédits en français avant la présente édition.

32. Voir p. 98.

Baldwin y raconte ces rencontres comme un malentendu : entre un Baldwin considéré comme « intégrationniste » — ce que Baldwin prétend alors n'avoir jamais vraiment été — et un Malcolm X prétendument « raciste anti-blanc » — notion que Baldwin récuse à juste titre. En raison de cette cartographie erronée, Baldwin a souvent été réquisitionné dans des débats publics pour représenter une aile « modérée » — par exemple, en lui intimant de venir au secours d'un étudiant du mouvement des droits civiques que Malcolm X débordait sans peine dans la discussion. Or Baldwin confesse dans *Chassés de la lumière* qu'il ne trouvait rien à opposer à Malcolm X: il ne pouvait qu'à la limite nuancer, compléter, élaborer d'autres idées à partir du discours tranchant du dirigeant *Black Muslim*.

Cet aveu s'inscrit dans une rupture complète avec le progressisme libéral de la guerre froide, l'héritage intellectuel du maccarthysme, qui avait marqué le Baldwin d'avant l'écriture de *Chassés de la lumière* — ou en tout cas, sa réception. Reconnaître une communauté de pensée et d'engagement avec Malcolm X, c'était d'abord rompre avec les déclarations qui punctuaient *La Prochaine fois, le feu* — qui mettaient Malcolm X et le sénateur blanc le plus opposé à la déségrégation, Harry F. Byrd, sur le même plan — mais c'était aussi rompre avec la dichotomie typiquement libérale entre un mouvement des droits civiques non violent et une aile nationaliste noire potentiellement dangereuse. Bill Lyne livre ici les termes de la transition opérée par Baldwin :

L'idéologie libérale de la guerre froide à laquelle se rattachait la conclusion de *La Prochaine fois, le feu* cède ici la place au radicalisme noir et à l'anticolonialisme des années 1930 et 1940, disparu sous la répression qui a suivi la Seconde Guerre mondiale. Cette prise de distance avec l'exceptionnalisme américain et ces retrouvailles avec une perspective internationaliste font

renaître les figures persécutées et réduites à l'exil qu'étaient Paul Robeson et W. D. B. [...] La fin amère des années 1960 a signé l'épuisement des promesses du progressisme de guerre froide des Kennedy et la mort de Martin Luther King ; ces années ont aussi vu le triomphe des Nixon, des Rockefeller. Baldwin se détournait alors du progressisme qui l'avait rendu célèbre pour se rapprocher d'un radicalisme qui fit de lui un paria de la critique³³.

Lyne souligne ici combien la trajectoire de Baldwin s'est démarquée de certains de ses contemporains au sein de l'intelligentsia noire comme Ralph Ellison, Harold Cruse³⁴ ou Stanley Crouch, qui ont joué un grand rôle dans le climat idéologique de guerre froide et qui ont contribué à la vague d'anticommunisme (souvent en renégation d'une militance communiste dans les années 1930 et 1940). Contrairement à ces figures, Baldwin rejoignit dans cette fin des années 1960 le panthéon de ce que Cedric Robinson définit comme le « marxisme noir » (*Black Marxism*³⁵):

Selon la description de Robinson, un théoricien noir radical qui choisit finalement d'accepter les enseignements de la tradition noire radicale doit non seulement se frayer un chemin dans la structure capitaliste blanche dominante, mais aussi au sein de la contestation révolutionnaire de cette même structure [...] Les penseurs noirs radicaux ne rejettent pas seulement l'idéologie bourgeoise [...], ils doivent également rompre avec le parti. Baldwin saute une étape intermédiaire de ce voyage, contournant le marxisme européen dans la route du progressisme bourgeois vers le radicalisme noir³⁶.

33. Bill Lyne, « God's Black Revolutionary Mouth: James Baldwin's Black Radicalism », *Society*, vol. 74, n° 1, 2010, p. 28. Notre traduction.

34. Voir par exemple Penny M. von Eschen, « The Cold War Séduction of Harold Cruse », (dir.), *Harold Cruse's The Crisis of the Negro Intellectual Reconsidered*, New York, Routledge.

35. Cedric J. Robinson, *Black Marxism. The Making of the Black Radical Tradition*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000.

36. Bill Lyne, *op. cit.*, p. 33. Notre traduction.

Ni renégation, ni simple décalque d'un schéma de contestation européen, la position de Baldwin témoigne d'un itinéraire intellectuel et militant, d'une expérience aussi individuelle que collective: une autocritique de la conscience noire face à la polarisation des antagonismes et à l'irréformabilité du capitalisme blanc. Comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, Baldwin élabore les procédés qui permettent la confrontation d'une conscience singulière — et en même temps inséparable d'une communauté d'opprimés de plus en plus élargie — avec le présent historique, ses contradictions, ses impasses et ses promesses. L'autre forme de dévoilement de l'impasse du capitalisme blanc consiste pour Baldwin à poser la «question blanche», dans les termes les plus francs³⁷:

Qu'ils soient riches ou pauvres, les enfants blancs grandissent avec une connaissance de la réalité si réduite qu'on peut dire qu'ils s'illusionnent sur tout, sur eux-mêmes, sur le monde qui les entoure. [...] La raison essentielle en est que la doctrine de la suprématie blanche, qui habite la plupart des Blancs, est elle-même une prodigieuse illusion : mais être né noir aux États-Unis est un défi mortel, immédiat. Il est presque impossible à des gens qui s'accrochent à leurs illusions d'apprendre quoi que ce soit de valable ; un peuple obligé de se créer lui-même doit tout examiner et aspirer les connaissances comme les racines de l'arbre puisent l'eau dans la terre. [...]

Mais, en apprenant, les Noirs découvrent aussi la vérité sur les Blancs: c'est là le hic. En fait, il y a longtemps que les Noirs connaissent la vérité sur les Blancs mais maintenant elle ne peut plus être tenue cachée. Le monde

37. Cette « question blanche » allait profondément marquer le marxisme et les pensées critiques par la suite. La grande idée formulée par Baldwin est que les immigrants européens sont « devenus blancs » en Amérique à travers l'oppression des Noirs. Cette hypothèse fera un long chemin dans le champ des *whiteness studies*. Voir par exemple David Roediger et James Barrett, « Inbetween Peoples: Race, Nationality, and the “New-Immigrant” Working Class », *Colored White: Transcending the Racial Past*, Berkeley, University of California Press, 2002.

entier l'a apprise. La vérité qui libère les Noirs libérera aussi les Blancs mais ceux-ci ont du mal à l'accepter³⁸.

La société américaine est irréformable parce qu'elle est bâtie sur un mensonge. Elle est bâtie sur le mensonge d'une paix entre les classes, d'une intégration progressive des strates de la société, sur le génocide des Indiens d'Amérique et sur l'esclavage puis la discrimination systématique des Noirs. Ces quelques mots de Baldwin renvoient à toute une anatomie (ou une autopsie) de la conscience mystifiée des Blancs. Celle-ci représente, là encore, un point de vue, une « introspection » — paradoxale puisqu'elle met aux prises un auteur noir avec la conscience blanche. Mais elle s'appuie sur toute la connaissance que la communauté africaine-américaine détient sur la manière dont la « blanchité³⁹ » relève d'une performance, d'une entente tacite, d'un contrat implicite pour préserver les privilèges — aussi maigres soient-ils — des Blancs dans leur ensemble. Dans un texte tardif inédit, Baldwin revient sur ce mensonge de la blanchité et *le prix à payer pour en faire partie* :

C'est probablement la communauté juive d'Amérique — ou plutôt, ce qu'il en reste — qui a dû payer le prix le plus élevé et le plus extraordinaire pour devenir blanche. C'est parce que les Juifs sont venus ici en partance de pays où ils n'étaient pas blancs, et qu'ils sont venus ici, en partie, *parce qu'ils n'étaient pas blancs* ; et, incontestablement — aux yeux du Noir américain (et il n'est pas le seul) — les Juifs américains ont choisi de devenir blancs ; c'est sur cette base qu'ils fonctionnent. Il était par exemple assez ironique d'entendre l'ancien Premier ministre israélien Menahem Begin déclarer il y a quelque temps que « le peuple juif ne se prosterne que devant Dieu »

38. Voir *infra*, p. 129.

39. La « blanchité » est le terme français qui a servi (très récemment) de traduction du concept anglophone de *whiteness*. Voir par exemple Maxime Cervulle, *Dans le blanc des yeux. Divers racisme et médias*, Paris, éditions Amsterdam, 2013.

tandis que l'État d'Israël se maintient grâce au chèque en blanc que lui offre Washington. Sans vouloir tirer tous les fils de cet acte de foi réciproque, on comprend néanmoins que cette transformation du Juif en Blanc américain peut permettre à Israël de survivre avec autrement plus de certitudes que les maigres espoirs — du moins, pour l'heure — que la présence noire ici puisse interrompre le massacre en Afrique du Sud⁴⁰.

Baldwin théorise ainsi la blanchité à la fois comme un état d'esprit, comme un oubli de soi, une fuite de l'histoire, et comme un rapport de pouvoir à l'échelle nationale et transnationale — les exemples qu'il donne ici, fort éloquentes, qu'on retrouve dans *Chassés de la lumière*, sont les liens entre la suprématie blanche aux États-Unis et le couple Israël/Afrique du Sud. Comme dans l'écriture sur soi, les dimensions individuelle et collective, intime et publique, sont mêlées de façon inextricable, même si c'est pour évoquer le point de vue des dominants. Et cette enquête, ce discours de vérité ont une valeur libératrice élargie: la démarche de Baldwin renseigne aussi sur le fait que la lutte antiraciste permettra de *sauver les Blancs*. Elle permet de les sauver du mensonge, de leur propre apathie, de leur morosité politique. Comme il le raconte dans «On Being White... and Other Lies », « Il n'y a jamais eu de mouvement ouvrier dans ce pays, l'absence des Noirs dans les syndicats soi-disant corporatistes (*father-to-son*) en est la preuve. Il y a, peut-être, quelques nègres en vitrine; mais les Noirs n'ont aucun pouvoir dans les syndicats⁴¹. » C'est, là encore, un enseignement majeur pour la lutte antiraciste au xxi^e siècle. Les effets du racisme dans la pratique matérielle, dans le mouvement social, les syndicats ou les partis

40. James Baldwin, «On Being White... and Other Lies», *The Cross of Redemption. Uncollected Writings*, New York, Vintage Books, 2010, p. 167. Notre traduction.

41. *Ibid*, p. 168. Notre traduction.

politiques de gauche radicale produisent une conscience blanche, une conscience mystifiée, une stratégie émancipatrice tronquée, et renforcent l'hégémonie des politiques répressives, des pratiques autoritaires de l'État: c'est en effet par le racisme que les techniques de pouvoir les plus autoritaires et répressives sont mises au point, expérimentées à grande échelle, et tolérées par la conscience collective majoritaire — il suffit de songer à l'armement policier, au complexe carcéral, à la législation antiterroriste, ou encore à la pratique quotidienne du maintien de l'ordre. Dans les dernières pages de *Chassés de la lumière*, Baldwin confronte la jeunesse révoltée du mouvement hippie à la hauteur du défi représenté par la suprématie blanche. Seront-ils capables de se sauver?

Qu'elle soit hostile, comme dans les villes et les syndicats ouvriers, ou qu'elle cherche à établir un front commun et à créer les bases d'une nouvelle société, comme c'est le cas avec les étudiants et les radicaux, la confrontation des Noirs et des Blancs est évidemment capitale, car elle engendrera la forme que prendra l'avenir de ce pays, et elle représente le seul potentiel d'une personnalité américaine vraiment authentique⁴².

Comme aimait le répéter Daniel Bensaïd en référence à Gramsci, en politique, la seule certitude, c'est la lutte.

42. Voir *infra*, p. 182.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Takemetothewater</i>	13
<i>To be baptized</i>	87
Epilogue — Qui a cru notre récit ?.....	189
NOTE SUR L'ÉDITION.....	194
ANNEXE	195
«IL FAUT SAUVER LES BLANCS» par Félix Boggio Éwanjé-Épée & Stella Magliani-Belkacem . . .	200